DE

L'ALLEMAGNE

DEPUIS LUTHER.

PREMIÈRE PARTIE.

Au moment de parler de l'Allemagne et de la littérature allemande, je dois m'arrêter d'abord à la religion, pour mieux faire comprendre cette littérature. Ce n'est pas seulement dans le passé que la religion a donné la forme et le mouvement de notre vie sociale et politique, mais elle exerce encore la plus grande influence sur le présent. Je dois donc parler du christianisme en général, et particulièrement du protestantisme; je montrerai par la suite comment toute notre littérature actuelle, sciences et arts, en a découlé.

Ne vous alarmez pas, ames pieuses! je ne blesserai pas vos oreilles par des plaisanteries profanes. Elles peuvent encore avoir quelque portée en Allemagne, où il est peut-être utile de neutra-

liser en ce moment l'influence de la religion; car, nous autres Allemands, nous sommes dans la situation où se trouvait la France avant sa révolution, lorsque le christianisme était inséparablement lié à l'ancien régime. L'un ne pouvait être ébranlé tant que l'autre eût continué d'exercer son influence sur la multitude. Il fallut que Voltaire fît entendre son rire tranchant avant que Samson pût laisser tomber sa hache. Mais le rire de Voltaire n'a rien prouvé, il a produit un effet tout matériel, comme la hache de Samson. Voltaire n'a fait que blesser le corps du christianisme; tous ses sarcasmes, puisés dans l'histoire de l'église, toutes ses épigrammes sur le dogme et le culte, sur la Bible, ce saint livre de l'humanité, sur la Vierge Marie, la plus belle fleur de la poésie; tout ce carquois hérissé de flèches philosophiques qu'il décocha contre le clergé et la prêtrise, ne blessa que l'enveloppe mortelle du christianisme, et non pas son essence intérieure; il ne put atteindre ni les profondeurs de son esprit, ni son ame immortelle.

Car le christianisme est une idée, et, en cette qualité, il est indestructible, immortel, comme le sont les idées. Mais cette idée, qu'est-elle?

C'est parce qu'on n'a pas encore conçu clairement cette idée, parce qu'on a pris ses formes extérieures pour sa réalité, qu'il n'existe pas une histoire du christianisme. Bien que deux partis opposés écrivent l'histoire de l'église, et se contredisent constamment, ils sont cependant d'accord en cela qu'ils ne disent précisément ni l'un ni l'autre ce qu'est après tout cette idée qui fut le centre du christianisme, qui s'efforce de se révéler dans sa symbolique, dans son dogme et dans son culte, et qui s'est manifestée dans la vie réelle des peuples chrétiens. C'est ce que ne nous disent ni Baronius, le cardinal catholique, ni Schrœckh, le conseiller aulique protestant. Feuilletez toute la collection des actes des conciles, le code de la liturgie, toute l'histoire ecclésiastique de Saccarelli, vous n'apprendrez pas ce que fut l'idée du christianisme. Que voyez-vous dans l'histoire des églises d'Orient et d'Occident? Dans la première, des subtilités dogmatiques, à l'aide desquelles les vieux sophistes grecs cherchent à se renouveler; dans la seconde, rien que des questions de discipline au sujet des querelles que font naître les intérêts ecclésiastiques, des formules d'oppres-

sion, inventées par l'esprit casuistique des anciens Romains pour se manifester de nouveau. Comme on s'était disputé à Constantinople sur le *logos*, on se bat à Rome pour les rapports des puissances temporelles et spirituelles; là on s'attaque sur *homousios*, ici sur l'investiture. Mais les questions byzantines :

Si le *logos* est *homousios* à Dieu le père?

Ou si Marie doit être appelée mère de l'homme ou mère de Dieu?

Si le Christ manquant d'alimens devait mourir de faim, ou s'il n'avait faim que parce qu'il voulait avoir faim?

Toutes ces questions ne s'appuyaient au fond que sur des intrigues de cour, et la solution dépendait de ce qui se passait à la sourdine dans les petits appartemens du *palatii sacri*, comme par exemple de savoir si Eudoxie devait tomber ou si c'était Pulchérie. Ce n'est rien autre chose, rien de plus. Cette dame hait Nestorius qui a révélé ses intrigues d'amour; l'autre hait Cyrillus que protège Pulchérie; tout se rapporte à des caquets de femmes et d'eunuques. Il y a un homme au fond de chaque question, et dans l'homme un parti qu'on sert ou qu'on poursuit. Les choses se passaient exactement ainsi en Occident. Rome voulait dominer. Quand ses légions succombaient, elle envoyait des dogmes dans les provinces. Toutes les discussions de croyances avaient des usurpations romaines pour bases. Il s'agissait de consolider la puissance suprême de l'évêque de Rome. Celui-ci était toujours très tolérant pour les articles de foi proprement dits, mais il vomissait feu et flammes dès qu'on touchait aux droits de l'église. Il ne disputait pas beaucoup sur les personnes en Jésus-Christ, mais beaucoup sur les conséquences des décrétales d'Isidore. Il centralisait son pouvoir par le droit canonique, par l'installation des évêques, par le rabaissement de l'autorité des princes, par des fondations d'ordres monastiques, par le célibat des prêtres, etc. Mais tout cela était-ce le christianisme? L'idée du christianisme se révèle-t-elle à nous pendant la lecture de cette histoire? Et cette idée, je le demande encore, quelle est-elle?

En jetant un regard libre de préjugés dans l'histoire des Manichéens et des Gnostiques, on pourrait déjà découvrir, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, comment cette idée s'est formée,

et comment elle s'est manifestée dans le monde. Bien que les uns aient été déclarés hérétiques, que les autres soient décriés, et que l'église les ait condamnés tous, leur influence sur le dogme s'est cependant conservée, l'art chrétien s'est développé de leurs symboles, et leur façon de voir s'est identifiée à la vie entière de tous les peuples chrétiens. D'après leurs derniers principes, les Manichéens ne diffèrent pas beaucoup des Gnostiques. La doctrine des deux principes, le bon et le mauvais, qui se combattent, leur est commune. Les uns, les Manichéens, empruntèrent ce dogme à l'ancienne religion des Parsis, où Oromase, la lumière, est opposé à Arimanes, la nuit ou les ténèbres. Les autres, les véritables Gnostiques, croyaient plus à la préexistence du bon principe, et expliquaient la naissance du mauvais principe par l'émanation, par génération d'*Eons* qui se détérioraient d'autant plus qu'ils s'éloignaient de leur origine. D'après Cerynthus, le créateur de notre monde n'est nullement Dieu très haut, mais seulement une émanation de lui, un de ces Eons, le véritable *demiourgos*, qui a insensiblement dégénéré, et qui s'est placé en adversaire vis-à-vis du *logos*, le bon principe, émané directement du Dieu suprême. Cette cosmogonie gnostique est d'origine indienne, elle entraîne avec elle la doctrine de l'incarnation de Dieu, de la mortification de la chair, de la contemplation intérieure; elle a donné naissance à la vie ascétique, à l'abnégation monastique, qui est la fleur la plus pure de l'idée chrétienne. Cette idée n'a pu se manifester que très vaguement dans le dogme, et n'apparaître que confusément dans le culte. Toutefois nous voyons apparaître partout la doctrine des deux principes; le pervers Satan est partout opposé au Christ; le monde spirituel est représenté par le Christ, le monde matériel par le diable. Au premier est notre ame, à l'autre notre corps. Le monde entier, la nature, sont dévolus par leur origine au mal. C'est par eux que Satan, le prince des ténèbres, veut nous entraîner à notre perte, et il faut renoncer à tous les plaisirs sensuels de la vie, martyriser notre corps, inféodé à Satan, afin que l'ame s'élève plus majestueusement aux lumières du ciel, au royaume éblouissant du Christ.

Ce système, qui est l'idée du christianisme, s'était répandu avec une incroyable rapidité dans tout l'empire romain; ces douleurs,

cette fièvre, cette tension extrême, durèrent pendant tout le moyen-âge, et nous autres modernes nous en ressentons encore souvent de la douleur et de la faiblesse dans tous les membres. Si quelqu'un de nous est déjà guéri, il ne peut cependant échapper à l'atmosphère d'hôpital qui l'entoure, et il se trouve malheureux comme un homme bien portant parmi des malades. Un jour, quand l'humanité sera pleinement revenue à la santé, quand la paix aura été conclue entre le corps et l'ame, et qu'ils reparaîtront dans leur harmonie primitive, alors la querelle factice que le christianisme a fait naître paraîtra à peine compréhensible. Les générations plus belles et plus heureuses, nées de libres embrassemens, qui s'élèveront florissantes au sein d'une religion de plaisir, souriront douloureusement en songeant à leurs pauvres ancêtres, dont la vie s'est passée dans la triste abstinence de toutes les joies de cette belle terre, et qui ont blêmi jusqu'à la condition de spectres, par la flétrissure mortelle qu'ils ont appliquée aux chaudes et brillantes émotions des sens! Oui, je le dis avec certitude, nos descendans seront plus beaux et plus heureux que nous; car je crois au progrès, et je tiens Dieu pour un être clément qui a destiné l'humanité au bonheur. En parlant ainsi, je crois l'honorer plus que ces gens qui pensent que l'homme est né pour souffrir. Déjà, sur cette terre, je voudrais voir cette félicité s'établir par les fruits des institutions politiques et industrielles fondées sur la liberté, ce qui, selon la pensée des ames dévotes, n'aura lieu qu'au ciel, après le jugement dernier. Ce sont peut-être là, des deux parts, de folles espérances, et n'y a-t-il à espérer de résurrection pour l'humanité ni dans le sens moral et politique ni dans le sens catholique et chrétien? L'humanité est peut-être destinée à d'éternelles misères, condamnée à être foulée aux pieds par les despotes, exploitée par leurs suppôts, et bafouée par leurs laquais. Hélas! s'il en était ainsi, ce serait un devoir pour ceux-là même qui regardent le catholicisme comme une erreur que de le maintenir; qu'ils parcourent alors l'Europe, les pieds nus et sous des capuchons de moines, qu'ils prêchent le néant et la renonciation à tous les biens terrestres, qu'ils montrent aux hommes enchaînés et avilis la consolante image du crucifix, et qu'ils leur promettent après leur mort toutes les joies du ciel.

C'est peut-être parce que les grands de ce monde, sûrs de leur

puissance, ont résolu dans leur ame d'en abuser éternellement, qu'ils ont reconnu la nécessité du christianisme pour leurs peuples; et c'est, après tout, par un sentiment d'humanité envers les pauvres nations qu'ils se donnent tant de peine pour conserver cette foi.

Le sort final du christianisme est ainsi dépendant de sa nécessité. Pendant dix-huit siècles, cette religion a été un bienfait pour l'humanité; elle a été providentielle, divine, sainte. Tout ce qu'elle a fait en faveur de la civilisation, en affaiblissant les forts, en donnant des forces aux faibles, en liant les nations par un même sentiment, par un même langage, et tout ce que ses apologistes lui ont attribué de grand, tout cela est encore peu de chose comparé à cette immense consolation qu'elle répandait parmi les hommes. Une gloire éternelle appartient au symbole de ce dieu souffrant, de ce dieu crucifié, à la couronne d'épines, dont le sang a coulé comme un baume adoucissant sur les plaies de l'humanité. Le poète doit surtout reconnaître avec respect la sainte sublimité de ce symbole. Tout ce système symbolique qui éclate dans les arts et dans la vie du moyen-âge, excitera, dans tous les temps, l'admiration du poète. Quelle colossale unité dans l'art chrétien, et surtout dans l'architecture! Voyez ces dômes gothiques, comme ils forment bien un seul son avec le culte, et comme se révèle bien en eux l'idée de l'église elle-même! Là, tout s'élève vers le ciel, tout se transsubstancie : la pierre s'élance en bourgeons, en feuillage, et devient arbre; les fruits de la vigne et du froment deviennent du sang et de la chair; l'homme devient dieu, Dieu devient pur esprit! Quelle étoffe précieuse et féconde pour les poètes que cette vie chrétienne du moyen-âge! Le christianisme seul pouvait répandre sur cette terre tant de hardis contrastes, des douleurs si colorées, des beautés si hasardeuses; tout cela si grand, si merveilleux, si inoui, qu'on dirait que rien de pareil n'a jamais existé dans la réalité, et que tout cela a été enfanté dans le délire d'une fièvre, délire colossal de quelque dieu fou. La nature elle-même semblait alors se travestir sous des formes fantastiques; et bien que l'homme, plongé dans les profondeurs de ses abstractions, se détournât d'elle avec chagrin, elle l'éveillait quelquefois d'une voix à la fois si douce et si terrible, si prodigieusement tendre, et si en-

chanteresse et si puissante, que l'homme écoutait involontairement, souriait, s'effrayait, et en mourait quelquefois. L'histoire du Rossignol de Bâle me revient en ce moment à la mémoire; et comme, sans doute, vous ne la connaissez pas, je veux vous la conter.

Un jour de mai 1433, du temps du concile, une société d'ecclésiastiques alla se promener dans un bois, près de Bâle. Il y avait des prélats, des docteurs, des moines de toutes les couleurs, et ils disputaient sur des points de difficulté théologique, distinguant, argumentant, s'échauffant sur les annates, les expectatives et les restrictions, recherchant si Thomas d'Aquin a été un plus grand philosophe que Bonaventure; que sais-je moi? Tout à coup, au milieu de leurs discussions dogmatiques et abstraites, ils se turent et restèrent comme enracinés dessous un tilleul en fleurs, où se cachait un rossignol qui roucoulait et soupirait les mélodies les plus molles et les plus tendres. Tous ces savans personnages se sentirent merveilleusement touchés, leurs cœurs scolastiques et monastiques s'ouvrirent à ces chaudes émanations du printemps; ils se réveillèrent de l'engourdissement glacial où ils étaient plongés; ils se regardèrent avec surprise et ravissement, — lorsqu'un d'eux remarqua subtilement que tout ceci ne lui semblait pas très canonique, que ce rossignol pourrait bien être un démon, que ce démon les détournait de leur conversation chrétienne par ses chants séducteurs, qu'il les entraînait à la volupté et aux doux péchés, et il se mit à l'exorciser avec la formule alors usitée : *Adjuro te per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, etc. On dit que l'oiseau répondit à cet exorcisme : « Oui, je suis un malin esprit! » et qu'il s'envola en riant. Pour ceux qui l'avaient entendu chanter, ce jour-là même ils tombèrent malades, et moururent bientôt.

Cette histoire n'a pas besoin de commentaire. Elle porte l'effroyable cachet d'un temps où tout ce qui était doux et aimable était taxé de sorcellerie diabolique. Le rossignol lui-même était calomnié, et l'on faisait un signe de croix quand il chantait. Le vrai chrétien marchait les sens exactement fermés, comme une abstraction, comme un spectre, au milieu de la riante nature. Je reviendrai sur ce rapport des ames chrétiennes et de la nature; car pour faire connaître l'esprit de l'école romantique moderne, je serai forcé d'exposer

à fond les superstitions populaires allemandes. Pour le moment, je me bornerai à remarquer que des écrivains français, égarés par l'autorité de quelques Allemands, sont tombés dans une grande erreur, en admettant que, pendant le moyen-âge, les croyances populaires avaient été les mêmes dans toute l'Europe. Ce n'est que sur le bon principe, sur le royaume de Jésus-Christ que l'Europe entière nourrissait les mêmes vues; l'église de Rome y pourvoyait, et quiconque s'éloignait de l'opinion prescrite, était un hérétique. Mais sur le mauvais principe, sur l'empire de Satan, les vues variaient selon les pays, et dans le nord on s'en faisait une autre idée que dans les contrées romantiques du sud. Cela venait de ce que les prêtres chrétiens ne rejetaient pas comme des songes vides les vieilles divinités nationales, mais qu'ils leur accordaient une existence réelle, en assurant toutefois que les dieux étaient autant de diables et de diablesses, qui avaient perdu leur pouvoir sur les hommes par la victoire du Christ, et qui cherchaient maintenant à les attirer à eux de nouveau, par la ruse et la volupté. Tout l'olympe était devenu un enfer dans l'espace, et les poètes du moyen-âge avaient beau chanter avec grace les divinités grecques, le pieux lecteur chrétien ne voyait là que démons et revenans. Le sombre anathème des moines tomba surtout bien rudement sur la pauvre Vénus. Elle passait pour une fille de Belzébuth, et le bon chevalier Tanhauser lui dit même en face :

O Vénus, ma belle déesse,
Vous êtes une diablesse!

Ce Tanhauser, Vénus l'avait entraîné dans ce lieu merveilleux qu'on nommait la montagne de Vénus, où la belle déesse et ses nymphes menaient, au milieu des jeux et des danses, la vie la plus dissolue. Diane elle-même, en dépit de sa chasteté, était accusée de courir les bois dans la nuit avec ses nymphes; de là les légendes du Féroce Chasseur et de la Chasse nocturne. Ici se montre tout-à-fait le point de vue gnostique de la détérioration des choses divines, et l'idée du christianisme germe de la manière la plus sensible dans cette transformation de l'antique culte national.

La foi nationale en Europe, mais plus au nord qu'au sud, était

panthéiste. Ses mystères et ses symboles reposaient sur un culte de la nature; dans chaque élément on adorait un être merveilleux; dans chaque arbre respirait une divinité; toutes les apparitions étaient divinisées. Le christianisme retourna cette manière de voir; au lieu de diviniser la nature, il la diabolisa. Mais les riantes images de la mythologie grecque, inventées par les artistes, et qui régnaient avec la civilisation dans le midi, n'étaient pas aussi faciles à changer en masques sataniques que les dieux de la Germanie, à la création desquels nulle pensée artiste n'avait présidé, et qui étaient déjà aussi sombres et aussi chagrins que le nord même. Ainsi, en France, on ne put créer un empire du diable aussi terrible et aussi noir que chez nous, et le monde des esprits et des sorciers y prit une forme sereine. Combien les légendes populaires de la France sont belles, éclatantes et claires, comparées aux légendes de l'Allemagne, ces tristes enfantemens pétris de sang et de nuages, dont les formes sont si grises et si blafardes, et l'aspect si cruel! Nos poètes du moyen-âge, qui choisissaient, la plupart, des sujets que vous autres de la Bretagne et de la Normandie, vous aviez trouvés et traités les premiers, donnèrent, peut-être à dessein, à leurs ouvrages, ces agréables formes de l'ancien esprit français. Mais dans nos compositions nationales, et dans nos légendes populaires traditionnelles, domina ce sombre esprit du nord dont vous pouvez à peine vous faire une idée. Vous avez, ainsi que nous, plusieurs sortes d'esprits élémentaires, mais les nôtres diffèrent autant des vôtres qu'un Allemand diffère d'un Français. Que les démons de vos fabliaux sont nets et propres en comparaison de la canaille infernale de nos esprits infects et mal léchés! Vos fées, vos lutins, de quelque pays que vous les tiriez, du pays de Galles ou de l'Arabie, semblent parfaitement naturalisés chez vous, et se distinguent des apparitions germaniques, à peu près comme un dandy qui flane sur le boulevart de Coblentz, avec des gants jaunes glacés, se distingue d'un lourd portefaix allemand. Vos Ondine et vos Mélusine, par exemple, sont des princesses; les nôtres sont des blanchisseuses. Quelle frayeur éprouverait la fée Morgane, si elle rencontrait une sorcière allemande, toute nue, enduite d'onguent, et courant, à cheval sur un balai, au sabbat du Brocken, cette montagne qui sert de rendez-vous à tout ce qui

a été conçu de plus hideux et de plus sombre! A sa cime est assis Satan, sous la forme d'un bouc noir. Chaque sorcière s'approche de lui, un cierge à la main, et le baise là où cesse le dos. Puis, toutes ces sœurs infernales dansent en rond autour de lui. Le bouc bêle, et l'infernale *chahut* lance au loin un cri de joie féroce. Quand les sorcières perdent un de leurs souliers dans cette danse, c'est pour elles un triste présage; cela signifie qu'elles seront brûlées dans le cours de l'année. Mais la folle musique du sabbat, digne de Berlioz, dissipe toutes les craintes et tous les pressentimens, et quand la pauvre sorcière se réveille le matin de son ivresse, elle se retrouve nue et accablée sur sa cendre, près de son foyer éteint.

On trouve les meilleures notions sur ces sorcières dans la *Démonologie* de l'honorable et savant docteur Nicolas Remigius, juge criminel de son altesse sérénissime le duc de Lorraine. Cet homme perspicace était, il est vrai, dans la meilleure situation du monde pour connaître les sorcières, car il instruisait leurs procès, et dans son temps seulement plus de huit cents femmes montèrent, en Lorraine, sur le bûcher, comme atteintes et convaincues de sorcellerie. L'épreuve consistait particulièrement en ceci : on leur liait les mains et les pieds ensemble, puis on les plongeait dans l'eau. Si elles tombaient au fond et se noyaient, elles étaient innocentes; mais flottaient-elles au-dessus de la rivière, on les tenait pour coupables, et on les brûlait sans miséricorde. C'était la logique du temps.

Comme base du caractère des démons allemands, nous voyons que tout ce qui est idéal leur a été enlevé, et que l'horrible est allié en eux à l'ignoble. Plus ils se montrent lourdement familiers, plus l'impression qu'ils produisent est effroyable. Rien n'est plus repoussant que nos revenans, nos kobolds et nos farfadets. Prætorius, dans son *Antropodemos,* donne une page à ce sujet, que je copie d'après Robeneck :

« Les anciens n'ont pu dire autre chose des kobolds, sinon que c'étaient des hommes véritables, de forme semblable aux petits enfans, avec de petits habits bariolés; quelques-uns ajoutent qu'ils portent un couteau qui sort de leurs reins, par quoi ils sont très laids à voir, ayant été autrefois méchamment assassinés avec cet instrument. Les superstitieux pensent que ce doivent être les ames de

gens tués dans la maison où ils apparaissent; et ils rapportent beaucoup d'histoires, disant que les kobolds rendent de si bons offices aux servantes et aux cuisinières et se font tant aimer, que beaucoup de celles-ci les ont pris en affection au point de désirer ardemment leur vue, et de les appeler. Mais ces esprits ne se rendent pas volontiers à leurs désirs, car ils disent qu'on ne peut les voir sans frissonner à en mourir. Cependant, quand les servantes curieuses insistent, les kobolds désignent un endroit de la maison où ils se présentent en personne; ils préviennent qu'il faut avoir soin d'apporter avec soi un seau d'eau froide. C'est qu'il est arrivé souvent que le kobold est venu s'étendre tout nu sur un carreau, avec son grand couteau qui lui sortait du dos, et que la servante effrayée est tombée en défaillance. Là-dessus, le petit être se levait, prenait l'eau, et il en inondait la créature pour qu'elle revînt à elle. Et aussitôt la servante perdait son envie, et ne demandait plus jamais à revoir le petit Chim (1). Il faut savoir que les kobolds ont tous des noms particuliers, mais qu'ils se nomment ordinairement *Chim*. On dit aussi qu'ils se livrent à toutes sortes de travaux pour les valets et les servantes auxquels ils se sont adonnés, étrillant les chevaux, faisant la litière de l'écurie, lavant tout, tenant la cuisine en bon ordre, faisant l'ouvrage de la maison, et donnant tant d'attention à tout, que le bétail engraissait et profitait beaucoup sous leur surveillance. Il faut, pour cela, que la valetaille caresse beaucoup les kobolds, qu'on ne leur fasse pas la moindre peine, qu'on ne rie jamais d'eux, et qu'on ne leur refuse jamais les mets qu'ils affectionnent. Quand une cuisinière a pris une de ces petites créatures pour son aide secret, elle doit chaque jour, à la même heure, au même lieu, lui porter un plat bien préparé et bien assaisonné, et s'en aller sans regarder derrière elle; après cela, elle peut paresser tout à son aise, dormir le soir, elle ne trouvera pas moins son ouvrage fait dès le matin. Oublie-t-elle une fois son devoir et néglige-t-elle de porter le plat du kobold à l'heure dite, elle est forcée de faire toute seule sa tâche, et rien ne lui réussit. Tantôt elle se brûle dans l'eau bouillante, tantôt elle brise les pots et la vaisselle, elle renverse les sauces, etc.; ce qui la fait infailliblement gronder

(1) Diminutif de Joachim.

et punir par le maître ou la maîtresse du logis, cas auquel on entend souvent le kobold se moquer et rire. De leur côté, les kobolds ont coutume de rester dans la maison, même quand on y change de servantes. Souvent une servante qui s'en allait recommandait le kobold à celle qui prenait sa place, et quand celle-ci ne tenait pas compte de ses recommandations, les malheurs ne lui manquaient pas, et elle était forcée à son tour de quitter bientôt la maison. »

L'anecdote suivante est peut-être une des plus terribles aventures de ce genre :

« Une servante avait eu pendant bien des années un invisible esprit familier qui s'asseyait près d'elle au foyer, où elle lui avait fait une petite place, s'entretenant avec lui pendant les longues nuits d'hiver. Un jour la servante pria Heinzchen (elle nommait ainsi l'esprit) de se laisser voir dans sa véritable forme. Mais Heinzchen refusa de le faire. Enfin, après de longues instances, il y consentit, et dit à la servante de descendre dans la cave où il se montrerait. La servante prit un flambeau, descendit dans le caveau, et là, dans un tonneau ouvert, elle vit un enfant mort qui flottait au milieu de son sang. Or, longues années auparavant, la servante avait mis secrètement un enfant au monde, l'avait égorgé, et l'avait caché dans un tonneau. »

Les Allemands sont ainsi faits, qu'ils cherchent leurs meilleures bouffonneries dans les choses terribles, et les légendes populaires qui parlent des kobolds sont souvent remplies de traits plaisans. Les histoires les plus amusantes sont celles du *Hudeken*, un kobold qui faisait ses tours dans le XII[e] siècle, à Hildesheim, et dont il est question dans nos chroniques, dans nos romans merveilleux et dans nos veillées. J'emprunte à la chronique du cloître de Hirschau, par l'abbé Trithême, le passage suivant qui a été souvent réimprimé :

« En l'an 1132, apparut à beaucoup de gens de l'évêché d'Hildesheim, et pendant un certain temps, un très malin esprit. Il avait la forme d'un manant, et portait un chapeau sur sa tête. C'est pourquoi les paysans le nommaient en langue saxonne *Hudeken* (petit chapeau). Cet esprit trouvait son plaisir à hanter les hommes, à être tantôt visible et tantôt invisible, à leur faire des questions, et à répondre à celles qu'on lui faisait. Il n'offensait

personne sans motif. Mais quand on se moquait de lui, ou lorsqu'on l'injuriait, il rendait le mal avec usure. Le comte Burchard de Luka ayant été tué par le comte Hermann de Wissembourg, et son pays se trouvant en danger de devenir la proie de ce dernier, Hudeken alla réveiller l'évêque Bernhard de Hildesheim dans son sommeil, et lui cria : « Lève-toi, tête chauve! la comté de Wissembourg est abandonnée et vacante par le meurtre de son seigneur, et tu pourras facilement l'occuper. » L'évêque rassembla vitement ses gens d'armes, tomba sur les domaines du comte félon, et les réunit, avec l'assentiment de l'empereur, à son évêché. L'esprit avertit bien souvent ledit évêque de toutes sortes de dangers, et se montra souvent dans les cuisines du palais épiscopal, où il s'entretenait avec les marmitons, et leur rendait toutes sortes de services. Comme on était devenu très familier avec Hudeken, un jeune marmiton se permettait de le harceler et de lui jeter de l'eau malpropre chaque fois qu'il paraissait. Enfin l'esprit pria le maître-queue ou le principal cuisinier de défendre ces espiègleries à ce garçon mal courtois; le maître-queue répondit : « Tu es un esprit, et tu as peur d'un pauvre gars! » A quoi Hudeken répondit d'un ton menaçant : « Puisque tu ne veux pas châtier ce garçon, je te montrerai dans quelques jours si je le redoute! » Bientôt après, le garçon qui avait offensé l'esprit, se trouva dormir tout seul dans la cuisine. L'esprit le saisit, le poignarda, le mit en pièces, et jeta tous les lambeaux de son corps dans les pots qui étaient sur le feu; quand le cuisinier découvrit ce tour, il se mit à maudire l'esprit, et le jour suivant Hudeken gâta tous les rôts qui étaient à la broche, en y versant du venin et du sang de vipère. La vengeance porta le cuisinier à de nouvelles injures; alors l'esprit l'entraîna sur un faux-pont enchanté, et le fit périr dans les fossés du château. Depuis ce temps, il passa les nuits sur les remparts et les tours de la ville, inquiétant beaucoup les sentinelles, en les forçant à faire une rigoureuse surveillance. Un bourgeois qui avait une femme infidèle, dit un jour en plaisantant, au moment de se mettre en voyage : « Hudeken, mon ami, je te recommande ma femme; garde-la bien. » Dès que le bourgeois se fut mis en route, la femme déloyale fit venir tous ses amans les uns après les autres. Mais Hudeken n'en laissa pas approcher un seul, et les jeta tous du lit sur le plan-

cher. Lorsque le mari revint de son voyage, l'esprit alla au-devant de lui, et lui dit : « Je me réjouis de ton retour, qui me délivre du lourd service que tu m'avais imposé. J'ai préservé ta femme du péché d'infidélité avec une peine incroyable, mais je te prie de ne plus la mettre sous ma garde. J'aimerais mieux garder tous les pourceaux du pays de Saxe, qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amans. »

Je dois remarquer, pour l'exactitude historique, que le chapeau qui couvrait toujours la tête de Hudeken s'éloigne du costume ordinaire des kobolds; ceux-ci sont habituellement vêtus de gris, et portent un petit bonnet rouge. Du moins c'est sous cet affublement qu'on les trouve en Danemarck, où ils sont encore dans le plus grand nombre. Autrefois, je croyais qu'ils avaient choisi ce pays pour séjour à cause de sa belle orge rouge; mais un jeune poète danois, M. Anderson, que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris, cet été, m'a positivement assuré que les *nissen*, ainsi qu'on nomme les kobolds en Danemarck, préfèrent pour leur nourriture la panade au beurre. Quand ces kobolds se sont introduits dans une maison, ils ne se montrent pas facilement disposés à la quitter. Toutefois, ils ne viennent jamais sans être annoncés, et ils préviennent le maître du logis de la façon suivante. La nuit, ils portent dans la maison une grande quantité de petits éclats de bois, et ils répandent de la fiente de bétail dans les vases où l'on conserve le lait; si le maître ne jette pas les éclats de bois, s'il consomme avec sa famille ce lait ainsi souillé, les kobolds s'installent chez lui pour toujours. Un pauvre Jutlandais devint si chagrin de la présence incommode d'un de ces singuliers commensaux, qu'il résolut de lui abandonner sa maison. Il chargea ses misérables effets sur une brouette, et se mit en chemin pour aller s'établir dans le village prochain. Mais s'étant retourné une fois sur la route, il aperçut le petit bonnet rouge et la petite tête du kobold, qui s'avançait hors d'une des barattes au beurre, et qui lui cria amicalement : *wi flutten!* (nous déménageons)!

Je me suis arrêté peut-être un peu trop long-temps près de ces petits démons, et il est temps que je passe aux grands. Mais toutes ces histoires donnent une idée des croyances et du caractère du peuple allemand. Cette croyance était jadis aussi puissante que la foi

en l'église. Lorsque le savant docteur Remigius eut achevé son grand ouvrage sur la sorcellerie, il se regarda comme si bien instruit de sa matière, qu'il crut pouvoir se livrer lui-même à la magie, et consciencieux docteur qu'il était, il ne manqua pas de se dénoncer aux tribunaux, comme sorcier. Il fut brûlé publiquement par suite de ses aveux.

Ces horreurs ne provenaient pas directement de l'église catholique, mais indirectement sans aucun doute, car elle avait si artificieusement interverti la vieille religion germanique, que le système panthéistique des Allemands était devenu pandémonique, et les divinités populaires avaient été changées en diables affreux. L'homme n'abandonne pas volontiers ce qui a été cher à ses pères, ses prédilections s'y cramponnent secrètement et souvent à son insu, même quand on l'a mutilé et défiguré. Aussi cette superstition populaire, toute travestie qu'elle soit, durera-t-elle peut-être en Allemagne plus longtemps que le culte chrétien, qui n'a pas, comme elle, sa racine dans l'antique nationalité. Au temps de la réformation, le souvenir des légendes catholiques s'effaça rapidement, mais nullement la croyance aux enchantemens et aux sorciers. Luther ne croit plus aux miracles du catholicisme; mais il croit encore à la puissance du diable. Ses *propos de table* sont pleins d'histoires anciennes et curieuses où il est question des tours que fait Satan, des kobolds et des sorcières. Lui-même, souvent, il crut lutter avec le diable en personne. A la Wartbourg, où il traduisit le Nouveau Testament, il fut si fortement troublé par le diable, qu'il lui jeta son écritoire à la tête. Depuis ce temps, le diable a une grande horreur de l'encre, mais peut-être encore plus du noir d'imprimerie. Dans ces *propos de table*, il est bien souvent question de la finesse et de l'astuce du diable, et je ne puis me dispenser de vous citer encore une histoire.

Le docteur Martin Luther conte qu'un jour quelques bons compagnons étaient assis et devisaient dans un cabaret. Il y avait parmi eux un garçon impatient, emporté et sauvage, qui s'était mis à dire que si quelqu'un voulait lui donner une bonne pinte de vin, il lui vendrait son ame.

« Peu de momens après, un homme entra dans la chambre, s'assit près de lui, but avec lui, et lui dit :

— Écoute, tu as dit tout-à-l'heure que si quelqu'un voulait te donner une bonne pinte de vin, tu lui vendrais ton ame?

« Celui-là répéta encore : — Oui, je le veux bien; aujourd'hui buvons, faisons des folies et soyons de bonne humeur.

« L'homme, qui était le diable, dit oui, et bientôt après il disparut. Lorsque le même buveur eut passé joyeusement toute la journée, et se trouva ivre, le même homme, le diable, revint, s'assit près de lui, et dit aux autres compagnons de débauche :

— Mes chers sires, quand quelqu'un achète un cheval, la selle et la bride ne lui appartiennent-elles pas aussi? Que vous en semble? — Tous eurent une grande frayeur. Mais finalement l'homme leur dit :

— « Allons, parlez nettement.

« Ils en convinrent, et répondirent : — Oui, la selle et la bride lui appartiennent aussi. — Alors le diable s'empara de ce garçon emporté, l'enleva par le toit, et personne ne sut jamais où il était allé. »

Bien que je porte le plus grand respect à notre grand maître Martin Luther, il me semble qu'il a complètement méconnu le caractère du diable. Celui-ci ne parla jamais du corps avec autant de mépris qu'il le fait en cette circonstance. Quelque mal qu'on ait dit du diable jusqu'ici, on ne l'a pas encore accusé d'être spiritualiste.

Mais Martin Luther méconnut encore plus les sentimens du pape et de l'église catholique. Dans une stricte impartialité, je dois les défendre tous deux, comme j'ai défendu le diable contre le zèle par trop ardent du grand homme. En vérité, si on s'adressait à ma conscience, je conviendrais que le pape Léon X n'avait pas du tout tort au fond, et que Luther n'a nullement compris les dernières raisons de l'église catholique. Luther n'avait pas compris, en effet, que l'idée fondamentale du catholicisme, l'anéantissement de la vie sensuelle, était trop en contradiction avec la nature humaine pour être jamais complètement exécutable; il n'avait pas compris que le catholicisme, tel qu'il se trouvait alors, était un concordat entre Dieu et le diable, c'est-à-dire, entre l'esprit et la matière, où la domination absolue de l'esprit était admise en théorie, mais où la matière était mise en état d'exercer par la pratique tous ses droits annulés. De là un prudent accommode-

ment que l'église avait établi au profit des sens, bien que conçu sous une forme qui flétrissait tout acte de la sensualité et consacrait la superbe usurpation de l'esprit. — Il t'est permis d'écouter les battemens de ton cœur et d'embrasser une jolie fille; mais nous t'obligeons à reconnaître que c'est un péché abominable, un péché pour lequel tu feras pénitence. — Que ce péché et d'autres pussent être rachetés par de l'argent, c'était une pensée aussi bienfaisante pour l'humanité que profitable à l'église. L'église faisait payer rançon, pour ainsi dire, à chaque jouissance charnelle, et il en advint une taxe pour toutes sortes de péchés. Il y eut de religieux colporteurs qui offraient dans le pays, au nom de la sainte église romaine, des indulgences d'après le tarif de tous les péchés taxables. Tetzel, l'un de ces colporteurs, fut celui contre lequel s'éleva d'abord Luther. Nos historiens disent que cette protestation contre le trafic des indulgences fut une circonstance peu importante, et que ce ne fut que poussé par la raideur de Rome, que Luther, qui ne s'élevait d'abord que contre un abus, attaqua l'autorité de l'église à son sommet le plus culminant. Mais c'est encore là une erreur : le trafic des indulgences n'était pas un abus; c'était une conséquence de tout le système de l'église; en l'attaquant, Luther attaqua l'église, et l'église dut le condamner comme hérétique. Léon X, ce superbe Florentin, l'élève de Politien, l'ami de Raphaël, ce philosophe grec, couronné de la tiare que lui conféra le conclave, peut-être parce qu'il souffrait d'une maladie qui n'était assurément pas le produit de l'abstinence chrétienne, et qui était alors encore très dangereuse; Léon de Médicis dut bien rire de ce pauvre, simple et chaste moine, qui s'imaginait que l'Évangile était la charte du christianisme, et que cette charte devait être une vérité! Il n'a peut-être jamais deviné ce que voulait Luther, tant il était occupé de la construction de l'église Saint-Pierre, dont le trafic d'indulgences faisait les frais, si bien que le péché procura l'argent à l'aide duquel on éleva cette église, qui devint ainsi un monument des extravagances sensuelles, comme la pyramide de Rhodope, qu'une fille de joie égyptienne éleva avec le produit de ses prostitutions. On pourrait dire de cette maison de Dieu, ce qu'on dit de la cathédrale de Cologne, qu'elle a été bâtie par le diable. Le triomphe du spiritualisme, qui faisait bâtir le

plus beau de ses temples par le sensualisme, qui tirait de la grande quantité de concessions qu'on faisait à la chair les moyens de rendre un magnifique hommage à l'esprit; ce triomphe, on ne pouvait le comprendre dans le nord, en Allemagne, car là, mieux que sous le ciel chaud de l'Italie, il était possible d'établir un christianisme qui fît le moins de concessions possible à la sensualité. Nous autres, gens du nord, nous sommes d'un sang plus froid, et nous n'avions pas besoin d'autant d'indulgences pour les péchés charnels que nous en envoya notre bon père Léon X. Le climat nous facilite l'exercice des vertus chrétiennes. Le 31 octobre 1516, lorsque Luther afficha ses thèses contre les indulgences, sur la porte de l'église des Augustins, les fossés de Wittemberg étaient sans doute gelés, et on pouvait y patiner, ce qui est un plaisir très froid, et non un péché par conséquent.

A ces commencemens de la réformation de Luther qui en révèlent déjà tout l'esprit, je dois ajouter qu'on a conçu en France les idées les plus fausses au sujet de la réforme, et que ces idées empêcheront peut-être les Français d'arriver jamais à une juste appréciation de la vie allemande. Les Français n'ont jamais compris que le côté négatif de la réformation; ils n'y ont vu qu'un combat contre le catholicisme, et comme ils ont combattu aussi contre cette croyance, ils se figurent aussi quelquefois qu'on soutient le combat de l'autre côté du Rhin, par les mêmes motifs qu'on avait en France. Ces motifs sont tout différens. La lutte contre le catholicisme en Allemagne ne fut qu'une lutte entreprise par le spiritualisme, lorsqu'il entrevit qu'il n'avait que le titre du pouvoir, quand il s'aperçut qu'il ne régnait que *de jure*, tandis que le sensualisme s'était sourdement emparé sous main de la domination réelle et gouvernait *de facto*. Les porteurs d'indulgences furent chassés, les belles concubines des prêtres furent remplacées par de froides femmes légitimes; les séduisantes images de madones furent brisées, et un véritable puritanisme prit possession du pays. Le combat qu'on livra en France contre le catholicisme fut au contraire une guerre que le sensualisme entreprit, lorsque, se voyant souverain *de facto*, il ne voulut plus souffrir que le spiritualisme, qui n'existait que *de jure*, condamnât chacun de ses actes comme illégitimes et les honnît de la façon la plus cruelle. Au lieu de com-

battre sérieusement et chastement comme en Allemagne, on soutint la guerre par des finesses et des plaisanteries, et à la place des disputes théologiques du nord, ici on composa de joyeuses satires. L'objet de ces satires était ordinairement de montrer la contradiction dans laquelle tombe l'homme quand il veut être tout esprit, et ce fut le bon temps des belles histoires de tous ces pieux personnages qui succombèrent involontairement sous leurs appétits animaux, et voulurent conserver l'apparence de la sainteté en se livrant à toutes les jouissances terrestres. La reine de Navarre avait déjà longuement traité ce sujet dans ses nouvelles. Les rapports des moines avec les femmes forment son thême ordinaire. L'œuvre la plus malicieuse de toute cette polémique gaillarde est sans contredit le *Tartufe* de Molière; car cette comédie n'est pas seulement dirigée contre le jésuitisme de son temps, mais contre le catholicisme lui-même, je dis plus contre l'idée du christianisme, contre le spiritualisme. L'effroi que cause à Tartufe le sein nu de Dorine, les paroles qu'il dit à Elmire :

> Le ciel défend, de vrai, certains contentemens,
> Mais on trouve avec lui des accommodemens.

toutes ces choses ne tendent pas seulement à persifler l'hypocrisie ordinaire, mais aussi le mensonge universel qui dérive nécessairement de l'impossibilité d'accomplir l'idée spiritualiste, et encore tout le système de concessions que le spiritualisme est obligé de faire au sensualisme. Vraiment les jansénistes avaient bien plus de motifs que n'en avaient les jésuites de se sentir blessés par la représentation du *Tartufe*, et Molière serait aujourd'hui aussi insupportable aux méthodistes qu'il l'était aux dévots catholiques de son temps. C'est là ce qui fait Molière si grand, c'est qu'il est, comme Aristophane, comme Cervantes, un poète qui n'a pas seulement bafoué les travers contemporains, c'est que ses railleries sublimes tombent sur les éternelles, sur les indestructibles faiblesses de l'humanité. Voltaire, qui s'attaque toujours aux choses présentes, à son temps, reste, sous ce rapport, bien au-dessous de Molière.

Ce persiflage auquel s'est si bien livré Voltaire a rempli sa mis-

sion en France, et quiconque voudrait le continuer se montrerait inhabile et intempestif. Si on s'appliquait à anéantir les derniers restes visibles du catholicisme, il pourrait facilement arriver que l'idée catholique prît une forme nouvelle, qu'elle revêtit un nouveau corps, et que, déposant jusqu'à son nom et sa bannière, elle devînt encore plus embarrassante et plus obsessive dans cette transfiguration que sous sa vieille forme ruinée et discréditée. Il est même bon que le spiritualisme soit représenté par une religion qui a perdu ses meilleures forces, et par un clergé qui s'est placé en opposition directe avec l'esprit de liberté de notre temps. Mais pourquoi le spiritualisme nous trouve-t-il contraires? Est-ce donc une chose si mauvaise? Nullement! L'encens de roses est une chose précieuse, et une fiole de cette essence paraît délicieuse à ceux qui passent leur vie dans les chambres d'un harem. Mais nous ne voulons pas qu'on effeuille et qu'on écrase toutes les roses de cette vie pour en extraire quelques gouttes, si enivrantes qu'elles soient. Nous ressemblons plutôt au rossignol, qui fait ses délices de la rose elle-même, et qui jouit autant de la vue de ses couleurs que de son vaporeux parfum.

J'ai avancé que ce fut le spiritualisme qui engagea en Allemagne la lutte avec la foi catholique. Mais ceci ne peut s'appliquer qu'aux commencemens de la réformation. Dès que le spiritualisme eut fait une brèche dans le vieil édifice de l'église, le sensualisme s'y précipita avec sa brûlante ardeur, contenue depuis si long-temps, et l'Allemagne devint le théâtre tumultueux où s'ébattit une foule ivre de liberté et avide de joies sensuelles. Les paysans comprimés avaient trouvé dans la doctrine nouvelle des armes intellectuelles pour soutenir la guerre contre l'aristocratie, et ils s'y livrèrent avec le feu de gens qui nourrissaient ce désir depuis plus d'un siècle et demi. A Munster, le sensualisme courait tout nu dans les rues, sous la figure de Jean de Leyde, et se couchait avec ses douze femmes dans le lit monstrueux qu'on y montre encore aujourd'hui à l'hôtel-de-ville. Les portes des monastères s'ouvraient partout, et moines et nonnes, se jetant dans les bras les uns des autres, se caressèrent sans vergogne. L'histoire allemande de cette époque ne consiste guère qu'en émeutes sensualistes. Plus tard, je dirai combien peu cette réaction eut de résultats, comment le spiritua-

lisme étouffa tous ces émeutiers, comment il assura sa puissance dans le nord, et comment il fut blessé à mort par la philosophie, cet ennemi qu'il avait élevé dans son sein. C'est une histoire très confuse, très difficile à débrouiller. Le parti catholique sait trouver les plus méchantes raisons, et à l'entendre parler, il ne s'agissait que de légitimer la luxure la plus impudente et de piller les biens de l'église. Sans doute les intérêts intellectuels doivent toujours faire alliance avec les intérêts matériels, s'ils veulent vaincre; mais le diable avait si bien mêlé les cartes, qu'on ne reconnut plus rien aux intentions.

Les personnages illustres qui s'étaient rassemblés, le 17 avril 1521, à Worms dans la grande salle de la diète, pouvaient avoir dans l'ame des pensées qui différaient de leurs paroles. Là siégeait un jeune empereur, qui s'enveloppait de sa pourpre neuve avec toute la joie et l'ardeur que met la jeunesse à s'emparer de la puissance, et qui se réjouissait secrètement de voir le fier pontife romain, dont la main avait si rudement pesé sur les empereurs et dont les prétentions n'étaient pas encore abandonnées, en butte lui-même à de rudes attaques. De son côté, le représentant de Rome avait le plaisir secret de voir la division s'introduire parmi les Allemands qui s'étaient si souvent jetés sur la belle Italie pour la piller comme des barbares ivres, et qui la menaçaient de nouvelles incursions. Les princes temporels se réjouissaient de pouvoir mettre la main sur les biens de l'église, au moyen des idées que répandait la nouvelle doctrine. Les éminens prélats délibéraient déjà s'ils n'épouseraient pas leurs cuisinières, pour léguer à leurs descendans mâles leurs électorats, leurs évêchés et leurs abbayes. Les bourgeois des villes se réjouissaient de l'extension de leur indépendance. Bref, chacun avait quelque chose à gagner, et tout le monde songeait aux intérêts terrestres.

Cependant il se trouvait là un homme qui, j'en suis sûr, ne songeait pas à lui, mais aux intérêts divins qu'il allait défendre. Cet homme était Martin Luther, ce pauvre moine que la Providence avait choisi pour briser cette grande puissance de Rome, contre laquelle les plus vaillans empereurs et les philosophes les plus hardis étaient venus échouer. Mais la Providence sait très bien sur quelles épaules elle dépose ses fardeaux. Il fallait ici une force non

pas seulement morale, mais physique encore. Il fallait un corps fortifié par une longue discipline monacale et le vœu de la chasteté, pour supporter les fatigues d'une pareille mission. Notre cher maître était encore très maigre et très pâle alors, si bien que les seigneurs rubiconds et bien nourris qui assistaient à la diète, regardaient presque avec pitié ce pauvre homme décharné sous sa robe noire. Mais il était plein de force et de santé, et ses nerfs étaient si vigoureux, qu'il ne se laissa pas émouvoir le moins du monde par cette foule brillante; et ses poumons devaient être d'une grande force, car, après la longue défense qu'il venait de prononcer, il lui fallut la répéter en langue latine, vu que sa majesté impériale ne connaissait pas le haut allemand. Je ne puis me dispenser d'un mouvement d'humeur chaque fois que je songe à cette circonstance; car notre cher maître était debout près d'une fenêtre, exposé à un courant d'air très vif, tandis que la sueur découlait le long de son front. Son long discours l'avait sans doute beaucoup fatigué, et il paraît que son gosier était devenu très sec. — Cet homme doit avoir sans doute grand' soif, — pensa le duc de Brunswick; du moins nous lisons qu'il lui envoya, à son auberge, trois cruchons de la meilleure bière de Eimbeck. Je n'oublierai jamais cette noble action, qui fait tant d'honneur à la maison de Brunswick.

On a conçu en France une idée aussi fausse de la réformation que des principaux personnages qui y figurèrent. La principale cause de ces erreurs, est que Luther ne fut pas seulement le plus grand homme, mais qu'il est aussi l'homme *le plus allemand* qui se soit jamais montré dans nos annales, que son caractère réunit au plus haut degré toutes les vertus et tous les défauts des Allemands, et qu'il représente réellement tout le merveilleux germanique. Il avait en effet des qualités que nous voyons rarement réunies, et que nous regardons d'ordinaire comme incompatibles les unes avec les autres. C'était à la fois un rêveur mystique et un homme d'action. Ses pensées n'avaient pas seulement des ailes, elles avaient encore des mains. Il parlait, et chose rare, il agissait aussi; il fut à la fois la langue et l'épée de son temps. En même temps Luther était un froid scolastique, un éplucheur de mots et un prophète exalté, ivre de la parole de Dieu. Quand il avait passé péniblement tout le jour à s'user l'ame en discussions

dogmatiques, le soir venu, il prenait sa flûte, et contemplant les étoiles, il se mettait à fondre en mélodies et en pensées pieuses. Le même homme qui pouvait engueuler ses adversaires comme une poissarde, savait aussi tenir un mou et doux langage, comme une vierge amoureuse et passionnée. Il était quelquefois sauvage et impétueux comme l'ouragan qui déracine les chênes, puis doux et murmurant comme le zéphir qui caresse légèrement les violettes. Il était plein de la sainte terreur de Dieu, prêt à tous les sacrifices en l'honneur de l'Esprit saint, il savait s'élancer dans les régions les plus pures du royaume céleste; et cependant il connaissait parfaitement les magnificences de cette terre, il savait les apprécier, et de sa bouche est tombé ce fameux proverbe :

Wer nicht liebt Wein Weiber und Gesang,
Der bleibt ein Narr sein Lebenlang (1).

Bref, c'était un homme complet, je dirai plus, un homme absolu dans lequel l'esprit et la matière n'étaient pas séparés, comme dans l'*absolu* des philosophes. Le nommer un spiritualiste, ce serait se tromper aussi fort que le qualifier du titre de sensualiste. Que dirai-je? Il avait quelque chose de prime-sautier, d'originel, de miraculeux, d'inconcevable; il avait ce qu'ont tous les hommes providentiels, quelque chose de terriblement naïf, quelque chose de gauchement sage; il était sublime et borné.

Le père de Luther était mineur à Mannsfeld. L'enfant descendait souvent avec lui dans les entrailles du sol où croissent les puissans métaux, où coulent les sources primitives; ce jeune cœur s'appropria peut-être à son insu les forces secrètes de la nature, et peut-être encore fut-il enchanté par les esprits de la terre. C'est de là sans doute que tant de matière terreuse, que tant de restes de la scorie des passions, lui sont restés accolés, comme on l'a souvent reproché à sa mémoire. On lui fait tort et injustice en cela, car sans tout ce mélange terrestre, eût-il pu jamais devenir un

(1) Quiconque n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
Celui-là est un sot, et le sera sa vie durant.

homme d'action? Les purs esprits ne savent pas agir. Ne lisons-nous pas, dans le traité des spectres de Jung Stilling, que les esprits peuvent bien prendre la forme et l'apparence des créatures humaines, qu'ils peuvent marcher, courir, danser comme les vivans, mais qu'ils ne sauraient faire rien de matériel, ni déranger le moindre meuble de sa place.

Gloire à Luther! honneur éternel à cet homme illustre, à qui nous devons le salut de nos biens les plus chers, et dont les bienfaits nous font encore vivre à cette heure! Il nous appartient bien peu de nous plaindre des étroites limites de ses vues. Le nain qui est monté sur les épaules d'un géant, peut sans doute voir plus loin que celui-ci, surtout quand il s'avise de prendre des lunettes; mais de cette haute position, il nous manque le sentiment élevé, le cœur du géant que nous ne pouvons pas nous approprier. Il nous convient encore moins de laisser tomber une sentence rigoureuse sur ses fautes; ses fautes nous ont été plus utiles que les vertus de milliers d'autres. La finesse d'Érasme et la mansuétude de Mélanchton ne nous eussent jamais fait faire autant de progrès que la brutalité de frère Martin. Oui, les erreurs de son début elles-mêmes, que j'ai signalées, ont produit des fruits précieux, des fruits que l'humanité tout entière savoure aujourd'hui. Du jour de la diète où Luther nia l'autorité du pape et déclara ouvertement qu'il fallait réfuter ses doctrines par des motifs tirés de la raison ou par des passages des *saintes Écritures*, de ce jour commença en Allemagne une ère nouvelle. La chaîne par laquelle saint Boniface attacha l'église allemande au siége pontifical de Rome, fut limée et rompue. Cette église, qui faisait partie intégrante de la grande hiérarchie, devint une démocratie religieuse. La religion elle-même devint tout autre. Au lieu du spiritualisme indien gnostique, du boudhisme de l'Occident, qui s'était changé en christianisme romain-catholique-apostolique, naquit le spiritualisme judaïque et déiste, qui reçoit sous le nom de christianisme évangélique un développement conforme aux temps et aux lieux. Cette dernière croyance n'est pas étrange comme ce gnosticisme indien, elle peut être plus aisément mise en pratique, elle laisse à la chair ses droits naturels; la religion redevient une vérité, le prêtre un homme qui accomplit ce que Dieu lui a commandé, en prenant une

femme et en montrant au grand jour ses enfans. D'un autre côté, Dieu redevient un célibataire céleste; la légitimité de son fils est rudement contestée, les saints sont médiatisés, on coupe les ailes aux anges; la mère de Dieu perd ses droits à la couronne du ciel, et défense lui est faite de faire des miracles. Dès-lors en effet, en même temps que les sciences naturelles font des progrès, les miracles cessent. Soit que Dieu n'ait pas été satisfait de voir les physiciens le regarder aux doigts avec tant de défiance, soit par tout autre motif, toujours est-il que même dans ces derniers temps où la religion s'est trouvée en très grand péril, il a refusé de la soutenir par un éclatant miracle. Peut-être désormais les nouvelles religions qu'il daignera établir sur la terre, s'appuieront-elles seulement sur la raison, ce qui sera beaucoup plus raisonnable. Ce qui est certain, c'est que l'établissement du saint-simonisme, qui est la plus nouvelle religion, n'a pas produit un seul miracle, sinon qu'un ancien mémoire de tailleur que Saint-Simon avait laissé sur la terre fut payé dix ans après par ses disciples. Je vois encore l'excellent père Olinde se dressant avec enthousiasme sur les planches de la salle Taitbout et montrant à la communauté étonnée le compte du tailleur acquitté. Et les épiciers de s'étonner de cette transsubstantiation moderne du papier en or; et les tailleurs de commencer à croire.

Cependant, si l'Allemagne perdit beaucoup de poésie en perdant les miracles que dissipa le protestantisme, elle eut d'amples dédommagemens. Les hommes devinrent plus vertueux et plus élevés. Le protestantisme eut la plus grande influence sur cette pureté de mœurs et le rigoureux accomplissement des devoirs qu'on nomme la morale; le protestantisme a même pris une direction qui l'identifie parfaitement à cette morale. Nous voyons partout un heureux changement dans la vie des ecclésiastiques. Avec le célibat disparaissent les vices et les débordemens des moines, qui font place à de vertueux prêtres pour lesquels les vieux stoïques eux-mêmes eussent éprouvé du respect. Il faut avoir parcouru à pied le nord de l'Allemagne, en pauvre étudiant, pour savoir combien de vertu, et, pour lui donner une belle épithète, combien de vertu évangélique, se trouve dans une modeste habitation de pasteur. Que de fois, dans les soirées d'hiver, ai-je trouvé là une réception hospi-

talière, moi étranger, sans autre recommandation que la faim et la fatigue dont j'étais accablé! Quand j'avais bien satisfait mon appétit, quand j'avais fait un bon somme, me voyant disposé à partir, le vieux pasteur en robe de chambre venait à moi et me donnait sa bénédiction pour le chemin, bénédiction qui ne m'a jamais porté malheur. La bonne et loquace femme du pasteur me glissait dans la poche quelques tartines, qui ne m'étaient pas moins utiles; et, à quelque distance de là, dans un parfait silence, les belles filles du vieux prêtre apparaissaient avec leurs joues rougissantes et leurs doux yeux couleur de violette, dont le feu timide ranimait mon cœur pour toute cette longue journée d'hiver.

En posant comme thèse que sa doctrine devait être discutée ou réfutée au moyen de la Bible ou par des motifs tirés de la raison, Luther accorda à l'intelligence humaine le droit de s'expliquer les saintes Ecritures, et la raison fut appelée comme juge suprême dans toutes les discussions religieuses. De là résulta en Allemagne la liberté de l'esprit ou de la pensée, comme on voudra la nommer. La pensée devint un droit, et les décisions de la raison devinrent légitimes. Sans doute, depuis quelques siècles, on avait pensé et parlé avec une assez grande liberté, et les scolastiques ont disputé sur des choses que nous nous étonnons de voir même mentionner dans le moyen-âge. Mais cela provenait de la distinction qu'on faisait des vérités théologiques et philosophiques, distinction au moyen de laquelle on se gardait expressément de l'hérésie, et cela avait lieu seulement dans les salles des universités, et dans un latin gothique que le peuple ne pouvait comprendre. L'église avait donc peu de chose à craindre de toutes ces discussions. Cependant elle n'avait jamais positivement permis ces procédés, et, de temps en temps, comme pour protester, elle brûlait un pauvre scolastique. Depuis Luther, au contraire, on n'a pas fait de distinction pour la vérité théologique et la vérité philosophique, et l'on a disputé sur la place publique, et en langue allemande, sans avoir rien à craindre. Les princes qui ont accepté la réforme ont légitimé cette liberté de la pensée, et la philosophie allemande est un de ses résultats positifs et importans.

Nulle part, pas même en Grèce, l'esprit humain n'a pu s'exprimer et se développer aussi librement qu'il l'a fait en Allemagne,

depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la révolution française. En Prusse, surtout, régnait une liberté de penser sans bornes. Le marquis de Brandebourg avait compris que lui, qui ne pouvait devenir roi légitime de la Prusse que par le principe protestant, devait maintenir la liberté de penser protestante. Depuis ce temps les choses ont changé, et le chaperon naturel de notre liberté protestante s'est entendu avec le parti ultramontain pour l'étouffer; il a même traîtreusement fait servir à ses desseins une arme trouvée et tournée contre nous par le papisme : la censure.

Quelle bizarrerie ! Nous autres Allemands, nous sommes le plus fort et le plus ingénieux de tous les peuples. Les princes de notre race occupent tous les trônes de l'Europe, nos Rotschild gouvernent les bourses du monde entier, nos savans règnent dans toutes les sciences, nous avons inventé la poudre à canon et l'imprimerie, et cependant, quand quelqu'un de nous tire un coup de pistolet, il paie trois thalers d'amende, et quand un de nous veut faire insérer ces mots dans la *Gazette de Hambourg* : « Je préviens mes amis et connaissances que ma femme est heureusement accouchée d'un enfant beau comme la liberté ! » M. le docteur Hoffmann prend un crayon rouge et efface « la liberté. »

Cela durera-t-il encore long-temps? Je n'en sais rien. Mais je sais que la question de la liberté de la presse, qu'on débat si violemment à cette heure en Allemagne, se lie significativement à toutes les questions que je viens de traiter, et je crois que la solution ne sera pas difficile, si l'on songe que la liberté de la presse n'est autre chose que la conséquence de la liberté de penser, et par conséquent un droit protestant. Or l'Allemagne a déjà versé son meilleur sang pour des droits de ce genre, et il se pourrait qu'elle fût appelée un jour, par cette même cause, à rentrer en lice.

Cette pensée est applicable à la question de liberté académique qui agite aussi vivement les esprits en Allemagne. Depuis qu'on a cru découvrir que c'est dans les universités que règne le plus d'excitation politique, c'est-à-dire d'amour de la liberté, on insinue de toutes parts aux souverains qu'il faut étouffer ces institutions ou du moins les changer en écoles ordinaires. De nouveaux plans sont apportés de toutes parts, et le pour et le contre discutés avec ardeur. Mais les adversaires avoués des uni-

versités, tout aussi bien que ceux de leurs défenseurs qui se sont présentés jusqu'ici, ne paraissent pas avoir bien saisi le véritable côté de la question. Ils ne comprennent pas que la jeunesse est partout animée d'enthousiasme pour la liberté, et que les universités fermées, cette enthousiaste jeunesse, comprimée et renfermée dans les universités, se répandra en d'autres lieux, fera peut-être alliance avec la jeunesse des villes de commerce et de la classe des artisans, et s'exprimera avec plus de force. Les défenseurs des universités ne cherchent qu'à prouver que la science de l'Allemagne sera anéantie avec les universités, que la liberté académique sert aux études, qu'elle permet aux jeunes gens d'envisager les choses sous des aspects divers, etc., comme si quelques vocables grecs ou quelques rudesses de plus ou de moins faisaient quelque chose à l'affaire! Et qu'importe aux princes la conservation de la science, l'étude et la civilisation, si la sainte sécurité de leur trône est en péril? Ils seraient assez héroïques pour sacrifier tous ces biens relatifs à un seul bien absolu, à leur absolue domination! car ce bien-là leur a été confié par Dieu, et quand le ciel commande, toutes considérations terrestres doivent céder. Il y a donc malentendu aussi bien du côté des pauvres professeurs qui défendent les universités que du côté des délégués du pouvoir qui les attaquent. La propagande catholique en Allemagne comprend seule la question. Celle-là est l'ennemie secrète de notre système d'universités, qu'elle attaque par la ruse et le mensonge, et quand un des pieux frères de l'association fait mine de prendre intérêt pour les universités, on découvre bientôt que sous ses paroles se cache une lâche intrigue. Ceux-là savent parfaitement ce qui se trouve au jeu, et quelle sorte de gain on peut y faire; car l'église protestante tomberait avec les universités, cette église qui depuis la réformation n'a de racines que là, racines si profondes que toute l'histoire de l'église protestante de ces derniers siècles ne consiste que dans les discussions théologiques des doctes universités de Wittemberg, de Leipzig, de Tubingue et de Halle. Les consistoires ne sont que le faible reflet de la faculté de théologie, ils perdraient toute tenue et tout caractère, et tomberaient sous la dépendance des ministères, ou même de la police.

Mais je ne veux pas me livrer à ces considérations fâcheuses, sur-

tout ayant encore à parler de cet homme providentiel par lequel tant de grandes choses ont été faites en faveur du peuple allemand. J'ai montré comment il nous a fait arriver à la plus grande indépendance de la pensée; Luther ne nous donna pas seulement la liberté de nos mouvemens, mais aussi les moyens de nous mouvoir. Il donna un corps à l'esprit, à la pensée il donna la parole. Il créa la langue allemande.

Cela se fit en traduisant la Bible.

L'auteur divin de ce livre paraît avoir su, aussi bien que nous autres, que le choix d'un traducteur n'est pas du tout une chose indifférente. Il créa lui-même le sien, et le doua de la faculté merveilleuse de faire passer son œuvre d'une langue qui était dès long-temps morte et enterrée, dans une autre langue qui était encore à naître.

On possédait, il est vrai, la Vulgate, qu'on comprenait, et les Septante, qu'on commençait à comprendre; mais la connaissance de l'hébreu était complètement perdue dans le monde chrétien. Les Juifs seuls, qui se tenaient cachés çà et là, dans un coin de ce monde, conservaient encore les traditions de ce langage. Comme un fantôme qui garde un trésor qu'on lui a confié lorsqu'il était vivant, cette nation égorgée, ce peuple-spectre retiré dans ses *ghettos* obscurs, y conservait la Bible hébraïque; et l'on voyait les savans allemands se glisser furtivement dans ces culs-de-sac pour s'emparer du trésor de la science. Le clergé catholique s'aperçut qu'un danger le menaçait de ce côté; voyant que le peuple pouvait arriver par cette route à la véritable parole divine, et découvrir les falsifications romaines, il s'efforça d'étouffer aussi les traditions des Israélites, et se disposa à détruire tous les livres hébreux. Dès-lors commença vers le Rhin cette guerre aux livres contre laquelle s'éleva si glorieusement l'excellent docteur Reuchlin. Les théologiens de Cologne qui agissaient alors, et particulièrement Hochstraten, n'étaient pas aussi bornés que le vaillant champion de Reuchlin, Ulrich de Hulten, les représente dans ses *Litteræ obscurorum virorum*. Il s'agissait de l'anéantissement de la langue hébraïque. Quand Reuchlin eut vaincu, Luther put commencer son œuvre. Dans une lettre qu'il écrivit à cette époque à Reuchlin, il semble déjà comprendre toute l'importance de cette victoire remportée par celui-ci dans une situation difficile et dé-

pendante, tandis que lui, le moine augustin, jouissait de toute sa liberté; dans cette lettre, Luther dit très naïvement: *Ego nihil timeo, quia nihil habeo.*

Jusqu'à cette heure il m'a été impossible de comprendre comment Luther arriva à ce langage dont il s'est servi pour traduire la Bible. Le vieux dialecte souabe avait complètement disparu avec la poésie chevaleresque du temps des empereurs de la maison de Hohenstauffen. Le vieux dialecte saxon, qu'on nomme le plat allemand, n'était répandu que dans une partie du nord de l'Allemagne, et, en dépit de tout ce qu'on a tenté, il n'a jamais pu servir à un usage littéraire. Si Luther s'était servi pour sa traduction de la Bible du langage qu'on parle aujourd'hui dans la Saxe, Adelung aurait eu raison de prétendre que le langage saxon, surtout le dialecte de Meissen, était le haut allemand, c'est-à-dire notre langage littéraire. Mais cette erreur a été réfutée depuis long-temps, et je n'en parle que parce qu'elle est accréditée en France. Le saxon d'aujourd'hui n'a jamais été un dialecte du peuple allemand, aussi peu que le silésien, car l'un et l'autre sont nés de la coloration slave. Je le répète, je ne sais comment est née la langue que nous trouvons dans la Bible de Luther; mais je sais que par cette Bible dont la jeune presse jeta des milliers d'exemplaires parmi le peuple, la langue luthérienne se répandit dans toute l'Allemagne, et servit partout de langage littéraire. Elle règne encore en Allemagne, et donne à ce pays, fracturé religieusement et politiquement, une unité littéraire. Cet immense service nous dédommage de ce que cette langue, telle qu'elle est aujourd'hui, manque de cette intimité qu'on trouve dans les langues qui se forment d'un seul dialecte. Mais le style de Luther dans la Bible offre ce caractère d'intimité, et ce vieux livre est une source éternelle de rajeunissement pour notre langue. Toutes les expressions et toutes les tournures qu'on trouve dans la Bible de Luther sont allemandes, les écrivains peuvent toujours les employer; et comme ce livre est dans les mains des classes les plus pauvres, elles n'ont pas besoin de leçons savantes pour s'exprimer dans une forme littéraire. Cette circonstance produira de remarquables effets, s'il arrive jamais qu'une révolution politique éclate parmi nous. Partout la liberté saura parler, et son langage sera biblique.

Les écrits originaux de Luther n'ont pas moins contribué à fixer le langage allemand. Ils pénétrèrent profondément dans les esprits par la vivacité et la passion de sa polémique. Le ton qui y règne n'est pas toujours très délicat; mais on ne fait pas non plus les révolutions religieuses à la fleur d'orange. Pour fendre des souches grossières, il fallait quelquefois prendre un coin grossier. Dans la Bible, le langage de Luther conserve toujours une certaine dignité par respect pour la présence de l'Esprit divin. Dans ses écrits polémiques, il s'abandonne au contraire à une rudesse plébéienne qui est encore aussi repoussante que grandiose. Ses expressions et ses métaphores ressemblent assez à ces gigantesques images de pierre qu'on trouve dans les temples égyptiens ou hindous, et dont la laideur et les couleurs bizarres nous attirent et nous repoussent en même temps. Au milieu de ce style baroque et rocailleux, le hardi moine apparaît quelquefois comme un Danton religieux, comme un prédicateur de la Montagne qui, debout à sa cime, fait rouler sur ses adversaires ses paroles écrasantes comme des quartiers de rocher.

Ce qui est plus curieux et plus significatif que ces écrits en prose, ce sont les poésies de Luther, ces chansons qui lui ont échappé dans le combat et dans la nécessité. On dirait une fleur qui a poussé entre les pierres, un rayon de la lune qui éclaire une mer irritée. Luther aimait la musique, il a même écrit un traité sur cet art, aussi ses chansons sont-elles très mélodieuses. Sous ce rapport, il a aussi mérité son surnom de cygne d'Eisleben. Mais il n'était rien moins qu'un doux cygne dans certains chants où il ranime le courage des siens, et s'exalte lui-même jusqu'à la plus sauvage ardeur. Le chant avec lequel il entra à Worms, suivi de ses compagnons, était un véritable chant de guerre. La vieille cathédrale trembla à ces sons nouveaux, et les corbeaux furent effrayés dans leurs nids obscurs, à la cime des tours. Cet hymne, la *Marseillaise* de la réforme, a conservé jusqu'à ce jour sa puissance énergique, et peut-être entonnerons-nous bientôt dans des combats semblables ces vieilles paroles retentissantes et bardées de fer :

Notre Dieu est une forteresse,
Une épée et une bonne armure ;

Il nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent.
Le vieux méchant démon
Nous en veut aujourd'hui sérieusement,
Il est armé de pouvoir et de ruse,
Il n'a pas son pareil au monde.

Votre puissance ne fera rien,
Vous verrez bientôt votre perte;
L'homme de vérité combat pour nous,
Dieu lui-même l'a choisi.
Veux-tu savoir son nom :
C'est Jésus-Christ,
Le seigneur Sabaoth,
Il n'est pas d'autre Dieu que lui,
Il gardera le champ, il donnera la victoire.

Si le monde était plein de démons,
Et s'ils voulaient nous dévorer,
Ne nous mettons pas trop en peine,
Notre entreprise réussira cependant.
Le prince de ce monde,
Bien qu'il nous fasse la grimace,
Ne nous fera pas de mal.
Il est condamné,
Un seul mot le renverse.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne dirons pas merci pour cela :
La parole est parmi nous
Avec son esprit et ses dons.
Qu'ils nous prennent notre corps,
Nos biens, l'honneur, nos enfans.
Laissez-les faire,
Ils ne gagneront rien à cela;
A nous restera l'empire.

J'ai montré comment nous devons à notre cher docteur Martin Luther la liberté de penser dont la littérature moderne avait besoin

pour son développement. J'ai montré comment il nous créa la parole, la langue par laquelle devait s'exprimer cette littérature. J'ai encore à ajouter qu'il ouvre en personne cette littérature; que les belles lettres, proprement dites, commencent avec Luther; que ses chansons spirituelles en sont le premier monument important, et qu'elles révèlent déjà tout son caractère. Quiconque voudra parler de la littérature moderne de l'Allemagne doit donc débuter par Luther, et non pas par ce bon bourgeois de Nuremberg, nommé Hans Sachs, comme il est arrivé à quelques littérateurs romantiques de mauvaise foi. Hans Sachs, ce troubadour de l'honorable corporation des cordonniers, dont les maîtres-chants ne sont qu'une informe parodie des anciennes chansons des troubadours, et les drames un absurde travestissement des vieux mystères; ce farceur pédant, qui singe péniblement la libre naïveté du moyen-âge, est peut-être le dernier poète des temps anciens, mais assurément il n'est pas le premier poète des temps nouveaux. Il n'est besoin pour cela que d'indiquer en peu de mots, comme je ne puis me dispenser de le faire dans la seconde partie de ce travail, les différences de la littérature moderne et de la littérature du moyen-âge.

Henri Heine.

LES
ROYAUTÉS LITTÉRAIRES.

—

LETTRE
A M. Victor Hugo.

I.

Depuis quelque temps, mon ami, la critique et la poésie sont divisées sur plusieurs questions. Le différend promettait d'abord de s'arranger à l'amiable. Mais la réflexion et l'invention, en cheminant chacune dans la voie qui leur appartient, se séparent de plus en plus. Si chacune des deux persistait dans cette mutuelle résistance, ce serait bientôt une hostilité irréconciliable. Heureusement, nous l'espérons du moins, le mal peut encore se réparer. La discussion ramenée à ses conditions les plus hautes et les plus vraies, à la franchise et au désintéressement, peut éclairer d'une commune lumière le public, la poésie et la critique.

Si quelques jeunes enthousiastes n'avaient pas eu la fantaisie singulière de fonder pour leurs adorations des royautés littéraires, inviolables, irresponsables, placées, à ce qu'ils disent, audessus de la discussion et de la réprimande, dédaigneuses du

passé qu'elles dominent, supérieures au présent qui ne les comprend pas encore, pleines de mépris pour l'avenir qui ne leur appartiendra pas, nous n'aurions pas à regretter l'entêtement et la colère qui contrastent d'une façon si fâcheuse et si mesquine avec le loisir et la rêverie du poète.

Serait-il vrai qu'il existe des royautés littéraires? Le public plierait-il volontiers le genou devant les demi-dieux de ce nouvel Olympe? Le devoir de la critique est-il d'enregistrer l'avènement des nouveaux rois et de prêter serment entre leurs mains? Si cela était, la dialectique littéraire se réduirait à l'office de chancelier. Avant de souscrire à cette théorie de la puissance poétique, qu'il me soit permis de la discuter. Si mes raisons ne valent rien, qu'on les réfute; si mes argumens sont incomplets, qu'on les achève; si je suis dans le vrai, qu'une fausse honte n'éternise pas des inimitiés factices. Il n'y a pas à rougir quand on se trompe; il n'y a rien d'honorable ni de grand à persister dans son aveuglement.

La critique, je le sais, n'est pas unanime dans ses reproches; et je croirais mal défendre la cause à laquelle je me suis dévoué en altérant la physionomie réelle des faits. Ce que je blâme, d'autres l'approuvent; ce que je prévois, d'autres ne l'aperçoivent pas. Je ne veux nier aucune de ces difficultés. J'accepte volontiers, sans confusion et sans répugnance, les objections suscitées par le mouvement de ma pensée. Pour les combattre, il suffira, je crois, d'exposer comment je conçois les sympathies et les devoirs de la critique.

Il y a, selon moi, trois manières de juger les œuvres de son temps: on peut les estimer sérieusement au nom du passé, que l'on compare avec elles; au nom du présent, en les admettant absolument, sans restriction et sans arrière-pensée; et enfin au nom de l'avenir, en discutant le but qu'elles se proposent.

Ces trois méthodes sont profondément distinctes. La première et la troisième sont hostiles à plusieurs croyances de la poésie nouvelle. La seconde seule a fait preuve jusqu'ici d'une entière sympathie pour les royautés littéraires. Voyons si toutes les trois résisteront avec un égal succès à l'analyse et à la réflexion.

La première méthode, que j'appellerai la méthode *historique*, faute de pouvoir la désigner plus clairement, prend dans le passé

une époque féconde en chefs-d'œuvre poétiques, remarquable par le mouvement et la vivacité, ou par l'ordre et l'harmonie de ses créations. Elle choisit à son gré, selon l'énergie ou la faiblesse de son caractère, Shakspeare ou Pope, Molière ou Boileau. Une fois fixée dans son choix, elle déclare irréprochable de tout point le modèle dont elle a fait un demi-dieu. Elle brûle, sur l'autel qu'elle a bâti de ses mains, un encens vigilant et assidu. Tous ceux qui ne sont pas initiés à sa religion, elle les nomme impies.

Quelles sont les conséquences prochaines et naturelles de cette méthode? Que faut-il attendre de ces perpétuelles comparaisons? Est-il permis de fonder une légitime espérance sur ce dévot souvenir du passé? N'y a-t-il pas dans ce culte des aïeux le germe d'une irrésistible injustice pour les contemporains? N'est-il pas à craindre que l'habitude de vivre avec les morts ne nous rende dédaigneux et hautains avec les hommes que nous coudoyons? Le vieil adage latin, *major è longinquo reverentia*, n'est-il pas applicable avec une égale justesse à l'histoire littéraire et à l'histoire politique? N'est-il pas dans le caractère humain de grandir les figures à mesure qu'elles s'éloignent? Quel est celui de nous qui résiste courageusement à l'effet inverse de cette singulière perspective? Quel est celui qui ne cède pas au mouvement involontaire de sa vanité, et qui ne se console pas à son insu de la supériorité des contemporains éminens, en leur opposant la supériorité menaçante des morts illustres?

C'est une triste vérité, mais qu'il faut reconnaître et ne jamais oublier, que la plupart des hommes répugnent à l'admiration des choses qu'ils ont sous les yeux. Ils se sembleraient à eux-mêmes trop petits et trop infimes, s'ils avouaient la grandeur et l'élévation de ceux qui respirent le même air et vivent dans la même ville. Ils se vengent du présent qu'ils ne peuvent détruire en cherchant dans les siècles évanouis des figures plus grandes et plus hautes. Ceci est une plaie honteuse de notre nature; mais, pour la guérir, il ne faut pas la nier.

S'il y a parmi nous des esprits loyaux et sérieux qui s'accommodent volontiers d'une double admiration, chez qui la sympathie pour le présent n'exclut pas le respect du passé, et qui ne se trouvent ni plus petits ni plus étroits pour proclamer en toute occasion qu'ils n'atteignent à la taille ni de leurs aïeux ni de leurs frères,

s'il en est qui vivent paisibles et sereins, et qui dorment heureux sans espérance de grandir, ces esprits sont rares et font exception à la loi commune.

Ce n'est pas tout. Jusqu'ici nous avons supposé que la comparaison assidue du présent et du passé, bien que préjudiciable aux contemporains, se réalisait à des conditions régulières; nous avons cru, par hypothèse, que les amans studieux du passé contemplaient d'un œil clair et attentif les monumens élevés chaque jour à leurs côtés.

Mais cela est-il ainsi? Je ne le crois pas. Ceux qui baptisent du nom d'immortel et d'inimitable un siècle de prédilection, qui prennent pour dernier terme du génie humain l'âge d'Élisabeth ou de la reine Anne, de Louis XIV ou de Voltaire, consentiront-ils volontiers à étudier dans leurs moindres détails les inventions qu'ils dédaignent *à priori?* Devons-nous attendre de leur mépris l'analyse patiente et déliée des œuvres qu'ils ont rapetissées d'avance dans leur pensée? Ne serait-ce pas de leur part une complaisance merveilleuse et presque impossible, que de descendre jusqu'à l'intelligence intime des choses et des hommes qui sont auprès du passé comme s'ils n'étaient pas? Espérez-vous qu'ils s'abaissent jusqu'à mesurer des pygmées, eux qui ne veulent regarder que des géans?

Aussi voyez comme ils traitent le plus souvent avec une ignorante fatuité les questions qu'ils n'ont pas même feuilletées! Voyez comme ils parlent avec une abondance vide et gonflée des problèmes les plus nouveaux, qu'ils ne soupçonnent pas! Comme ils déplacent et brouillent les termes opposés des équations qu'ils prétendent résoudre! Comme ils tranchent d'un mot les doutes qu'ils ne conçoivent pas; comme ils cravachent insolemment les difficultés qui se cabrent sous leur gaucherie entêtée!

Il y a dans la vénération du passé quelque chose qui obscurcit fréquemment l'intelligence des contemporains. Complète et persévérante, l'étude des monumens qui ont traversé les siècles ne pourrait se concilier avec l'ignorance et le dédain du présent. Renfermée dans de certaines limites, dévouée aux intérêts d'une famille dont elle ne connaît pas la généalogie, cette étude ferme la porte aux idées nouvelles.

Faut-il s'étonner si un homme façonné dès long-temps aux poèmes castillans et hautains de Corneille, ou bien aux élégies harmonieuses, aux délicates analyses de Racine, refuse de s'initier par de nouvelles et laborieuses investigations aux tentatives et aux espérances de la poésie contemporaine? Faut-il s'étonner s'il répugne à passer de la tranquille contemplation des chefs-d'œuvre accomplis à la recherche des inventions qui se multiplient et se combattent, et dont plusieurs encore ne sont que l'ébauche incomplète des idées qu'elles devaient réaliser?

Non sans doute; l'étonnement serait de la niaiserie. Il est si simple et si commode d'enfermer sa pensée dans un cercle infranchissable! Il est si doux et si heureux pour la paresse d'arrêter irrévocablement l'horizon de ses regards, de déclarer absente la terre qu'on n'a pas visitée, de traiter d'aventuriers et de visionnaires ceux qui rêvent les îles inconnues! A quoi bon abréger son sommeil pour étudier les projets de ces nouveaux Colomb? Ne vaut-il pas mieux cent fois traiter ces inventeurs prétendus comme la cour de Castille traitait le pilote génois? Au lieu de risquer le voyage, ne vaut-il pas mieux dire avec les familiers d'Isabelle : Le sol manque où nos pieds n'ont pas marché?

Il y a dans l'intimité quotidienne des hommes qui ne sont plus quelque chose de grave et de singulièrement émouvant, qui détourne la pensée des nouvelles épreuves. Quand on s'est composé pour ses rêveries de la journée, pour ses réflexions et ses entretiens de toutes les heures, un cercle choisi d'esprits rares et puissans, qui ont donné au monde la mesure et la portée de leurs projets, qui ont réalisé par des œuvres pures et fidèles leurs plus hautes ambitions, l'ame heureuse et fière de ces glorieuses et inviolables amitiés se fait prier à deux fois pour engager sa confiance à de nouvelles affections. Elle passe indifférente auprès des inventions les plus éclatantes qui viennent d'éclore, comme un époux de la veille près d'un groupe de jeunes filles resplendissantes de pudeur et de beauté.

Or une critique condamnée par ses instincts et ses prédilections à l'ignorance ou à la connaissance nécessairement incomplète des œuvres qu'elle prétend juger, a-t-elle des droits légitimes à notre sanction? Si elle refuse de marcher devant nous, comment pouvons-

nous la suivre? Si elle ne daigne pas écarter les ronces qui embarrassent le chemin, la prendrons-nous pour guide? Si elle s'assied au bord de la route, la consulterons-nous sur le but du voyage?

L'ignorance qui s'avoue et se proclame est le point de départ le plus sûr vers la science qui reste à conquérir. L'ignorance qui se glorifie et s'absout est une nuit que rien ne peut dissiper, qui ternit toutes les lumières, une nuit éternelle.

En présence de la critique amoureuse du passé, on ne saurait se lasser de le répéter, malgré l'inévitable ridicule de cette naïve recommandation : le savoir, si profond qu'il soit, limité aux lignes extrêmes de certaines époques, ne dispense pas plus de l'étude des époques qui ont suivi que de celle des époques antérieures. Si la littérature du xve siècle n'explique pas, à ceux qui l'ignorent, la littérature du xiie, par quel hasard les idées littéraires contemporaines de Louis XI ou de François Ier révéleraient-elles aux hommes enfouis dans le passé l'intelligence de notre temps, sur lequel ils n'ont jamais jeté les yeux?

Qu'ils ignorent, mais qu'ils s'abstiennent. Qu'ils occupent leurs loisirs à dérouler les bandelettes de leurs momies vénérées; qu'ils adorent les images de ceux qui ont vécu. Mais qu'ils ne sortent pas de leurs cités souterraines pour blâmer à l'étourdie les choses qui se font au-dessus de leurs têtes.

Que fait au contraire cette critique rétrograde? Comprend-elle son devoir et les limites de sa puissance? Se résigne-t-elle de bonne grace au seul rôle qu'elle puisse dignement remplir, à l'interprétation du passé au milieu duquel elle a vécu? Mon dieu non! elle s'entête aveuglément dans une résistance inutile; elle s'oppose de toutes ses forces au mouvement qu'elle ne conçoit pas. Elle s'en va furetant jour et nuit les poudreuses bibliothèques, pour demander aux morts des argumens victorieux contre les vivans.

Ainsi, sans tenir compte des besoins nouveaux, des transformations relatives des mœurs et des passions, auxquelles s'adresse la poésie, sans accepter les métamorphoses imposées à l'ensemble des idées littéraires par les progrès des études historiques, elle prétend immobiliser la pensée.

C'est une folie, je le sais bien, mais une folie inguérissable à ce qu'il semble; car la critique de bibliothèque compte aujourd'hui

de nombreux représentans et ne promet pas de s'éteindre. Plusieurs d'entre eux se recommandent par l'élégance du langage; mais toute l'harmonie de leurs périodes, toute la grace de leurs railleries, toute l'habileté de leurs récriminations ne peuvent rien contre les choses qui se font. Ils n'excitent que le dédain et l'indifférence des poètes.

Je blâmerais hautement les hommes d'imagination de ne pas répondre à des interpellations pertinentes; je les blâmerais de ne pas réfuter par eux-mêmes ou par leurs amis des objections sérieuses. Le silence en pareil cas est une mauvaise défense. C'est mal comprendre sa dignité personnelle que de n'opposer à une accusation mesurée que le sourire de l'inattention.

Mais je ne puis blâmer l'accueil fait aux reproches de la critique historique. Je ne puis savoir mauvais gré aux esprits qui vivent de fantaisie d'entendre sans les écouter les clameurs d'une foule jalouse et envieuse qui prétend leur défendre de marcher, parce qu'elle ne peut faire un pas.

La seconde méthode est plus féconde et plus large. C'est la réalisation vivante d'une parole échappée à l'auteur de *René*, dans sa colère contre les chicanes mesquines que la littérature impériale ne lui épargnait pas. Il avait dit : « Il faut abandonner la critique des défauts pour la critique des beautés. » Cette pensée, vraie en elle-même, et qui contient le germe de plusieurs réflexions utiles et encourageantes aux nouveau-venus comme aux hommes déjà glorieusement arrivés, a été prise à la lettre par ceux qui font profession d'une sympathie assidue pour les tentatives et les projets de la poésie nouvelle.

Ce qui leur importe avant tout, c'est de se placer au point de vue de l'inventeur, et en cela ils ont raison. Leur préoccupation constante, leur étude de toutes les heures, c'est de s'interposer entre le poète et la foule, c'est d'expliquer et de mettre en lumière les parties les plus secrètes du drame ou du roman qu'ils ont sous les yeux. Ils s'efforcent à deviner, dans les moindres détails de l'œuvre qu'ils analysent, l'intention générale, obscure pour le plus grand nombre, et perceptible seulement aux initiés, à ceux qui sont doués d'un sens poétique capable de rivaliser avec le génie

même de l'invention, pour l'acuité du regard et l'étendue de l'horizon qu'il embrasse.

Cette tâche est belle, je ne veux pas le nier. Au début d'une école nouvelle, la critique admirative et sympathique peut aider puissamment à la réforme et à l'éducation de l'esprit public. En se résignant à l'enseignement quotidien des vérités qu'elle a surprises, en exprimant successivement, avec une sobriété contenue, avec une habile tempérance, dans un style limpide, les idées que le poète livre d'un seul coup aux esprits frivoles et inattentifs, elle rend à l'inventeur aussi bien qu'au lecteur un service incontestable.

Mais, après l'avènement définitif des idées nouvelles, quand le public instruit par ces leçons persévérantes n'a plus rien à deviner, quand le poète est sûr d'être compris, une tâche nouvelle commence pour la critique. Cette tâche, c'est l'application de la troisième méthode que nous avons précédemment indiquée. La première se rejetait dans le passé pour blâmer le présent; la seconde s'en tenait au présent, et se bornait à l'expliquer; la troisième explique le présent par le passé, mais elle va plus loin. Elle interroge l'avenir qui se prépare, elle prévoit les choses qui ne sont pas encore, en estimant sérieusement les choses qui se font. La critique *rétrospective* est frappée d'impuissance. La critique *admirative* est désormais inutile. La critique *prospective* a maintenant son rôle à jouer. Ce rôle n'est possible qu'après l'examen total, après la récapitulation sommaire, mais compréhensive, des hommes éminens qui sont aujourd'hui à la tête de la poésie française.

II.

Parcourons ensemble, mon ami, le domaine entier de l'imagination, embrassons d'un regard toutes les gloires poétiques de la France, épelons les noms splendides et sonores qui depuis quinze ans ont pris place dans l'histoire; quelle richesse, quel éclat et surtout quelle variété! L'élégie, l'ode et la satire, qui jusqu'ici, si l'on excepte Régnier et André Chénier, n'avaient

guère été dans notre pays qu'un délassement de lettrés, un retentissement plus ou moins grêle des deux antiquités, un pastiche habile, mais le plus souvent inanimé des pensées consacrées par l'admiration d'Athènes ou de Rome, ont aujourd'hui de glorieux représentans.

Le premier nom que je vais prononcer est déjà sur vos lèvres. Plus d'une fois vous l'avez invoqué dans la tourmente littéraire. Au milieu des orages tumultueux qui ont accueilli votre passage, vous avez pris pour guide plus d'une fois cette étoile radieuse qui avait éclairé vos premiers pas. Entre les fortunes littéraires j'en sais bien peu qui se puissent comparer à celle de Lamartine. Il domine par la paisible majesté de son génie toutes les controverses littéraires. Il ne s'est guère soucié, à ce qu'il semble, de la rénovation factice de la poésie lyrique au seizième siècle, ni du rajeunissement plus sérieux et plus vrai commencé à la fin du siècle dernier, au pied de l'échafaud, par une voix trop tôt réduite au silence. Le savant Ronsard qui voulait helléniser toute la France, et la lyre mélodieuse à qui Mlle de Coigny a confié le soin de son immortalité, ne sont pour rien dans l'avènement de Lamartine. Homme heureux et prédestiné, il ne doit qu'à lui-même l'abondance et la forme de ses pensées. Parmi les artistes éminens de ce temps-ci, ce qui le distingue, vous le savez, c'est la spontanéité permanente de son génie. Il n'emprunte à personne le nombre et la mesure de ses périodes. Les similitudes inépuisables dont il fait un vêtement à sa fantaisie, les horizons indéfinis qu'il ouvre devant nous, les perspectives majestueuses de ses paysages, tout cela est bien à lui. Il n'a dit à personne le secret de ses inspirations merveilleuses. Peut-être qu'il ignore lui-même la source mystérieuse où sa rêverie se renouvelle sans jamais se métamorphoser. Homme de cœur et d'entraînement, il ne s'est jamais étudié. Il n'a jamais songé à se demander pourquoi sa fantaisie préférait les plis majestueux de la toge antique aux tabards et aux cottes de maille; s'il lui est arrivé de feuilleter l'histoire, sans doute ç'a été seulement pour nourrir sa pieuse tristesse au spectacle des grandes catastrophes. Il ne s'est guère enquis du costume ou des habitudes des héros dont il lisait la vie. Mais il a suivi d'un œil curieux l'accomplissement des conseils providentiels dans la destinée politique des nations. Il n'a pas

cherché dans les chroniques les anecdotes singulières ou les passions désordonnées qui depuis quelque temps ont alléché tant d'ambitions poétiques.

Chose étonnante dans un siècle érudit et dialectique! si tous les livres avaient péri, il y a quinze ans, Lamartine ne serait pas moins grand. Le savoir enfoui dans nos bibliothèques n'aurait pas ajouté une corde à sa lyre. Dieu, l'homme et la nature, voilà le thème éternel qu'il recommence incessamment, qu'il interroge et qu'il explique à toute heure, qu'il décompose et qu'il varie; c'est à cette vaste et solennelle trilogie qu'il ramène toutes ses méditations. Tantôt il demande au monde le secret des volontés divines, tantôt il essaie de résoudre l'énigme de la création par les espérances de son cœur. Ou bien, dans ses tristesses les plus hautes, quand il est las de lui-même et du monde, il s'adresse à Dieu et lui pose l'insoluble question : où va le monde? où vont les hommes?

Par la profondeur de ses regrets, par la sereine résignation de ses pensées, Lamartine appartient au christianisme. Par l'élan naturel et divin de son génie, par son ignorance naïve et résolue, ou plutôt par l'intuition savante et calme de sa conscience, il appartient aux premiers temps de la poésie antique.

Après lui il est un nom que l'art et la poésie chérissent presque à l'égal du sien, un nom qui se recommande à la gloire par la délicatesse patiente des inventions, par la grace exquise et harmonieuse, par la finesse déliée, par la coquetterie invitante et chaste. Vous le savez, Alfred de Vigny, dont les débuts remontent au même temps que les vôtres, a marqué sa place dans l'histoire littéraire avec un soin que nul ne peut blâmer; si plus d'un regret se mêle à notre admiration, s'il nous est arrivé plus d'une fois de souhaiter une sœur à la divine Eloa, si dans notre pieux enthousiasme pour le poète nous l'avons gourmandé sur le chiffre avare de sa famille, qu'importe, n'est-ce pas? Est-ce au nombre des perles qu'il faut mesurer la beauté du collier? Le poète est jeune, il a devant lui une longue vie. Il s'est nourri de fortes études, il n'a regretté, pour assouplir sa parole et façonner sa pensée, ni les veilles, ni le courage. Il n'a pas craint le reproche adressé à l'en-

nemi de Philippe; bien souvent il a vu le jour lutter avec la lueur pâlissante de sa lampe.

S'il a reçu du ciel une riche nature, il a cultivé précieusement ce divin patrimoine. Rarement se laisse-t-il aller au premier élan de sa pensée. Il se défie courageusement du caprice de ses inspirations. Il préfère, et je l'en remercie, l'approbation et la louange de quelques amis d'élite à la bruyante et passagère popularité qui salue à l'ordinaire l'exagération et l'emphase. Quand une fois il s'est mis en tête d'enchatonner une de ses pensées, il ne quitte pas le métal qu'il ne l'ait ciselé selon sa volonté. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir donné, comme un habile lapidaire, une transparence lumineuse à la pierre qu'il a taillée; il veut pousser plus loin le travail et la conquête. Il sèmera sur l'anneau des figures capricieuses, pleines de mouvement et de vie, il entrelacera leurs bras, il animera leurs gestes, il luttera de précision et de finesse avec l'art florentin. C'est une rude tâche, n'est-ce pas? Mais la gloire achetée à ce prix n'en est que plus grande et plus durable.

Vous connaissez mieux que moi tous les trésors contenus dans l'ame ardente et poétique de Sainte-Beuve. Mieux et plus souvent que moi, vous avez pu apprécier toutes les souplesses de sa pensée, toutes les ressources de sa parole. S'il n'a pas, comme Lamartine, la spontanéité débordante, ou, comme Alfred de Vigny, la patiente coquetterie, il s'élève aussi haut qu'eux en marchant par d'autres voies. Vous ne l'ignorez pas, mon ami, Sainte-Beuve est arrivé à la poésie par la science qu'il a trouvée incomplète, par la pratique de la vie qu'il a trouvée mauvaise. Avant de demander à Dieu d'impérissables consolations, il s'est plongé bien avant dans les vanités de l'esprit, dans les plaisirs et les passions du monde. Avant de regarder face à face *celui qui ne se voit pas,* il s'est confié long-temps dans l'austère contemplation de la vérité enseignable, il s'est complu dans les joies turbulentes. Quand il s'est mis à chanter, il savait, il avait vécu. Aussi, chez lui, c'est un plaisir singulier d'allier la forme savante à l'apparente humilité des détails. Comme l'auteur de *Laodamia,* il aime à célébrer dans ses hymnes mélodieux les épisodes de la vie domestique. Le souvenir de ses lectures n'est jamais que l'occasion et rarement la cause

de ses rêveries. Il n'essaie pas de cacher sous une fastueuse érudition la primitive simplicité de ses espérances, ou la modestie de ses désirs. Il parle naïvement des choses qu'il a senties. Il ne demande grace pour aucune hardiesse. Il nous montre sans ostentation et sans pruderie ce qu'il a vu au fond de son cœur. Le soleil éclatant et pur, le ciel haut et diaphane, les paysages dans le goût de Claude Lorrain, ne sont pas familiers à son pinceau. Il préfère à ces augustes épopées de la campagne italienne les lignes élégantes et sobres de Richmond. Par l'acceptation franche des vulgarités qu'il sait enrichir, il se rapproche volontiers de l'école flamande. Comme Ruysdael et Hobbema, il ne dédaigne rien de ce qu'il peut retracer. Il excelle éminemment à relever par la pureté précise de l'expression les traits qui, sous une autre main, seraient demeurés vagues, inaccusés, et nous auraient choqués par leur inutilité. — Mais, quels que soient les secrets de son procédé poétique, il est sûr, quand il le voudra, d'agrandir son nom.

Ce que j'aime dans Béranger, ce que j'admire sans me lasser, c'est l'artifice ingénieux qui encadre, dans les étroites limites de quelques strophes, le développement rapide, mais complet, d'un sentiment qui, pour être simple, n'en est pas moins neuf, tant le poète sait rajeunir par la pureté de la forme, par l'invention des détails, les sujets les plus familiers. Rarement lui arrive-t-il de se fier à l'éclat pittoresque de l'expression pour l'effet de sa pensée. Il y a dans la trame de son vers une transparence hardie qui laisse voir à nu tous les caprices de la fantaisie. Il ne déguise jamais sous un mot sonore une idée grèle et chétive. Ce qu'il veut dire, il le sait nettement. Il prévoit tout ce qu'il montre. Il ne laisse au hasard aucune chance de victoire ou de défaite. Chaque pas qu'il fait, il a pris soin de l'assurer. Aussi comme il va droit au but! Comme il remue profondément! Comme il va chercher au fond du cœur, sans hésitation et sans gaucherie, les sentimens qu'il veut atteindre!

Un des caractères distinctifs de Béranger, un de ses priviléges les plus précieux, c'est de dramatiser en cinquante vers l'idée qu'il a choisie. Non-seulement il en exprime le suc le plus savoureux, mais il sait encore, chose plus rare aujourd'hui, s'arrêter à temps et ne pas l'épuiser.

Il s'est préservé avec une religieuse vigilance de la contagion générale aujourd'hui, de l'exubérance luxuriante, qui efface les formes en multipliant les couleurs.

Ce qu'on devait craindre pour Béranger ne s'est pas réalisé. Ses admirateurs les plus ardens osaient à peine prédire que sa gloire survivrait aux passions politiques dont il avait été l'apôtre le plus éloquent. Lui-même, vous le savez, dans ses adieux au public, il a semblé frappé de cette triste vérité : qu'il n'y a ici-bas aucune puissance durable, et que la couronne des poètes n'est pas plus solide que celle des rois. Heureusement il est allé trop loin dans ses prophéties. Si toutes ses chansons ne doivent pas garder le charme de la jeunesse, il en est dans le nombre que rien ne pourra vieillir.

Celles de ses inspirations qui traduisaient jour par jour les souffrances du pays, qui témoignaient du courage de ses espérances et de l'aveuglement de ses maîtres, offriront à la postérité l'intérêt profond d'une page d'histoire. Les couplets amoureux et avinés ne perdront ni leur gaîté ni leur franchise.

Mais, vous le savez, mon ami, entre les poèmes de Béranger, plusieurs par la sereine élévation des idées, par l'expression concise et ferme, par l'éternelle généralité des sentimens, par l'intelligence nette et vive des misères humaines, se placent d'emblée à côté des plus beaux dialogues de la philosophie antique. Il n'y a rien dans le Phédon de plus pur, de plus éclatant, de plus vrai que le *Dieu des bonnes gens*.

Le reproche souvent adressé à Béranger, sur la brièveté de son cadre, ne tient pas contre un examen réfléchi. Puisqu'il n'omet aucun des traits qui peuvent servir au relief de sa pensée, il y a, je le pense, dans la sobriété de sa manière un calcul savant, une connaissance très sûre du public auquel il s'adresse. Sa réserve d'ailleurs ne va jamais jusqu'à la sécheresse. Lorsqu'il s'arrête, ce n'est pas faiblesse, c'est prudence. Son abondante concision, loin d'accuser les défaillances de son génie, n'est pour ses inventions long-temps méditées et ramenées à d'immuables proportions qu'une panoplie simple et solide.

Vous n'avez pas oublié, mon ami, le cri d'étonnement qui ac-

cueillit les premiers vers de Barbier. Il y avait dans ce hardi défi jeté aux viles ambitions une virilité tyrtéenne qui semblait impossible au milieu de l'effémination générale des mœurs et du langage. On se demandait avec une inquiète curiosité quelle était cette main inconnue qui marquait au front les dilapidateurs de la fortune publique. On s'enquérait avidement des études et des amitiés de ce poète nouveau qui débutait comme finissent les maîtres. On avait peine à comprendre comment il avait passé si rapidement de la lecture de Sauval et de Félibien à la sanglante satire de nos turpitudes dorées. Mais qu'importe la singularité imprévue de cette rapide inauguration? Quand il promenait laborieusement sa pensée dans le vieux Paris de François Ier, il n'avait pas encore trouvé son vrai chemin, il attendait un guide mystérieux. Quand son heure fut venue, il sentit au dedans de lui-même une confiance inespérée. Il n'eut qu'à parler : tous, en l'écoutant, se souvenaient des vers qu'il allait dire.

Jamais, vous le savez, le symbolisme poétique n'avait été si hardiment réalisé. Jamais la langue n'avait plus franchement dépouillé sa dédaigneuse coquetterie. Il semblait que le secret de Juvénal fût retrouvé. Une fois maître d'une image harmonieusement unie à sa pensée, il la mène à bout, il la déploie et la drape, il promène le regard parmi les plis ondoyans et lumineux, il ne laisse ignorer aucune des richesses du vêtement qu'il a choisi. Une image unique lui suffit parce qu'il en devine toutes les ressources, et qu'il sait les appliquer toutes aux besoins du sentiment qui le domine.

Y a-t-il, dans les satires antiques, dans les flétrissures infligées à la Rome impériale quelque chose d'une nudité plus saisissante et plus vraie que *l'Idole?* Les matrones latines ont-elles été plus sévèrement fustigées que les femmes de France prostituant à l'étranger vainqueur leur jeunesse et leur beauté?

L'envie ne devait pas laisser impuni le triomphe du nouveau poète : elle a dit que le secret des *Iambes* se réduisait à deux procédés bien simples; exagérer pour frapper plus fort, et substituer constamment le sens propre au sens figuré. Vous savez, mon ami, ce que valent ces découvertes prétendues, ces recettes pour jouer le génie. Depuis que la formule est publiée, personne encore n'en a fait usage.

Et puis le *Pianto* n'a-t-il pas répondu victorieusement à ceux qui accusaient la monotone beauté des *Iambes?* N'y a-t-il pas dans cette tétralogie italienne de quoi réduire au silence ceux qui blâmaient, dans la force qu'ils ne pouvaient nier, la perpétuité de la tension musculaire? Toute cette merveilleuse élégie respire une grâce virgilienne. Barbier nous a montré la campagne romaine avec la simplicité du Poussin. Le dialogue entre Salvator et Masaniello ne semble-t-il pas un fragment du poète sicilien retrouvé sur un palimpseste poudreux par la patiente érudition d'Angelo Maïo? La grande figure d'Orcagna, dans le Campo Santo, la figure naïve de Bianca, dont le souvenir toujours présent plane encore sur les clochers de Venise déchue, l'une qui semble tracée avec la plume d'Alighieri, l'autre détachée d'une chronique amoureuse de Shakspeare, n'ont-elles pas marqué dans la manière du poète un renouvellement vigoureux, une métamorphose inattendue?

Il s'est élevé contre le *Pianto* une objection grave; on a dit: Ce n'est pas là l'Italie. Pise, Rome, Naples et Venise ne sont pas faites ainsi qu'il nous les montre. A la bonne heure! Mais nous a-t-il montré de belles choses? Oui? Eh bien! éprouvez maintenant par une méthode pareille le quatrième chant du *Pélerinage*, le chef-d'œuvre de Byron dans la poésie grave, et dites-nous si l'Italie de Byron est plus vraie que celle de Barbier? Mon Dieu! je ne suis pas loin de croire, en prenant la moyenne des récits les plus véridiques, que l'auteur de *Lara* est plus loin encore de la vérité que l'auteur du *Pianto*. Si le silence de Pise, les mascarades de Rome, la joie turbulente de Naples et les folles débauches de Venise ne se réfléchissent pas fidèlement dans l'élégie française, qui osera dire que la solennelle tristesse du *Pianto* anglais n'efface pas plus souvent encore les aspérités originales du paysage et l'individualité native des villes italiennes?

J'arrive à votre nom, mon ami, qui n'est pas le moins glorieux de toute cette illustre famille. Je saisis avec empressement l'occasion publique qui m'est offerte de réfuter, une fois pour toutes, une accusation qui, pour être injuste, n'est pas moins douloureuse. Nul plus que moi n'admire, nul ne proclame plus volontiers

l'éclatante richesse de coloris qui vous place si haut parmi les poètes de ce temps-ci.

Vous avez retrouvé comme par enchantement toutes les souplesses et toutes les naïvetés dont notre langue semblait déshabituée depuis deux siècles. Vous avez rendu à la période française l'ampleur flottante et majestueuse qu'elle avait perdue depuis la renaissance. Vous avez sculpté notre idiome, vous l'avez découpé en trèfles et en dentelles ; vous avez gravé dans la parole les merveilleux dessins qui nous ravissent dans les tours mauresques, dans les palais vénitiens, dans les vieilles cathédrales chrétiennes. Nul mieux que vous ne possède l'art de lutter par le nombre et la profusion des images avec la peinture la plus franche et la plus vive. Vous avez pour chacune de vos pensées des traits et des nuances qui feraient envie aux héritiers de Titien et de Paul Veronèse. Quand il vous plaît de nous montrer les lignes d'un paysage, ou l'armure d'un guerrier, le pinceau n'a plus rien à faire pour achever son œuvre, il n'a qu'à mettre sur la toile les masses de lumière et d'ombre que vous avez choisies comme les meilleures.

Aussi voyez comme les peintres reconnaissent à l'envi l'intime fraternité qui les unit à votre génie ! voyez comme ils marchent joyeusement à votre suite, comme ils cherchent sur leur palette les costumes et les villes que vous préférez, comme ils étreignent d'une constante sympathie les scènes et les physionomies que votre doigt leur désigne. On dirait qu'à votre voix toutes les formes extérieures de la fantaisie se sont renouvelées. Les ruines inhonorées se relèvent pour un culte fervent. Dix siècles de la biographie humaine, flétris par l'ignorance du nom de barbarie, reprennent le rang qui leur appartenait dans l'histoire européenne. Le marbre, esclave dévoué de l'art antique depuis la mort de Jean Goujon, demande au ciseau patient la dague et la cotte de maille, la visière et le bouclier de nos aïeux. Vous avez naturalisé dans l'art une vérité que Herder et Jean de Muller avaient léguée à la réflexion studieuse, mais que leur éloquence n'avait pas suffi à populariser. Après avoir expliqué l'âge moderne par le moyen-âge, vous avez voulu expliquer pareillement l'antiquité par l'Orient. Vous avez montré qu'il n'y a pas pour les idées humaines de généalogie possible, si l'on retranche de nos titres deux géné-

rations importantes, la première et la troisième. Vous avez mis en lumière tout ce qu'il y a de réel, de profondément vrai dans le partage des siècles historiques.

Il se peut, mon ami, que vous préfériez à tous vos recueils lyriques celui que vous avez consacré tout entier à l'Orient. Il se peut que vous trouviez éblouissantes, entre toutes, les couleurs que vous avez dérobées à la Judée, à la Turquie, à la Perse, à l'Espagne; et s'il ne s'agissait que de la trame étincelante de l'étoffe, je dirais comme vous. C'est à coup sûr un des poèmes les plus merveilleux pour la docile variété du rhythme, pour l'abondance inépuisable des tropes et des métaphores. C'est là que vous avez touché les dernières limites où l'art extérieur pouvait atteindre; mais je préfère les *Feuilles d'automne* aux *Orientales*, et voici pourquoi.

En nous parlant de l'Orient, vous aviez deux partis à prendre. Ou bien vous pouviez nous le montrer au milieu des émotions qu'il produit sur un homme d'Europe; ou bien vous pouviez vous transformer par la pensée, oublier votre patrie et vous faire l'homme du pays où vous alliez. Par un caprice très légitime, et que je ne songe pas à discuter, vous avez choisi un troisième parti. Votre fantaisie a visité l'Orient et nous est revenue pour peindre ses voyages; elle nous a déroulé complaisamment les mille couleurs dont elle avait récréé ses yeux. Mais après l'étonnement du spectacle chacun s'est demandé quel était l'homme caché sous cet artiste prodigieux. Hafiz et Djamy vous avaient prêté leur langage embaumé, vous aviez pris dans les poèmes suspendus à la voûte de la Mecque les vives allures de l'imagination arabe; et pourtant deux pages de *Medjnoun et Leila* produisent sur nous une impression plus profonde que la plus belle de vos orientales. Pourquoi cela? C'est qu'il n'y avait en vous ni l'homme d'Orient, ni l'homme d'Europe, ni la sympathie du cœur habitué aux scènes qui sont devant lui, ni la curiosité réfléchie d'un esprit qui juge en même temps qu'il s'instruit.

Loin de conclure de ces prémisses, que je crois justes, la condamnation d'une œuvre qui déroute la critique en la dominant, je reconnais volontiers qu'il a fallu une singulière puissance de talent pour fixer l'attention paresseuse des lecteurs de France, en mettant

dans ce poème tous les élémens hormis l'élément humain. Il a fallu des ressources multipliées, des secrets imprévus, pour dissimuler pendant quatre mille vers l'absence du cœur et de la réflexion. A la place de la poésie vous avez mis la peinture et la musique, ou plutôt de la peinture et de la musique vous avez fait une poésie nouvelle, sans larmes et sans rêveries, mais douce et nonchalante, pleine de murmures harmonieux et de lointaines perspectives : dans l'ivresse des sens on oubliait de penser.

Dans les *Feuilles d'automne*, l'artiste demeure et l'homme paraît. Comme pour vous reposer de votre capricieux pélerinage, vous redescendez en vous-même. Vous étudiez patiemment au fond de votre conscience vos douleurs de jeunesse, les joies sereines de votre virilité, vos inquiétudes paternelles, vos ambitions éteintes et renaissantes. Voilà pourquoi je préfère ce dernier recueil à ses aînés.

Parfois, il est vrai, il m'arrive de regretter l'avare sobriété de vos épanchemens. Où je voudrais entendre le cri de l'ame, je trouve encore l'esprit amoureux de ses fantaisies, plus occupé de la gloire que de la vérité. Mais que sont mes reproches en présence des beautés profondes, des traits ineffaçables que vous avez gravés au fronton de votre dernier temple? C'est le plus humain, le plus vrai, le plus grand de tous.

Et maintenant, mon ami, voici que nous avons achevé le cercle entier de la poésie lyrique, voici que nous avons épuisé la liste glorieuse; quel sera donc, dites-le-moi, le roi de cette poésie?

Lorsque *Cinq-Mars* parut, il y a huit ans, je crois, il n'y eut qu'une voix sur le mérite du style et l'intérêt dramatique de ce beau roman. On était las de tous les pastiches inspirés par *Ivanhoe*. *Cinq-Mars* offrait aux lecteurs de France une fable dont les personnages principaux appartenaient à l'histoire, mais qui pourtant n'avait rien de commun avec le type connu du roman historique. Pour le public des salons, c'était le début de l'auteur, car ses poèmes, éparpillés en fragmens, n'étaient guère familiers qu'à ceux qui étudient jour par jour le renouvellement de l'imagination.

Aussi, comme il arrive en de pareilles occasions, la gloire person-

nelle que le romancier pouvait prétendre légitimement disparut toute entière dans la renommée du livre. Aujourd'hui toutes choses sont remises à leur place. Le livre est demeuré dans l'opinion littéraire ce qu'il était, un beau et grand livre, et le nom qui a signé ce livre est devenu glorieux comme on devait l'espérer.

Richelieu, Louis XIII, Anne d'Autriche, sont tracés d'une main ferme et savante. L'élève, ou mieux encore l'écolier du cardinal est habilement recomposé avec les traits semés dans les mémoires des courtisans. Alfred de Vigny a respecté scrupuleusement la vérité qu'il avait étudiée. Il nous a montré un roi faible et honteux de sa faiblesse, pleurant le sang qu'il voit couler, et n'osant faire un pas pour arrêter la hache prête à tomber sur une tête innocente, conspirant contre son ministre qu'il n'ose congédier, et dénonçant lui-même ses complices à l'ennemi qu'il voulait abattre. C'est une physionomie singulièrement triste que celle de ce pauvre roi. Mais je crois que le poète aurait eu grand tort de l'altérer; car sans le vrai Louis XIII Richelieu n'était pas possible. Le cardinal était difficile à peindre, il y avait un double écueil à éviter. En exaltant sa grandeur politique, on courait le risque de dissimuler la cruauté maladive de son caractère. En étudiant trop curieusement toutes les singularités de ce prêtre prodigieux qui tenait du tigre et du chat, on pouvait se laisser aller à oublier toutes les grandes choses qu'il a faites, et toutes celles qu'il avait projetées pour assurer la puissance du royaume. Dans *Cinq-Mars*, Richelieu est simple et naturel jusque dans ses bizarreries les plus inattendues. Mais il garde au milieu de ses originalités individuelles la hauteur et la netteté de ses vues. C'est plaisir de voir comme il embrasse d'un regard tous les rouages de la machine européenne, comme il enlace dans le réseau de ses pensées tous ces oiselets couronnés qui obéissent en croyant commander, comme il mêle obstinément l'écheveau de ses intrigues, comme il sème les inimitiés pour recueillir les confidences indiscrètes échappées à la colère.

Anne d'Autriche nous demeure en mémoire comme une des créations les plus gracieuses de la poésie. La jeunesse et les blonds cheveux de cette belle reine, ses frayeurs et sa piété, son enfantine coquetterie, les fautes même de sa conduite, tout cela compose un

ensemble merveilleux, une figure idéale et harmonieuse qui contraste heureusement avec celle du roi et du cardinal.

L'amitié de Cinq-Mars et de Thou rappelle, par son austère dévouement, les amitiés antiques que nous lisons aux biographies de Plutarque. L'amour de Cinq-Mars pour Marie est une étude poétique pleine de finesse et de vérité. Quant à Cinq-Mars lui-même, je sais qu'on a souvent reproché à l'auteur de l'avoir embelli outre mesure, d'avoir agrandi sur une trop large échelle les ambitions du favori. Sans doute, à ne consulter que les témoignages, la critique a raison. Mais vous savez comme Alfred de Vigny a répondu à ce reproche. Vous savez comme il a réduit à sa juste valeur ce qu'il faut entendre par la vérité historique. Je ne veux pas le nier, en poussant à bout la pensée de Walter Raleigh, il n'y a plus de croyances possibles; il faut brûler tous les livres qui racontent le passé, ou s'en amuser seulement et renoncer à s'instruire. Mais entre l'incrédulité de l'aventurier anglais et l'orthodoxie universitaire il y a une crédulité intermédiaire, et c'est à celle-là que le poète s'adresse. L'historien doit discuter les relations contradictoires et conclure, après mûr examen, selon la position et la moralité des narrateurs. Le poète a le droit de choisir entre ces relations celle qui lui agrée le mieux. Est-ce à dire pourtant qu'il pourra méconnaître volontairement le caractère général du siècle où il prend son héros? Je ne le crois pas. A quoi bon élire pour ses inventions une date et une patrie? Que signifie cette préférence, si elle peut être impunément répudiée? Si le Cinq-Mars de l'histoire n'est pas le Cinq-Mars du poète, il n'en faut rien conclure contre la beauté du roman; en pareil cas le succès absout. Et puis il se présente une considération décisive, c'est que Cinq-Mars peut être idéalisé plus facilement que Louis XIII ou Richelieu, parce qu'il n'a pas laissé dans la vie publique une trace aussi profonde.

On a fait au roman d'Alfred de Vigny un reproche très peu littéraire. On a dit que toute sa composition était empreinte du préjugé aristocratique. Il me semble qu'il y a pour cette objection une réponse toute simple : Au commencement du XVIIe siècle, quand Richelieu continuait Louis XI et préparait Louis XIV, le duel politique se vidait entre la noblesse et la royauté; le tour du peuple n'était pas encore venu. Dans un poème destiné à retracer

un des épisodes sanglans de cette lutte mémorable, c'eût été faire preuve d'une rare ignorance que de placer au premier plan la résistance populaire. Au temps de Cinq-Mars, l'aristocratie, en défendant ses priviléges, croyait combattre pour elle-même, et ne prévoyait pas que le peuple imiterait son exemple et prendrait sa place. A deux siècles de distance nous pouvons juger Richelieu et ses ennemis sous un autre point de vue; mais le poète n'a pas eu tort de s'associer par la pensée aux passions et aux ignorances de ses acteurs.

Ainsi le monument épique d'Alfred de Vigny a tenu bon contre les attaques historiques et politiques, et nous pouvons hardiment le placer entre les plus belles pages d'histoire et de poésie.

L'unique roman de Mérimée, la *Chronique de Charles IX*, éclate surtout par la réalité pittoresque des détails. Pourquoi a-t-il choisi la Saint-Barthélemy comme cadre de son roman? Je ne sais. Peut-être lui-même ne le sait-il pas. Il avait lu, dit-il, un grand nombre de pamphlets et de mémoires sur la fin du seizième siècle. Il a voulu faire un extrait de ses lectures, et, par un caprice d'artiste, cet extrait est devenu un roman. Il ne faut pas chercher dans les aventures de Mergy le développement progressif d'une idée préconçue. Non, l'auteur marche à l'aventure comme son héros. Il nous mène à l'hôtellerie, au milieu des reitres et des bohémiennes, à la cour parmi les raffinés, dans l'oratoire amoureux d'une comtesse. Mais il ne paraît guère se soucier que son livre ait une fin ou un but. Il conte pour conter. Chacun des chapitres de son livre est un chef-d'œuvre de simplicité. On n'y trouve jamais une description oiseuse. Chaque chose y est à sa place et pour un usage déterminé. Il ne s'amuse pas volontiers à nous expliquer les meubles et les parures en style d'antiquaire. Ce qu'il lui faut, ce qu'il sait créer, ce qu'il nous montre, c'est un ensemble de réalités vivantes, énergiques, qui se meuvent hardiment selon les lois de la vraisemblance et de la raison.

Si l'on se demandait quelle synthèse a précédé la composition de cette chronique, il n'y aurait pas de solution possible. Mais il y a tant d'autres livres qui se sont passés de synthèse et qui n'en sont pas moins de très beaux livres! Où est la synthèse de *Gil Blas*,

par exemple? Lesage est-il moins grand pour n'avoir pas deviné d'avance les aventures qu'il raconte?

Deux figures dominent toute la chronique, c'est Bernard de Mergy et Diane de Turgis. Bernard est un type heureusement imaginé, plein de courage et de crédulité, vertueux et ferme dans ses croyances, mais emporté, comme les jeunes gens de son âge, par l'ardeur tumultueuse des sens. Quand il entrevoit pour la première fois l'espérance d'être aimé, il tressaille de joie et se livre aveuglément à sa destinée. Il ne s'arrête pas un instant à considérer le danger; et pourtant sa bravoure et son aveuglement sont pleins de naturel, le roman s'en arrange très bien. Mais l'auteur a su donner à son héros une franchise qui lui concilie tout d'abord la sympathie du lecteur. Quand Bernard va jouer sa vie sur le pré aux clercs, il ne tremble pas, mais il est ému comme il doit l'être, il sait que dans un instant il peut mourir, et il ne peut quitter sans regret une vie qui s'ouvre à peine, des espérances toutes neuves et que le temps n'a pas encore flétries.

C'est pourquoi j'aime Mergy.

Diane est une hardie jouteuse qui mène vaillamment une aventure. Elle prend pour elle le rôle que Bernard n'ose pas essayer. Elle poursuit l'amant qui devrait l'attaquer. Ce n'est pas, j'en conviens, la méthode usitée aujourd'hui; mais le roman se passe au seizième siècle, parmi les femmes dont Brantome nous a laissé de si joyeux portraits. Cette date n'est pas sans importance. Un siècle plus tard, à Versailles, par exemple, quoique les mœurs fussent loin d'être pures, quoiqu'il y ait dans Bussy et Saint-Simon presque autant de luxure effrontée que dans le biographe des dames galantes, Diane de Turgis n'aurait pas été vraisemblable.

Le caractère de Diane, malgré son apparente virilité, n'est cependant pas dépourvu d'intérêt poétique. Dès les premières pages on comprend qu'elle n'a jamais connu d'amour comme celui de Bernard. Jusqu'alors elle n'avait été aimée que pour sa beauté. Elle entrevoit dans les empressemens respectueux de Mergy une affection plus pure et plus élevée, et sans savoir si elle est capable d'éprouver un pareil sentiment, elle est fière de l'inspirer, et se résigne à faire la moitié du chemin pour amener à elle son timide antagoniste.

Ces deux caractères sont admirablement tracés, et se réalisent dans l'action avec une netteté peu commune.

Le style de Mérimée, dans ce roman, est d'une remarquable concision, mais en même temps d'une riche *contenance*.

Quoique le cadre de cette chronique soit emprunté à l'histoire, cependant les figures historiques y sont rares. Mais celles qui paraissent sont indiquées par des silhouettes vives et hardies. Charles IX, tel que Mérimée nous le donne, s'accorde très bien pour la chétiveté de ses vues et l'étroit horizon de sa pensée avec la tête que nous avons au Louvre. Il a tiré de ce portrait ce qu'on en pouvait tirer. Il a retrouvé l'homme sous le marbre.

Ce que Mérimée dit de la Saint-Barthélemy a semblé à quelques esprits graves un paradoxe ingénieux. Mais beaucoup ont refusé de voir dans cette interprétation toute nouvelle une pensée loyale et sincère. Pour moi, je l'avouerai, je ne me refuse pas à la théorie du chroniqueur. Je ne crois pas que Charles IX fût capable de projets long-temps médités. J'incline à soupçonner qu'il a pu résoudre un massacre comme une partie de chasse. Cette théorie doit être prise pour ce qu'elle vaut, ce n'est ni une apologie ni une accusation, c'est une vue contestable, mais qui ne manque pas de vraisemblance.

Quel que soit l'avis du lecteur érudit sur les opinions historiques et morales de Mérimée, nous aurions à regretter une scène du premier ordre, si l'auteur eût placé son récit dans une autre année que celle de la Saint-Barthélemy. Quand Mergy veut quitter sa maîtresse, et que Diane, après avoir vainement essayé de convertir son amant, essaie de le retenir, quand elle l'étreint dans ses bras, le poète s'élève malgré lui aux accens les plus pathétiques de la passion. Malgré le désintéressement qu'il professe, il ne peut se refuser à l'entraînement du sujet; lui qui d'ordinaire est si sobre en images, il trouve à son insu des expressions pittoresques. Il y a dans l'amour de Diane, furieux et dévoué, quelque chose de la colère maternelle d'une lionne défendant sa famille. C'est qu'en effet Diane aime Bernard à l'heure du danger autrement qu'elle ne l'aimait d'abord. C'est qu'au moment de le perdre, elle a senti redoubler pour lui sa première affection.

Ceci est la plus belle scène du livre, et suffirait seule à établir solidement le nom littéraire de Mérimée.

Ce que j'admire dans votre *Notre-Dame*, c'est l'inépuisable richesse d'épisodes et d'incidens que vous avez semée dans ce beau livre. Vous semblez prendre plaisir à compliquer l'entrelacement des fils de votre récit pour dénouer sans peine ce qui semble inextricable. Si jamais œuvre humaine a témoigné de la puissance de son auteur, c'est à coup sûr *Notre-Dame de Paris*.

Ceux qui ne verraient dans cette vaste épopée que l'intérêt poétique ne comprendraient que la moitié de votre pensée. Votre volonté, je le sais, a été plus haute et plus hardie. Vous avez projeté la reconstruction de la France au xve siècle. La tâche était grande, l'avez-vous réalisée? Vous avez pris pour centre de votre composition la cathédrale de Paris, et autour du temple chrétien vous avez groupé toutes les formes de la vie nationale. Phœbus, Gringoire, Claude Frollo, Quasimodo, sont des types long-temps médités, qui résument poétiquement les conditions et les mœurs de la société française au xve siècle.

J'aime la Esmeralda, et me soucie fort peu de discuter avec les critiques d'Edimbourg si elle procède de Fenella, qui procédait de Mignon, qui procédait?... Je laisse de grand cœur ces misérables chicanes aux oisifs et aux badauds. Elle est à vous, mon ami, à vous tout entière, puisque sans vous nous ne l'aurions pas. Ces lointaines analogies peuvent servir de délassement aux causeries de bibliothèque, mais n'entament pas d'une ligne la valeur d'une création poétique.

C'est une ingénieuse invention d'avoir réuni sur la tête d'une danseuse l'amour d'un soldat, d'un poète, d'un prêtre et de Quasimodo. Grace à cet heureux artifice, l'intérêt romanesque vient colorer toutes les parties du récit.

Mais derrière cette héroïne humaine et visible il y a une idée mystérieuse et irrésistible, *la destinée,* une main de fer qui étreint tous ces personnages et les pousse vers un but inconnu. En disposant, comme vous l'avez fait, des créatures de votre fantaisie, vous avez agi selon votre droit. Et j'aurais mauvaise grace à vous demander pourquoi vous avez prodigué le malheur avec une telle profusion. Ce serait de ma part une question impertinente et sotte.

Non, mon ami, je ne vous querellerai pas sur la tristesse morne et désolée de votre fable. Vous l'avez voulu, vous le pouviez.

La grace aérienne de la Esmeralda, opposée à la laideur monstrueuse de Quasimodo, est un de vos caprices, mais un caprice qui ne souffre pas de contrôle.

Pour le prêtre et le poète, je pense qu'ils n'auraient rien perdu, si l'un avait eu des sens moins grossiers, si l'autre avait eu en lui-même une dignité plus élevée, un caractère moins avili par la misère et la servilité. Mais ici encore, je le sais, vous avez une réponse toute prête. Cela est ainsi parce que je l'ai voulu.

A la bonne heure! Mais venons à une question plus sérieuse. Dans votre pensée, au xve siècle, le peuple relevait de la volonté du juge, qui relevait du prêtre qui ne relevait que de Dieu. Est-ce bien là, mon ami, une synthèse applicable au règne de Louis XI? Je n'ai pas dessein d'entreprendre ici l'apologie de la magistrature ou du clergé, ce n'est pas à ces considérations secondaires que je veux m'arrêter; je me demande seulement si l'église en 1483 était souveraine, si le prêtre gouvernait, si la société était régie par une foi aveugle et soumise. Je me demande si le pouvoir théocratique, si éclatant et si fort au treizième siècle, n'était pas déchu de son ancienne splendeur, quand le cardinal de la Balue expiait sa résistance dans une cage de fer. Je me demande si Philippe de Comines pouvait vivre en même temps que saint Thomas.

Ces questions, vous le savez, ne relèvent pas de la fantaisie. C'est à l'histoire seule de les résoudre.

Or, quelle a été la pensée politique de toute la vie de Louis XI? Abaisser la noblesse en élevant la bourgeoisie, diviser la force par la ruse, asseoir la royauté sur les ruines de la puissance féodale, appeler aux emplois les plus capables, sans acception de richesse ou de naissance, pour mâter les grandes familles et ternir le lustre des grands noms, en les réduisant à l'oisiveté.

Il est donc vrai, mon ami, que le monde que vous nous avez montré n'est pas le monde du xve siècle. C'est un monde qui est à vous tout entier. Ce n'est pas le monde de l'histoire, c'est une création éclose dans votre cerveau, que votre parole a douée de vie, à qui vous avez donné le droit de cité littéraire.

Mais je me hâte de le reconnaître, vous avez fait pour la prose, dans *Notre-Dame de Paris*, ce que vous aviez fait pour la poésie dans les *Orientales*. Vous avez forgé la langue sur une enclume sonore et solide, vous l'avez enrichie d'images qu'elle ne connaissait pas; c'est un champ que vous avez défriché, que vous avez semé de vos mains; nul ne peut vous en disputer la moisson sans injustice et sans honte.

Notre-Dame est à mes yeux un magnifique édifice, plein d'étonnemens et de secrets inattendus, qui fatigue la curiosité sans l'épuiser. C'est une construction gigantesque dont les pierres innombrables, soudées ensemble par un ciment invisible, semblent défier nos rêves les plus hardis. Mais dans ce poème singulier, si l'on excepte la recluse, où est le rôle de l'homme?

Où placer le beau poème de *René*, qui, depuis trente ans, n'a pas encore lassé notre admiration? Est-ce une élégie, est-ce un roman? Qu'importe, n'est-ce pas? Critique de second ordre dans le *Génie du christianisme*, voyageur inexact et verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais inutile, de Virgile et d'Homère dans les *Martyrs* et les *Natchez*, Châteaubriand occupe encore aujourd'hui une des cimes les plus élevées de la poésie qu'il a vue grandir sous ses yeux. *René*, par sa mélancolie harmonieuse et vraie, par la peinture profonde, quoique rapide, des souffrances intérieures du génie oisif, par le tableau douloureux, mais vivement esquissé, du cœur qui répugne au présent et n'a pas encore trouvé l'avenir qu'il doit souhaiter et poursuivre, *René* demeure encore aujourd'hui, avec le magnifique épisode de *Velleda*, le plus réel et le plus glorieux des titres littéraires de Châteaubriand. Bien des images, bien des sentimens, aujourd'hui presque démonétisés par leur popularité, ont été gravés sur l'airain par la main de René. Je ne crois pas qu'on doive regretter, dans cette grave autobiographie, l'absence des développemens dramatiques; où l'action commence, la rêverie finit. René, une fois arraché aux supplices de sa pensée, d'autant plus déchirante qu'elle est plus indécise, ne serait plus René s'il se mêlait au monde pour y jouer son rôle; il perdrait sans retour cette majesté sereine qui ne l'abandonne pas au milieu de ses hymnes désespérés.

Ces jours derniers, vous le savez, le poète a révélé à quelques amis choisis le mot de cette mystérieuse énigme. Il a lu les premières pages de ses Mémoires; il a raconté sans pruderie et sans réticences la réalité cachée sous ce poème inexpliqué jusqu'ici. Ses Mémoires seront peut-être, et je le crois volontiers, le plus durable et le plus solide de tous les monumens qu'il a élevés pour éterniser son nom.

Il avait abordé l'histoire, mais il a reculé dès les premiers pas. Dans le prologue chrétien de cette épopée inachevée, il y a des pages que Bossuet aurait signées. Mais le récit à peine commencé s'éloigne déjà de l'inspiration primitive. Le talent dramatique d'Augustin Thierry, les synthèses philosophiques de Guizot ont éveillé, chez l'annaliste, des ambitions nouvelles et imprévues. Le génie chrétien s'est effacé, mais la pensée purement humaine n'avait pas eu le temps de germer et de mûrir. Le portail catholique nous a introduits inopinément aux colonnades païennes. Où est l'édifice?

Indiana, *Valentine* et *Lélia* représentent dans le roman trois faces bien distinctes de la pensée, le récit familier des mœurs domestiques, l'entrelacement dramatique des épisodes de la vie réelle, et enfin, comme couronnement, le symbolisme lyrique élevé à sa plus haute généralité. La première partie de *Valentine* a souvent été comparée, et selon moi avec justice, aux meilleures pages des *Confessions* de Jean-Jacques. Toutes les descriptions du Berri sont ravissantes de grace et de fraîcheur. Les caractères d'Indiana et de Valentine sont des individualités précises qui avaient disparu de la poésie depuis *Eugène de Rothelin*, *Adèle de Sénange* et *la comtesse de Fargy*.

Ce qu'il faut remarquer dans *Indiana* et *Valentine*, c'est la prédominance constante de l'élément humain. On pourrait désirer plus de prudence et d'habileté dans les évolutions progressives de la fable; on pourrait souhaiter une économie plus sage dans l'invention des scènes, et surtout une prévoyance plus sûre d'elle-même, une conscience plus complète de la conclusion définitive; mais ce qui éclate à chaque page, c'est l'intime vérité des sentimens. Cette vérité que j'admire, et que souvent j'ai vainement cherchée dans les meilleures inventions de notre temps, se compose

à la fois de la réalité anecdotique et des beautés les plus élevées de la poésie.

Lélia, si diversement jugée par la foule, a survécu, comme on devait s'y attendre, aux excommunications et aux apothéoses : je laisse à de plus habiles à décider pourquoi l'odeur de l'encens a causé tant d'ivresses mortelles. Conrad, Lara et Manfred ont légué à Lélia leurs inépuisables tristesses ; mais la douleur, en descendant sur les lèvres d'une femme, est devenue plus incisive et plus saignante ; l'isolement et le blasphème dévolus à celle qui devait se confier dans l'espérance d'un monde meilleur, et se résigner aux épreuves des affections humaines, impriment à cette mélodieuse élégie un caractère singulièrement nouveau.

La contradiction apparente, qui sépare *Indiana* et *Valentine* de *Lélia*, se réconcilie très bien par la réflexion. Il ne faut pas une sagacité bien pénétrante pour suivre la transition de la faiblesse maudissant l'égoïsme au cœur confiant qui se livre après avoir long-temps résisté, mais qui bientôt, désabusé des joies qu'il avait rêvées, se réfugie dans le dédain et l'ironie.

Quelle sera la destinée de ce poète nouveau qui, en deux ans, a conquis une place si haute? Après l'achèvement de cette mystérieuse trilogie, retournera-t-il aux réalités de la vie domestique, ou bien voudra-t-il tenter des voies nouvelles, et se délasser de ses premières inventions par de capricieuses fantaisies? Je ne sais. Dans le cycle intellectuel, cette rénovation serait un progrès naturel et logique. Quoi qu'il arrive, l'auteur de ces beaux livres peut se reposer impunément et sommeiller à ses heures, sans craindre nos reproches. Qu'il soit ce qu'il lui plaira d'être, nos yeux ne quitteront pas la route et suivront la poussière de ses pas.

Eh bien ! quel sera le roi du roman ?

III.

Après ce rapide résumé de notre situation poétique, n'est-il pas permis de hasarder un ensemble de conjectures sur la destinée prochaine des formes diverses de l'imagination ? Faudra-t-il croire,

avec les esprits frivoles qui réduisent toute leur pensée aux causeries de salon et d'académie, que nous sommes arrivés maintenant à la dernière page de notre histoire littéraire? Ceci, vous le savez, est tout au plus un paradoxe bon à distraire des femmes oisives ou des vieillards blasés; l'agilité bruyante de la parole peut trouver dans ce thème absurde l'occasion d'un triomphe de quelques jours. Ce n'est pas ma faute vraiment, s'il se rencontre aujourd'hui quelques rhéteurs qui mettent leur gloire et leur fatuité à nier le mouvement qu'ils n'ont jamais compris, pas plus dans le passé que dans l'avenir; héros de la périphrase et de la réticence, qui s'évertuent à sous-entendre l'idée qu'ils ne pourraient montrer, qui réservent pour une époque indéterminée la prophétie solennelle dont ils ne savent pas encore le premier mot, qui disent à l'imagination humaine de s'arrêter pour amnistier leur impuissance et leur paresse. Ce n'est pas ma faute s'ils font de leur enseignement une prouesse de baladin, s'ils chiffonnent l'histoire, qui les importune, comme une femme sa parure qu'elle voudrait changer. Ces hommes-là, vous le savez, ne sont d'aucun temps et n'appartiennent à aucune génération; c'est un hors-d'œuvre qu'il faut tolérer, c'est un bourdonnement inutile dont il ne faut pas prendre souci. Qu'ils se taisent ou qu'ils parlent, peu importe; leur voix n'a rien à faire dans les débats sérieux.

La poésie lyrique a maintenant épuisé l'étude et l'analyse de la vie individuelle; elle a envisagé sous toutes ses faces le moi humain. Il me semble qu'elle a aujourd'hui une autre destinée à remplir. Sans vouloir, comme les disciples de quelques philosophies ébauchées, lui assigner un rôle direct dans le renouvellement social qui se prépare, je crois qu'elle doit se mêler plus activement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici à la lutte des intérêts positifs et des passions publiques. Est-ce à dire que le poète lyrique sera tribun ou hiérophante? Non, sans doute. S'il essayait d'empiéter sur la mission de l'orateur ou du philosophe, il s'y absorberait tout entier et disparaîtrait. J'entrevois seulement que l'égoïsme poétique excite de jour en jour des sympathies moins vives. C'est une belle chose, et très grande assurément, de se poser seul en face de la société, de raconter ses souffrances intérieures, ses ambitieuses espérances, de dédaigner les plaisirs vulgaires et le bruit qui se fait autour de

soi, de vivre en soi-même comme dans un asile inviolable, de regarder la foule qui s'agite en bas, comme un pasteur ses troupeaux. Mais, comme le disait Bacon, pour s'en tenir à la solitude, il faut être moins qu'un homme ou plus que Dieu. A se nourrir perpétuellement de la contemplation de soi-même, on voit bientôt se troubler la sérénité primitive de ses pensées; on ne se trouve plus si grand qu'à l'heure de la retraite; bon gré mal gré, il faut revenir au monde et s'y renouveler.

Déjà la satire s'est élevée au lyrisme le plus haut; cette fusion légitime de l'enthousiasme et de l'ironie entame glorieusement un nouvel avenir. Désormais on ne doit plus craindre que la pensée poétique s'appauvrisse ou se mutile en s'appliquant à la réalité. Le poète ne perdra rien de son individualité, en quittant les cimes solitaires de la méditation pour la tumultueuse arène. A la richesse de son langage, à l'énergie chaste et pénétrante de son regard, on le reconnaîtra facilement.

Le *Curé de campagne* réalisera, je l'espère, une partie de cette prophétie. Sans doute, nous y verrons l'alliance heureuse et féconde du réalisme de Crabbe et du lyrisme de Wordsworth. Nous y retrouverons les traits naïfs et vrais du *Borough* et la morale auguste et sympathique de *l'Excursion*. Cette analogie, que j'indique sans pouvoir la constater, ne conclut pas l'imitation; loin de là, l'originalité du nouveau poème de Lamartine sera d'autant plus incontestable, qu'il aura cédé, malgré lui, à une inspiration pareille; il n'aura pas dépendu de lui de choisir le sujet de ses études; ce qu'il fera, il n'aurait pas pu ne pas le faire. L'identité du thème n'emporte pas avec elle l'identité du style. Si ç'avait été de sa part un pur caprice, il aurait pu emprunter à l'Angleterre les signes et les couleurs de son nouveau tableau; mais comme il obéit fatalement au mouvement général des idées poétiques, il ne cessera pas d'être lui-même, en traduisant, sous un autre ciel, avec d'autres émotions, des pensées unies à celles du poète des lacs par une étroite parenté.

Je ne veux pas croire que Béranger garde fidèlement le silence auquel il s'est engagé: il pourra bien prendre en dégoût la lutte politique; mais, à mesure que son sang s'attiédit et que son front se dépouille, il ne pourra se défendre d'exprimer sur les croyances

qui tombent en ruines quelqu'une de ces pensées bienveillantes où il sait si bien allier le regret et l'encouragement.

Les *Élévations* d'Alfred de Vigny ne resteront pas non plus étrangères à cette métamorphose de la poésie lyrique. Je m'assure que l'histoire tiendra quelque place dans ces nouveaux poèmes. Si les évènemens auxquels nous avons assisté depuis quinze ans ne s'y réfléchissent pas comme dans le journal écrit par un homme d'état sous la dictée de ses ambitions, au moins y verrons-nous les passions et les idées que ces évènemens représentent.

Et vous, mon ami, dans vos poésies politiques qui sans doute ne se feront pas long-temps attendre, vous serez amené à modifier le cercle ordinaire de vos pensées. Je n'entends pas ici parler de l'altération progressive de vos opinions sur les hommes et sur les choses : je me suis souvent dit et je me dis encore qu'en pareille matière l'extrême conséquence pourrait bien n'être, après tout, que la perpétuité du mensonge. Puisque les affections humaines s'évanouissent et se succèdent, et se prétendent toujours à bon droit loyales et sincères, pourquoi les idées ne subiraient-elles pas les mêmes changemens? Ce n'est pas moi qui vous reprocherai d'avoir cru aux promesses de la vieille monarchie, d'avoir été *cavalier* jusqu'au jour où la crédulité n'était plus possible sans aveuglement. Non, le changement que je prévois est d'une autre nature. Vous prendrez à la lutte sociale une part plus directe et plus active. Vous ne pourrez plus, comme autrefois, vous glorifier dans l'anathème et le dédain; la vie publique vous atteindra, et vous serez forcé de mêler à vos tristesses les conseils et les espérances.

L'avenir du roman et du théâtre se dessine encore plus nettement que celui de la poésie lyrique. Comme ces deux formes de la fantaisie s'adressent plus directement à la foule, force leur sera bien d'entendre et de satisfaire les besoins et les volontés de la foule.

Or, quels sont ces besoins? N'est-il pas évident pour tous les observateurs de bonne foi que le roman et le théâtre ont épuisé la poésie matérielle et que le temps est venu d'entamer une autre face de l'humanité? N'est-il pas évident que toutes les classes élevées de la société n'accueillent plus maintenant que par l'indifférence et

le dégoût toutes les bruyantes fantasmagories, toutes les orgies sanglantes, toutes les bacchanales funèbres qui depuis quinze ans ont envahi le roman et le théâtre? Est-il permis d'espérer, sans folie, que le public voudra jeter les yeux désormais sur une chronique découpée en chapitres, ou dépecée en dialogues? Si le drame et le roman persévèrent dans cette routine stérile, avant peu les livres et les théâtres demeureront fermés, c'est-à-dire que tous les esprits sérieux s'en abstiendront.

Non que je veuille prétendre en aucune façon que la poésie ne doit pas toucher à l'histoire. Grace à Dieu, je n'ai jamais trempé dans ce puritanisme étroit, qui interdit à l'imagination le domaine de la réalité. Le mot de Marlborough ne prouve rien contre Shakspeare et n'a pas ôté un lecteur aux pages ingénieuses et disertes de David Hume. L'histoire ne s'apprendra jamais dans les romans ou les tragédies. Mais le dramatiste et le romancier ont le droit de restituer à leur manière les traditions incomplètes.

Pourtant, à l'heure qu'il est, je crois qu'il conviendrait de mettre en jachère pour quelques années le poème historique; à force d'étudier les hommes modifiés par les temps et les lieux, nous avons presque oublié l'homme de tous les lieux et de tous les temps, l'homme éternel, immuable; en scrutant les mœurs et les costumes de chaque siècle, nous avons oublié le type des passions cachées sous ces enveloppes variées; nous datons à merveille l'amour et l'ambition; mais c'est à peine si nous connaissons les ressorts de ces deux sentimens.

Le mal est constant, le remède se trouvera. Avant de revenir à l'histoire, c'est-à-dire à la variété visible, il faut aborder hardiment la philosophie humaine, c'est-à-dire le spectacle intérieur des passions; variété non moins grande que la première, mais plus difficile à saisir, aussi réelle, quoique plus obscure, permanente et toujours comparable à elle-même. L'histoire sans la philosophie ne donnera jamais qu'une poésie misérable. Mais pour apercevoir l'homme dans les récits du passé, il faut négliger volontairement la draperie pour la statue. Il faut contempler long-temps la nudité vivante avant d'essayer les plis du manteau.

C'est pourquoi le roman et le drame ont deux choses à faire avant de reprendre l'histoire. Il faut d'abord qu'ils prennent l'homme

de leur temps pour le soumettre aux métamorphoses de l'inspiration. N'ayant pas à s'occuper de la question extérieure, ils pourront traiter plus à fond et plus sérieusement le sujet même de leurs conceptions, la passion qu'ils auront choisie. Cette première épreuve achevée, et je m'assure qu'il en sortira plus d'un triomphe éclatant et durable, ils pourront tenter dans l'histoire l'application d'une méthode pareille.

Par exemple ils prendront une époque bien circonscrite, soit le règne de Louis XIII, 1610-1642, et dans le cercle de cette époque ils essaieront de réaliser une conception *à priori*, une fable toute faite, le développement d'un caractère trouvé à l'avance. Arrêtés à chaque pas par la réalité relative et passagère qui devra servir d'encadrement à la réalité éternelle, c'est-à-dire humaine, ils gagneront dans cette lutte courageuse une habileté nouvelle et plus profonde.

Ce ne sera plus ni le roman, ni le drame historique. Ce sera le roman et le drame dans l'histoire. Mais comme les noms et les personnages historiques ne joueront aucun rôle dans ces innovations, il n'y aura aucune parenté entre ce nouveau genre de poésie et la poésie qui s'est appelée historique jusqu'ici. Chacun des acteurs appartiendra tout entier au poète, et les particularités de l'histoire, en se réfléchissant dans ces créations, n'en pourront troubler l'originale spontanéité.

Enfin, après cette seconde épreuve, non moins profitable que la première, la poésie pourra reprendre l'interprétation des évènemens et des hommes historiques; elle pourra, sans crainte de trébucher, remettre dans le roman et dans le drame les personnages dont la tradition nous a légué le portrait et la biographie, achever les physionomies ébauchées, combler les lacunes des récits, expliquer les énigmes politiques demeurées obscures pour les contemporains, suppléer la science par l'inspiration.

Cette triple évolution que je prévois ne s'accomplira pas dans tous les esprits. Quelques-uns s'arrêteront à la première et se complairont dans l'étude poétique de l'humanité prise en elle-même, sans acception de temps ni de lieu; ils placeront dans le siècle où ils vivent les héros de leur fantaisie, pour se dispenser de la description qui a perdu tant de poètes. Sans doute le roman de Sainte-

Beuve appartient à cette première évolution. D'ici à deux mois nous en pourrons juger.

La seconde évolution que je voudrais voir s'accomplir en même temps dans le récit et dans le drame n'a pas encore, que je sache, de représentans avoués. Est-ce à l'auteur de *Cinq-Mars* ou de *Notre-Dame de Paris* que cette gloire est destinée ? Nous le saurons peut-être avant d'apercevoir les premières feuilles.

Reste la troisième évolution, qui se réalisera dans un avenir plus éloigné. Celle-là, vous n'en doutez pas, sera franchement et unanimement acceptée. Préparée par les deux autres, elle ne les dominera pas, mais elle les complètera. Ce sera l'union intime et vivante de l'histoire et de la philosophie sous la forme poétique.

Si toutes ces réflexions, comme je l'espère, sont vraies, si elles expriment fidèlement une pensée qui n'est pas mienne seulement, mais qui depuis plusieurs années bourdonne sourdement sans trouver d'interprète, si j'ai raison de présager à la poésie un avenir qui n'aura rien à envier au présent, que deviendront ces dynasties si complaisamment inaugurées de nos jours? Verrons-nous se fonder de nouvelles royautés littéraires? Les grands noms que j'ai comptés auront-ils disparu? Je ne le crois pas. Le moule de ces statues ne se bâtit pas en une nuit.

Mais il y a dans ces présages un enseignement sérieux. Puisque les idées victorieuses hier, aujourd'hui chancelantes, céderont demain le pas à des idées nouvelles, il ne faut pas se hâter d'élever sur un piédestal les popularités qui passent devant nous ; il faut estimer chacun pour ses œuvres, le glorifier selon sa puissance, mais nous abstenir prudemment de l'adoration et de la prière. Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Il n'y a pas de royauté littéraire; s'il y en avait une aujourd'hui, il faudrait en changer tous les jours.

Laissons venir les hommes et les choses; laissons murmurer l'envie et l'impuissance; ne croyons pas que l'admiration exclusive amnistie à tout jamais les erreurs de l'idole. Que la discussion et l'étude n'abandonnent pas la fantaisie, si libre qu'elle soit. Alors seulement la poésie et la critique se donneront la main ; et ce moment n'est pas loin.

GUSTAVE PLANCHE.

ÉTUDES

DE L'ANTIQUITÉ.

II.

THUCYDIDE.[1]

Un sculpteur d'Egine avait rempli le fronton d'un temple consacré à Minerve par l'image du combat que les héros de la Grèce et de Pergame se livrèrent les uns contre les autres autour du corps de Patrocle. L'ami d'Achille est tombé; un des siens se précipite pour le relever; puis s'avance Ajax, fils de Télamon, qui brandit sa lance, et derrière lequel deux guerriers s'apprêtent à combattre avec l'arc et le javelot. Cependant Hector presse l'attaque et la victoire; il est également soutenu par deux guerriers armés aussi de l'arc et du javelot, quand, au milieu des Troyens et des Hellènes, intervient Minerve, spectatrice compatis-

(1) Traduction nouvelle avec le texte en regard, par M. Ambroise-Firmin Didot, 4 vol. in-8.

sante et calme de la chûte de Patrocle, et communiquant, par sa présence divine à cette horrible lutte, une sorte de tranquillité religieuse et sévère (1).

Ce caractère, imprimé par la déesse au fronton de son temple, se retrouve toujours dans les grands travaux des anciens, temples ou poèmes, histoires ou statues : l'art y garde toujours une majesté paisible, même quand il exprime de vives douleurs ou de tragiques déportemens; la force vient mettre un frein au désespoir et empêcher l'ame comme le visage de se contracter trop violemment. Cette inaltérable harmonie est à la fin le principe et le résultat de la véritable puissance : car la mesure n'est autre chose que la forme de la force qui s'affirme en se limitant elle-même et ne se développe bien qu'en formant autour d'elle le cercle où elle doit rayonner.

Il est une expression mesurée de l'esprit et de l'ame qui ne peut sortir que d'une ame forte et d'un esprit grand, c'est la gravité. Quand les anciens recommandaient à l'homme d'être grave, c'était lui dire : Tu supporteras convenablement le poids des choses humaines; tu n'assisteras pas à ta propre destinée et à celle des autres avec indifférence, avec une légèreté futile, ou un abattement indigne; tu opposeras à la vie l'intelligence et la force; cette intelligence et cette force auront leur mesure qui te procurera l'harmonie et la beauté; le bonheur pourra venir à la suite comme une condition et une récompense de l'art que tu auras mis à composer ton caractère et ta vie.

La gravité dompte la douleur en la comprenant; la gravité n'est pas la tristesse, mais en s'élevant au-dessus d'elle, elle peut y compatir; elle répugne à ce que la mélancolie a d'efféminé et de mou, mais elle peut en retenir, en les fortifiant, les inspirations idéales; elle écarte les joies grossières et ne garde que la sérénité; elle n'aime pas à saluer les choses humaines d'un rire brutal et pervers; mais elle se réserve de les traduire de temps à autre au tribunal d'une grande et secrète ironie; elle prête à ce que l'intelligence peut avoir de plus étendu la contenance la plus ferme et la plus digne.

(1) Cela se voit à Munich.

Puisque la vie et l'histoire sont la même chose, les anciens donnaient à l'historien le même conseil qu'à l'homme, d'être grave. Pour eux, la gravité de l'historien consistait à comprendre tout ce que les affaires humaines ont de sérieux et de profond, à en peser le positif à sa juste valeur, à en peindre les catastrophes et les péripéties avec une large simplicité, de telle façon que l'histoire fût aussi grande et aussi naturelle que la vie. L'art était alors l'expression de l'ame et du caractère; il ne se détachait pas de l'homme même comme une fantaisie ou un luxe frivole; celui qui le possédait l'avait reçu du destin, et le fortifiait par le vouloir : l'art se confondait avec la vie. Quel homme de l'antiquité aurait imaginé d'écrire et de se faire historien au caprice d'une velléité arbitraire? On ne se mêlait d'écrire les vicissitudes humaines qu'avec du génie et avec des circonstances qui venaient provoquer ce génie.

Or, dans la huitième année de la guerre du Péloponèse, Amphipolis, colonie d'Athènes sur le fleuve Strymon, vit tout à coup à ses portes Brasidas le Lacédémonien. Ceux d'Amphipolis qui étaient restés fidèles à Athènes, envoyèrent sur-le-champ, auprès du général athénien commandant en Thrace, Thucydide, fils d'Olorus, qui se trouvait à l'île de Thasos, colonie des Pariens, éloignée d'Amphipolis d'une demi-journée de navigation. Sur cet avis, Thucydide se mit à l'instant en mer avec sept vaisseaux. Mais Brasidas, informé de l'arrivée prochaine de l'Athénien, se hâta d'offrir aux habitans d'Amphipolis des conditions modérées; la crainte les fit trouver raisonnables, et Thucydide, spectateur impuissant de la reddition de la ville, ne put que protéger le port d'Eion contre les attaques du Spartiate. Les Athéniens irrités bannirent Thucydide. Alors l'exilé résolut définitivement d'écrire l'histoire de cette guerre à laquelle il ne pouvait plus se mêler; il augmenta le nombre des documens et des notes qu'il avait commencé de recueillir dès l'origine de la guerre; il employa les richesses que lui fournissaient ses mines de Thrace à acheter des récits fidèles tant des Athéniens que des Lacédémoniens; d'abord à Egine, ensuite à Skapté Hylé, il regarde, il écoute, il écrit, et il se trouve que le général malheureux et médiocre est un grand historien. Athènes et Sparte peuvent lutter corps à corps et se déchirer; elles se débattent sous les yeux d'un artiste qui a mission de vouer cette

guerre à l'immortalité : Thucydide est présent, qui peint les actions et les hommes sur place, à mesure que les actions s'accomplissent, à mesure que les hommes se montrent. Jamais les faits et les héros n'ont été mieux surpris en flagrant délit, et n'ont été plus vite saisis par l'histoire pour être livrés à la postérité.

Thucydide l'historien eut pour père Olorus et pour mère Hégésypile. Marcellin veut qu'il ait eu pour ancêtres Miltiade et Cimon, par lesquels il serait descendu d'Æacus, fils de Jupiter. Cette magnifique généalogie pourrait, selon ce biographe, s'autoriser du témoignage de Didyme et d'Hellanicus. Si sa naissance n'a pas été si divine, du moins elle a toujours passé pour illustre. Notre historien instruisit sa jeunesse à l'école d'Anaxagore. Ce philosophe exerça sur ses contemporains une vive et profonde influence : il eut pour disciples les plus grands et les plus beaux esprits d'Athènes, Périclès, Thucydide, Archélaus dit le physicien, et peut-être Euripide, qui du moins reçut ses doctrines par l'entremise de ce même Archélaus. L'homme qui expliquait la nature par une succession de causes nécessaires, et par une cohésion de parties similaires que dominait, après les avoir créées, le principe intelligent, dut communiquer à l'historien futur quelque chose de sa raison et de sa pensée froide. Thucydide s'accoutumait à envisager les choses avec une liberté tranquille ; il se préparait à étudier les hommes aussi hardiment qu'Anaxagore les phénomènes, à faire entrer dans l'histoire cette vérité que son maître avait introduite dans la nature, et que Socrate devait, au prix de sa vie, introniser dans la religion. Il ne déplaisait pas aux anciens de passer de la philosophie à l'éloquence, et le jeune fils d'Olorus variait les enseignemens d'Anaxagore par les leçons de l'orateur Antiphon, qui le premier, selon Plutarque, a rédigé les préceptes de la rhétorique. Antiphon était dans tous ses discours exact, exquis, plein de persuasion, d'artifice dans les choses difficiles, de subtilité dans l'invention ; il déployait à l'improviste des ressources infinies, s'accommodait avec un art heureux aux convenances parfois gênantes des lois et aux affections de ses auditeurs, toujours jaloux de ce qui était bienséant et beau (1). Dans la crise des factions qui déchiraient Athènes,

(1) Plutarque, vies des dix orateurs. Antiphon. édit. Reiske, t. 9, pag. 309.

il dirigea le parti oligarchique, et quand les quatre cents furent châtiés par la vindicte populaire, il fut accusé et condamné à mort. Thucydide, son élève, rapporte que sa défense fut admirable et le mit au moment de mourir au-dessus de tous ses contemporains (1). A l'école d'Anaxagore, Thucydide et Périclès s'étaient rencontrés, Thucydide, dit un scholiaste, était, comme nous le savons, condisciple de Périclès; *aussi l'aimait-il beaucoup*. Amitié virile et douce, confusion de deux grandes ames, fraternité du cœur et du génie. Les deux jeunes Athéniens, celui qui devait faire de grandes choses et celui qui devait les écrire, passaient ensemble de longues heures. La nature que leur expliquait Anaxagore, la liberté grecque dont Thémistocle leur avait légué la défense et les prospérités, l'art qui leur donnait Eschyle et leur promettait Phidias, occupaient leurs entretiens. Jours heureux de la jeunesse des grands hommes! délicieuses prémices d'une illustre vie! pressentimens délectables d'une gloire qui n'est pas encore éprouvée! Combien vos charmes devaient être plus vifs dans la cité de Minerve, sur les bords de l'Ilyssus, durant une des plus fortunées époques dont ait jamais pu s'enorgueillir une société, entre la bataille de Salamine et celle d'Ægos-Potamos! Cependant Thucydide prit une femme qui lui apporta pour dot des mines de la Thrace. Il fut riche. Pendant la guerre du Péloponèse on le fit général; on lui donna un commandement en Thrace, où se trouvaient les possessions qu'il tenait de sa femme; c'est au milieu de ces circonstances que le message des habitans d'Amphipolis vint le chercher dans l'île de Thasos pour lui demander de secourir la ville; mais Brasidas le prévint, et les Athéniens punirent de l'exil sa déconvenue. Alors se réveilla chez lui l'impérieux instinct qui, dès sa première jeunesse et depuis, d'intervalle en intervalle, l'avait sollicité d'écrire l'histoire. Effectivement, aux jeux olympiques, ayant quinze ans ou dix-neuf ans, il avait pleuré aux côtés d'Hérodote qui lisait ses *Neuf Muses*, et qui prédit à son père que tant de passion dans un si jeune cœur ne serait pas stérile. L'homme de quarante ans se ressouvint des pleurs de son adolescence; il se soumit irrévocablement à son destin et à son génie. Désormais il est détaché de

(1) Thucydide, liv. 8, 55-68.

tout, hormis de l'art et de l'histoire. Cette magnifique indifférence sur ce qui le touche est sensible par la manière dont il parle de lui-même. La désagréable affaire d'Amphipolis est contée avec une brève simplicité; en un endroit, il parle de sa fortune et des soins qu'il met à écrire son histoire; quand il décrit la peste d'Athènes, il dit pouvoir en parler pertinemment, *ayant été malade lui-même*, αὖτός τε νοσησας, et *ayant vu souffrir les autres*. Il y a tel écrivain moderne qui, dans une semblable conjoncture, si par exemple il eût eu le choléra, aurait fait de sa propre maladie cinq à six pages. Thucydide passa vingt ans dans l'exil; a-t-il fini ses jours en Thrace ou dans Athènes? Sa mort fut-elle naturelle et paisible ou tragique et violente? Il est difficile, au milieu des témoignages discordans de Plutarque, de Pausanias, de Marcellin et du biographe anonyme, d'élever ces points à la certitude historique. Mais il nous paraît vraisemblable qu'il a terminé ses jours dans Athènes; quel qu'en ait été le dénouement, la mort le surprit au moment où il terminait le huitième livre de son histoire; ses héritiers confièrent le précieux manuscrit à Xénophon qui dut honorer la vieillesse de Thucydide par une respectueuse amitié, se fit son éditeur (1) et le continua. Les *Helléniques* du disciple de Socrate commencent où finit l'histoire de Thucydide, et par ces mots : μετὰ δέ ταῦτα. Les anciens aimaient à s'enchaîner les uns aux autres, à se continuer : ils sentaient combien il y a de grandeur et de puissance à ourdir dans les affaires humaines, par l'action ou la pensée, une trame commune. Il ne paraît pas que Thucydide ait joui de sa gloire dans l'esprit de ses contemporains; mais il en a joui dans sa propre conscience : le Κτῆμα εἰς ἀεὶ est fameux; l'historien sent qu'il écrit pour l'éternité : pourquoi ne le dirait-il pas?

L'histoire de la guerre du Péloponèse s'ouvre par une exposition préliminaire des origines et des commencemens de la Grèce : les émigrations fréquentes dont toutes les régions de l'Hellade, sauf l'Attique, furent le théâtre, la condition des Grecs avant leur coalition contre les Troyens, la vraisemblance de leurs forces d'après la nature et la durée de l'expédition, la Grèce revenue dans

(1) Voyez l'excellent article de M. Letronne sur Xénophon dans la *Biographie Universelle*.

ses foyers et assise sur ses fondemens, envoyant hors de son sein des colonies, l'établissement des tyrannies concourant avec l'accroissement des prospérités matérielles, ces mêmes tyrannies dissipées par des progrès ultérieurs de la civilisation, la puissance de Lacédémone fondée par les Doriens, l'émulation d'Athènes, qui bat les Mèdes à Marathon, la rivalité naissante des deux républiques, leur courte union, l'égalité de leurs forces et de leur gloire qui les met en présence et devient la vraie cause de la guerre, forment comme une espèce de prologue. L'action commence par les dissensions de Corcyre et de Corinthe : Epidamne, ville située à droite en entrant dans le golfe Ionique, et colonie des Corcyréens, était désolée tant par des divisions intestines que par les expéditions que faisaient contre eux un grand nombre de citoyens bannis qui avaient été chercher l'appui des barbares; la colonie s'était adressée à la métropole afin qu'on la réconciliât avec les exilés, et qu'on mît fin à la guerre; mais Corcyre avait rejeté leurs prières. Les Epidamniens embarrassés envoyèrent à Delphes consulter le dieu, qui leur répondit de donner leur ville aux Corinthiens, et de se soumettre à leur commandement. Ils obéirent, et remirent la colonie aux Corinthiens, en représentant qu'elle avait eu pour fondateur un citoyen de Corinthe, et en faisant connaître l'oracle auquel ils se conformaient. Corinthe, qui prétendait depuis long-temps que cette colonie ne lui appartenait pas moins qu'à Corcyre, et depuis long-temps aussi aigrie contre Corcyre, qui la négligeait et ne lui rendait plus les honneurs auxquels elle avait droit comme métropole, reçut Epidamne sous sa protection. Les Corcyréens, apprenant que des troupes et de nouveaux habitans partis de Corinthe se dirigeaient vers Epidamne, s'irritèrent, et la guerre éclata entre Corcyre et Corinthe. Corcyre remporta d'abord quelques avantages, qui provoquèrent chez les Corinthiens de puissans préparatifs : Corcyre effrayée, et ne se trouvant comprise ni dans les traités des Athéniens ni dans ceux des Lacédémoniens, envoya des députés à Athènes pour en solliciter l'alliance et l'appui. Les Corinthiens, instruits de l'ambassade, en députèrent une autre, et le débat s'ouvrit entre Corcyre et Corinthe devant le peuple d'Athènes. La harangue des Corcyréens fut habile : ils s'excusèrent adroitement de n'avoir pas jusqu'alors

recherché l'alliance d'Athènes ; ils montrèrent que la république pouvait les accepter pour amis et alliés sans rompre ses traités avec les Lacédémoniens, puisque Corcyre n'était l'alliée ni de Corinthe ni de Lacédémone. En terminant, ils posèrent ainsi la question : Il est en Grèce trois puissances maritimes, la vôtre, la nôtre, celle des Corinthiens ; votre intérêt est de confondre les forces de Corcyre avec les vôtres contre Corinthe et le Péloponèse. Les Corinthiens, dans leur discours, traitèrent Corcyre avec indignation et mépris : ils rappelèrent ses injustices et ses impiétés envers la métropole ; ils revendiquèrent le droit qui leur appartenait de châtier des sujets rebelles. Ne vous laissez pas entraîner, dirent-ils encore aux Athéniens, par l'offre d'une marine considérable : mieux vaut la justice pour assurer la puissance que des avantages éphémères qu'il faut acheter au prix de mille dangers. Les Athéniens se décidèrent en faveur de Corcyre, et contractèrent avec elle une alliance défensive contre ceux qui attaqueraient Corcyre, Athènes ou quelques-uns de leurs alliés. C'était au fond accepter la guerre avec le Péloponèse, mais ils ne purent résister à l'appât d'une flotte puissante qui venait s'offrir à eux. D'ailleurs l'île de Corcyre leur paraissait commodément située, sur la route de l'Italie et de la Sicile.

Désormais Sparte et Athènes seront irréconciliables ; et la guerre de Corcyre et de Corinthe ne sera que le prélude de celle qu'elles se réserveront. Les mécontentemens s'aigrissent et se multiplient : on se plaignait à Corinthe de ce que les Athéniens assiégeaient Potidée, colonie corinthienne, où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponésiens ; on se plaignait à Athènes des peuples du Péloponèse qui avaient excité à la révolte une ville tributaire de la république. Les Corinthiens convoquèrent à Lacédémone les alliés ; les Lacédémoniens tinrent leur conseil ordinaire, et invitèrent à s'expliquer devant eux tous ceux qui avaient à se plaindre des Athéniens. Les députés de Corinthe parlèrent les derniers.

Pourquoi Thucydide a-t-il mis de si nombreuses harangues dans la bouche des acteurs de son histoire ? Il a profité des mœurs et des habitudes de ses contemporains pour atteindre la vérité au prix de toutes les ressources et de toutes les industries de l'art. Les anciens parlaient beaucoup dans la gestion de leurs affaires ;

ils délibéraient sur tout : ils mêlaient les discours aux guerres, aux expéditions et aux lois décrétées. Ainsi les Corinthiens durent parler contre les Athéniens dans l'assemblée de Lacédémone. Voilà pour l'historien le texte nécessaire : il ajoutera son génie à la situation et à la réalité : il se servira de la harangue des Corinthiens pour apprécier l'esprit des deux peuples qui vont s'étreindre et se combattre ; sous la forme d'un reproche direct, il fera le portrait des Lacédémoniens : « Seuls d'entre tous les Grecs, ô Lacédémoniens, vous aimez à temporiser, vous défendant plus par la lenteur que par la force ; seuls, vous vous opposez à l'agrandissement de vos ennemis, non lorsqu'il commence, mais lorsqu'il est double ! Cependant on disait votre politique ferme et sûre, mais les faits démentent cette renommée. Le Mède, parti des extrémités du monde, était arrivé jusqu'au Péloponèse avant que vous lui eussiez opposé des efforts dignes de vous : et maintenant vous voyez avec indifférence les Athéniens, qui ne sont pas éloignés comme le Mède, mais qui sont près de vous. » Mais l'historien retrempe ses couleurs pour opposer l'un à l'autre le caractère de l'Athénien et du Spartiate : « Les Athéniens sont novateurs, prompts à inventer et à exécuter ce qu'ils ont résolu. Vous, au contraire, vous voulez conserver ce que vous possédez sans inventer rien, sans atteindre en réalité même au nécessaire. De plus, les Athéniens sont entreprenans au-delà de leurs forces, audacieux au-delà de toute attente, pleins d'espérance dans les revers ; votre partage est d'agir au-dessous de vos forces, de ne pas même vous fier aux choses les plus sûres, et de croire que vous ne serez jamais délivrés des malheurs. Ils sont aussi infatigables que vous êtes tardifs ; ils quittent aussi volontiers leurs foyers que vous y êtes attachés. Ils croient, en sortant de leurs murs, acquérir quelque chose ; en faisant une excursion, vous croyez nuire à ce que vous possédez. Vainqueurs, les Athéniens s'avancent très loin ; vaincus, ils se découragent très peu. Bien plus, ils dévouent à leur patrie leurs corps, devenus étrangers à eux-mêmes, et leur ame jusqu'à ses ressorts les plus secrets. S'ils ne réussissent pas dans ce qu'ils ont conçu, ils se croient déchus de ce qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait en comparaison de ce qui leur reste à

faire. S'ils échouent dans quelque projet, ils le remplacent par d'autres espérances, et complètent ainsi ce qui leur manque. Seuls, les Athéniens obtiennent et espèrent obtenir ce qu'ils ont conçu, parce qu'ils exécutent rapidement ce qu'ils ont résolu; et c'est au milieu des peines, des dangers, durant toute la vie, qu'ils poursuivent ces travaux pénibles. Ils jouissent très peu de leurs biens par l'envie d'acquérir toujours, croyant qu'il ne peut y avoir d'autre fête que d'accomplir leurs devoirs, et qu'un repos inoccupé n'est pas un moindre malheur qu'une activité laborieuse. Enfin, si l'on disait en peu de mots qu'ils sont nés, et pour n'avoir pas eux-mêmes de repos, et pour n'en pas laisser aux autres, ce serait la vérité. » Les voilà jetés sur la scène, les acteurs du drame: sont-ils assez vivans?

Il y avait à Sparte des députés d'Athènes qui étaient venus pour d'autres affaires : instruits de ce qui s'agitait dans l'assemblée, ils crurent devoir s'y présenter, non pour répondre aux accusations portées contre Athènes, mais pour démontrer généralement qu'il ne fallait pas se hâter de prendre un parti en de si graves conjonctures, et qu'il importait d'y réfléchir avec maturité. Nouvelle harangue où sont développés les mérites et les qualités d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir entendu tous les discours, firent retirer les étrangers et délibérèrent ensemble. Comme le plus grand nombre opinait à une guerre immédiate contre Athènes, on vit se lever le roi Archidamus qui conseilla la lenteur et la réflexion : son discours ajoute à la peinture du caractère des Lacédémoniens. Mais Stenelaïdas, un des éphores, déclara ne rien entendre aux longs discours des Athéniens; ils se vantent beaucoup, dit-il, et ne se justifient pas: votez la guerre, Lacédémoniens, d'une manière digne de Sparte. L'issue de la délibération fut de déclarer que l'assemblée jugeait les Athéniens coupables, mais qu'elle voulait appeler tous les alliés à donner leurs suffrages sur la paix ou la guerre. Si les Lacédémoniens décrétaient ainsi la rupture des traités, ils cédaient moins aux instances des alliés qu'à la terreur inspirée par les progrès toujours croissans de la puissance athénienne. Or voici comment s'étaient élevées les prospérités d'Athènes.

Par cette transition simple, Thucydide se rejette dans le passé :

il fait remonter les choses au moment où la Grèce, victorieuse des Mèdes sur terre et sur mer, se rassit sur ses fondemens comme déjà dans des temps antérieurs elle était rentrée au sein de ses foyers après la guerre de Troie. Nous assistons alors à l'histoire des murailles d'Athènes et à l'administration de Thémistocle : nous voyons comment il se fit envoyer à Lacédémone pour la tromper, et comment les murs d'Athènes et du Pirée s'élevèrent par le concours de l'audace et de la ruse, en dépit du Péloponèse.

Cependant Pausanias, fils de Cléombrote, commençait à rendre insupportable aux Grecs la domination des Lacédémoniens, et les alliés invitèrent les Athéniens à prendre le commandement. Les progrès de la puissance d'Athènes, les victoires de Cimon, les premières défiances de Lacédémone, les premières injures, les premières inimitiés, les guerres d'Athènes contre les Corinthiens, les Epidauriens, contre les Eginètes et les Lacédémoniens, contre l'Egypte, l'Eubée, contre Mégare, l'expédition de Samos sous la conduite de Périclès, tous ces événemens rejoignent l'époque où commence la guerre du Péloponèse, et les conjonctures qui l'ont précédée, telles que l'affaire de Corcyre et celle de Potidée. Alors Thucydide reprend l'histoire du présent au point où il l'a laissée, c'est-à-dire au moment où les alliés s'assemblent une seconde fois à Lacédémone pour délibérer de la paix et de la guerre. Nouveau discours des Corinthiens où les choses sont exaspérées, où les hommes du Péloponèse sont adjurés de secourir les habitans de Potidée : *car ils sont Doriens, et sont assiégés par des Ioniens; c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois.* Les suffrages de l'assemblée furent presque unanimes pour la guerre; mais comme rien n'était encore prêt, on envoya des députés à Athènes pour gagner du temps et acquérir de nouveaux griefs par des plaintes qui ne seraient pas écoutées : on demanda aux Athéniens de se purger d'un sacrilège commis contre Minerve, dont Thucydide conte les détails, et dans lequel Périclès était impliqué du côté de sa mère. Les Athéniens répliquèrent en demandant aux Lacédémoniens d'expier un sacrilège commis au Tenare, d'expier encore un autre sacrilège qui avait souillé le temple de Minerve quand les éphores voulurent mettre la main sur Pausanias. Thucydide raconte l'histoire et la fin de Pausanias qui vient

se mêler à la destinée de Thémistocle; le héros athénien reparaît; nous lisons sa fuite du Péloponèse, son refuge chez Admète, roi des Molosses, son apparition auprès d'Artaxercès, l'audace qui subjugue ce barbare dont l'ame n'était pas sans grandeur; enfin le portrait même de Thémistocle grandement esquissé, dont le trait le plus saillant est un génie naturel, une intelligence innée qui se passa, pour ainsi dire, de la science et de l'expérience, une divination inouie des obscurités de l'avenir, une improvisation admirable des ressources nécessaires au présent.

Enfin Lacédémone envoya ses derniers députés avec ces dernières paroles : Les Lacédémoniens veulent la paix; la paix subsistera si vous laissez les Grecs libres. Les Athéniens se formèrent en assemblée pour délibérer; et quand plusieurs eurent parlé, Périclès, fils de Xantippe, qui était alors le premier parmi les Athéniens, et le plus puissant par l'action et la parole, ouvrit la bouche. Dans ce discours, Périclès opine ouvertement à la guerre; il énumère les avantages d'Athènes sur les Péloponésiens dans la lutte qui doit s'engager : comparaison des forces des deux partis. Périclès recommande aux Athéniens de se confier surtout à leur puissance sur mer, d'être insensibles au ravage momentané de leurs campagnes et de leurs biens, car *ce ne sont pas les choses qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent.* Il leur recommande encore de ne pas songer, pendant la guerre, à étendre leur empire, et de ne pas ajouter à des épreuves nécessaires des périls et des aventures volontaires. Après l'avoir entendu, les Athéniens répondirent aux Lacédémoniens qu'on n'obtiendrait rien d'eux par la crainte, mais qu'ils étaient prêts à traiter comme des égaux avec leurs égaux. Les députés se retirèrent, et il n'en revint pas d'autres. Voilà le préambule de la guerre et de son histoire.

Nous avons insisté sur cette première partie de l'œuvre de Thucydide, parce qu'elle nous semble le triomphe de l'art historique tant chez les anciens que chez les modernes. Se présenter comme l'historien d'un seul événement et d'une catastrophe unique, se proposer un but direct et simple, mais y graviter en entraînant avec soi tout ce qui a précédé l'objet du récit, semer sur son passage les origines de la Grèce, traverser la guerre de

Troie, celle des Mèdes, assister à l'élévation des murs d'Athènes, aller reprendre dans le passé Thémistocle qui échappait par la date de sa vie au sujet et à la plume de l'historien; ne pas oublier Pausanias, ouvrir au lecteur la place publique de Lacédémone, d'Athènes, le secret de leur haine et de leur originalité; rassembler toute la Grèce autour de deux rivales, et préluder à l'action par une évocation synthétique de toutes les causes, de tous les élémens, et de toutes les puissances que le temps, la nature et l'histoire avaient accumulées pour y aboutir, n'est-ce pas là un miracle de l'art, n'est-ce pas là un de ces dévéloppemens du génie qui rapproche la conception humaine de la conception divine? Peut-être quand Xénophon fit connaître aux Grecs le livre du fils d'Olorus, quelques critiques, que sais-je? quelques Béotiens blâmèrent cette introduction : l'infini, la profondeur et la majesté de l'œuvre furent appelés peut-être chaos, confusion et pesanteur; mais Thucydide a déclaré laisser aux hommes un monument éternel et non pas un divertissement éphémère : par la pensée, il s'est enfui de son siècle pour mettre au service de sa gloire tout le temps dont les hommes auront à disposer sur la terre.

Dans cette histoire, telle que l'artiste l'avait conçue, le plus difficile était de commencer: l'action même devait être plus simple que les préambules. Quand Thucydide a exposé les préparatifs de Lacédémone et d'Athènes, et quand il a énuméré les peuples qui embrassaient la cause, les uns des Athéniens, les autres des Lacédémoniens, Athènes elle-même paraît sur le premier plan de la scène. Nous voyons les Athéniens obligés de rentrer dans leurs murs pour se préserver de la première invasion. A ce propos, l'historien remonte à la manière dont l'Attique était habitée dans la plus haute antiquité. Durant l'hiver qui suivit cette première invasion et les premières hostilités, Athènes célébra les funérailles des citoyens qui avaient succombé dans les commencemens de la guerre. Périclès fit le panégyrique solennel des morts, où il décernait à Athènes cette incontestable louange d'être l'école de la Grèce. Quelques jours après la seconde invasion de l'Attique, la peste se déclara dans la ville. On en sait la description. Cependant il se fit un grand changement dans l'esprit des Athéniens quand ils se virent la proie de la peste et de la guerre: ils accusaient Périclès,

ils lui reprochaient leurs malheurs; Périclès par sa parole releva leur courage, s'il n'apaisa pas tout-à-fait leur colère: le peuple le mit à l'amende, et peu de jours après l'élut général. Mais atteint lui-même du fléau qui désolait Athènes, il mourut au milieu de la troisième année de la guerre. Jamais homme d'état n'est sorti plus grand des mains d'un historien que Périclès de celles de Thucydide : il est clair que les destinées d'Athènes reposent sur la tête du fils de Xantippe; il vit, Athènes prospère; il meurt, elle tombe; il emporte avec lui la sagesse de la cité de Minerve; le plus aimable et le plus grand des Athéniens, il jouit de cette gloire éclatante et triste d'avoir pour oraison funèbre la ruine de sa patrie.

Nous ne saurions apporter ici le dessein de conter la guerre du Péloponèse. Les évènemens se déroulent dans le troisième, quatrième et cinquième livres (1), jusqu'à l'expédition de Sicile. La révolte de Mytilène contre Athènes, sa reddition, les délibérations des Athéniens sur son sort, le discours de Cléon, les murailles de Mytilène rasées, et le partage de son territoire sont l'objet du récit le plus attachant et le plus dramatique. L'histoire de Platée n'est pas moins tragique. La Grèce est vivement représentée déchirée par les factions, et partagée entre Athènes et Lacédémone. Nous trouvons aussi les témérités de Cléon, les caprices de la fortune qui couronne quelques-unes de ses folies, enfin sa mort dans la même action où succomba le Spartiate Brasidas. Le cinquième livre se termine par une sorte de conférence diplomatique entre les Athéniens et les Méliens. Ce dialogue est une des pièces les plus curieuses de l'antiquité. L'île de Mélos, colonie des Lacédémoniens, avait d'abord gardé la neutralité; ensuite elle avait repoussé, par la force, les ravages des Athéniens. Ceux-ci firent contre l'île une expédition avec trente de leurs vaisseaux, six de Chio et deux de Lesbos; mais avant de commencer les hostilités, ils envoyèrent des députés à Mélos : les Méliens ne les présentèrent pas à l'assemblée du peuple; ils les invitèrent à conférer avec les chefs et les oligarques. Dans cette conversation qui doit aboutir à la ruine ou au

(1) Il est probable que la division de l'histoire de Thucydide en huit livres fut faite par ceux qui la publièrent après sa mort : mais comme elle est généralement adoptée, nous nous en servons ici.

salut d'un peuple, les Athéniens sont subtils et insolens, les Méliens sont subtils et supplians; les maximes politiques développées dans cette argumentation grecque rappellent les négociations italiennes du seizième siècle.

Mais la manière de l'écrivain grandit encore avec les événemens, et les sixième et septième livres, où est racontée l'expédition de Sicile, surpassent en éclat les trois livres qui les précèdent. D'abord les commencemens de la Sicile sont exposés : il paraît que les plus anciens habitans de la partie occidentale de l'île s'appelaient les Cyclopes et les Lestrigons. Après avoir rappelé l'origine dorienne de Syracuse, alléguée par les Égestains auprès d'Athènes pour appuyer leur demande d'un puissant secours, Thucydide ouvre la délibération au sein de l'assemblée populaire et produit Nicias. Le vieillard fait entendre encore une fois le bon génie de la république : il rappelle que, faiblement rétablis depuis peu d'une terrible peste et de la guerre, les Athéniens ne doivent pas jeter leurs forces à peine restaurées dans une inutile aventure; il attaque Alcibiade et dit qu'il ne faut pas permettre à un jeune homme qui veut se faire admirer par le luxe de ses chevaux d'étaler sa magnificence au péril de la république. Le fils de Clinias se lève pour répondre et ne se gêne pas d'avouer qu'aux jeux olympiques il a lancé dans la carrière sept chars, ce que personne n'avait fait avant lui, qu'il a remporté quatre prix, et qu'il a encore rehaussé ses victoires par ses magnificences; il fait vanité de cette jeunesse qu'on accuse; il ne refuse pas de l'associer à l'expérience de son antagoniste pour la plus grande gloire de la patrie. Cependant Nicias reprend la parole, et veut épouvanter les Athéniens par l'énumération des dépenses et des préparatifs; on lui ferme la bouche en lui accordant tout; on l'élit général avec Alcibiade; Athènes, dans l'ivresse et le délire, semble se soulever tout entière pour se jeter sur Syracuse. Cette capitale de la Sicile a aussi ses assemblées et ses orateurs; on s'y encourage, on y exaspère la haine et la résistance contre les Athéniens; enfin commence le combat de la Sicile et de l'Attique. Quelque chose semble annoncer le dénouement; il y a dans l'armée des Athéniens un homme de moins, Alcibiade, que la folie du peuple vient de proscrire, après l'avoir élu général; du côté des Siciliens, il y a un homme de plus, Gylippe le Lacédémonien. Le succès

sera décidé par l'absence et la trahison du premier, par la présence et les talens militaires du second. Mais à quoi bon ce récit? Qui n'a pas lu le septième livre de Thucydide? Qui n'a pas été saisi douloureusement par la peinture lamentable de la déroute des Athéniens, catastrophe sans limites et sans mesures, et qui semble, n'avoir été égalée que par nos désastres au milieu des feux et des neiges de Moscou.

Après tant de pathétique, il n'y a de contraste puissant que la simplicité. Thucydide, dans le huitième livre, continue le récit des événemens avec une gravité plus austère encore, gravité qui convient aux malheurs d'Athènes, aux révolutions intérieures de sa démocratie. Ce huitième livre a été l'objet des plus singuliers jugemens : on a dit qu'il était indigne des précédens, que l'esprit de l'historien s'était affaibli, que cette décadence était prouvée par un style moins puissant et moins haut, et surtout par l'absence complète de harangues; enfin quelques-uns ont avancé que ce huitième livre n'était pas de Thucydide. Pour démontrer la faiblesse de ces témérités erronées, je reprendrai les choses dans leur ensemble. Dès le principe de la guerre, Thucydide put avoir l'envie et même concevoir le projet d'en écrire l'histoire, mais il est vraisemblable qu'il ne se mit sérieusement à l'œuvre que lorsqu'il se vit exilé : neuf années avaient déjà coulé quand il commençait, avec la conscience et la possession de toutes ses ressources et de toutes ses pensées : alors il composa cette vaste introduction que nous avons si fort admirée; il lui donna pour suite la peste d'Athènes, l'éloquence et la mort de Périclès; cependant il était occupé à raconter les événemens qui remplissent le troisième, quatrième et cinquième livres, quand éclata l'expédition ou plutôt la catastrophe de Sicile; l'historien vit son drame se compliquer par cet épisode si soudain et si douloureux; il dut redoubler de soins, de patience et de génie; les enquêtes et les informations devenaient plus difficiles et plus longues; quelque chose de si nouveau, de si fatal et de si désespéré demandait à l'historien ses forces les plus énergiques et les plus concentrées, et l'art devait au moins, par sa puissance, égaler la grandeur de la catastrophe et de la matière. Thucydide écrivait cette expédition de Sicile, quand Athènes fut prise par Lysandre : dénouement

apporté à l'historien par l'inexorable destinée qui poursuit sa patrie. Quelles patriotiques douleurs durent s'élever dans l'ame de l'artiste! L'œuvre qu'il élève grandit à toute heure sous sa main par les malheurs de son pays; et c'est par des coups de génie qu'il devra répondre aux coups de la fatalité. Thucydide sentit le besoin de séparer dans son histoire les désastres de Sicile d'avec la prise d'Athènes par quelque chose de fort simple; il écrivit donc simplement, mais avec un redoublement de tristesse austère, le huitième livre que nous connaissons; il n'en écrivit pas plus parce qu'il mourut; mais en mourant, il eut devant les yeux l'œuvre qu'il méditait, les suprêmes momens d'Athènes, Alcibiade qu'il aurait peint et jugé, le spartiate Lysandre, cette inexplicable déroute d'Ægos-Potamos qui coulait bas les vainqueurs de Salamine, la prise et la honte du Pirée, ses murailles démolies au son des flûtes (1); car enfin la Grèce se réjouissait, et la ruine d'Athènes était pour elle un jour de fête. Pourquoi le destin fut-il donc si âpre envers la cité de Minerve, jusqu'à lui envier son Thucydide et le lui enlever trop tôt? Il est constant pour nous que Thucydide, en écrivant ce qui forme le huitième livre, avait dans la tête tous les élémens du dénouement et de la péroraison; il était simple parce qu'il venait d'être pathétique, et bientôt devait l'être plus encore; il suspendait l'effet des harangues parce que déjà il l'avait porté loin, et bientôt devait le porter à son comble; par la modération, il se préparait au sublime. Il est clair, quand on a étudié Thucydide, que ce grand homme composait son œuvre d'une façon synthétique, avec une intelligence prévoyante, qui tenait toujours en réserve des forces inconnues; et que la Grèce tout entière, depuis ses origines jusqu'à la chûte d'Athènes, fut contenue dans son génie.

Thucydide parut après Hérodote, qui eut pour précurseurs Denys de Milet, Acusilaüs d'Argos, Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, Hellanicus et Phérécide (2); Thucydide, successeur d'Hérodote, eut pour continuateurs Théopompe et Xénophon; il est le point central de l'art historique chez les Grecs. Hérodote

(1) Xénophon, *Helléniques*, liv. 2.

(2) Creuzer, *historiche Kunst der Griechen*.

exprime le passage de la chronique à l'histoire, Thucydide constitue l'histoire elle-même; il lui donne son caractère et sa gravité : disciple d'Anaxagore, ami de Périclès, il connaît la philosophie et le gouvernement; il est autrement grand homme qu'eux, mais avec eux, associant l'histoire à l'étude de la nature et à la grande gestion des affaires.

Entre Anaxagore et Socrate, Thucydide vient dans le développement de la pensée grecque établir la politique : il est dénué de tout pressentiment de la révolution morale que doit accomplir le maître et l'ami d'Alcibiade; il peint et représente la société grecque comme Machiavel a peint et représenté l'Italie du XV[e] siècle; et il n'a pas plus d'intelligence pour Socrate que Machiavel n'en a eu pour Luther.

Il est artiste consommé, et pour l'industrie de l'art, ni l'histoire antique, ni la moderne, n'ont à lui opposer, je ne dis pas un vainqueur, mais un égal. Denys d'Halycarnasse accuse Thucydide d'avoir mal choisi son sujet : « Il ne fait, dit-il, que l'histoire d'une « seule guerre qui ne fut ni belle ni heureuse; guerre qu'il serait « à souhaiter qui ne fût jamais arrivée, et qu'il aurait fallu condam- « ner du moins au silence et à l'oubli. » Que répondre à un pareil homme et à une pareille objection? L'antiquité a donc eu ses prodiges de bêtise comme de grandeur (1).

Thucydide conte admirablement les choses, et la complication du récit n'en altère jamais l'unité. Mais peut-être est-il encore plus grand dans ses harangues. L'imagination a besoin d'un véritable effort pour concevoir la puissance dont était doué Thucydide de faire ainsi parler les hommes : trois fois il ne craint pas de donner aux Grecs l'équivalent de la parole de Périclès; Mytilène et Platée lui inspirent les plus touchans discours : Alcibiade a la brillante éloquence d'un jeune homme et d'un favori du peuple d'Athènes; Hermocrate à Syracuse trouve contre les Athéniens des explosions de haine et de colère qui font trembler pour eux; tout dans les harangues de Thucydide a sa raison et son effet. Quel est donc

(1) Lévesque a fait dans sa *cinquième excursion* une réfutation détaillée des critiques de Denys d'Halycarnasse.

cet homme qui redouble, par l'éloquence, la puissance de l'histoire, qui augmente la vérité par l'idéal, qui laisse aux orateurs de tous les temps des exemples pour les enflammer en les désespérant?

Le style de Thucydide a été fabriqué pour durer toujours; il a toutes les propriétés de l'homme qui l'a forgé; il est profond comme lui, grave, majestueux, austèrement pathétique, positif et idéal comme lui; il ressemble à l'homme qui l'a tiré hors de lui; nous conseillons aux rhéteurs anciens et modernes de s'y résigner, ou plutôt qui les oblige à s'occuper de Thucydide?

Il n'y a qu'un sentiment sincère et profond des beautés de l'histoire qui a pu engager M. Ambroise-Firmin Didot à essayer de le traduire. M. Firmin Didot n'ignorait pas que Charles Lévesque avait, en 1795, publié une traduction de Thucydide qui fut distinguée plus tard par le jury des prix décennaux, et qui offrait, sinon une image toujours satisfaisante de l'original, du moins un reflet qui n'était pas sans mérite et sans charme jusque dans sa pâleur. Charles Lévesque possédait, dans une assez notable mesure, la connaissance, le goût et l'intelligence de l'antiquité. M. Gail déclara que le travail de son prédécesseur lui avait été fort utile, et s'efforça de donner à sa traduction nouvelle le caractère d'une fidélité plus opiniâtre. Venant après Lévesque et Gail, M. Firmin Didot a profité de tous deux, ce qui est fort naturel, mais ne s'en distingue pas d'une manière bien nette; ce qui eût été nécessaire. Son allure n'est pas décidée : peut-être n'est-il pas assez maître de tous les secrets de l'idiome grec et de la langue française, eu égard à la rude tâche qu'il s'était imposée. Mais le nouveau traducteur n'en mérite pas moins les remerciemens des amis de l'antiquité pour ses efforts, pour le beau texte grec qui accompagne sa traduction, enfin pour une version nouvelle qui doit procurer à Thucydide quelques lecteurs de plus.

Thucydide, comme tous les grands génies qui viennent les premiers, est suivi dans l'évolution de la pensée humaine par des esprits analogues qui ont su marier à leur ressemblance avec lui une forte originalité. Salluste et Tacite chez les Romains, Machiavel chez les Italiens, sont évidemment des proches de Thu-

cydide ; c'est la même souche et le même genre de génie avec toutes les différences d'un développement libre et puissant au milieu d'une civilisation différente. L'esprit exclusivement politique n'a pas dans l'histoire de plus grands représentans que Thucydide, Salluste, Tacite et Machiavel.

Nous ne saurions quitter aujourd'hui le fils d'Olorus sans remarquer combien la face des choses, et par conséquent la face de l'histoire, a changé. Qui songerait aujourd'hui à écrire l'histoire dans les préoccupations exclusivement politiques de Thucydide et de Machiavel? La politique Italie elle-même donne pour successeur au secrétaire florentin le platonicien Vico, divinateur de génie, mais ne sachant pas assez de choses pour la généralité de ses axiomes, religieux, mais gêné par l'orthodoxie catholique, philosophe, mais ne dépassant pas les limites de l'idéalisme platonicien. Un illustre philosophe allemand, M. Schelling, nous semble, en résumant dans un de ses ouvrages sa pensée synthétique sur la philosophie de l'histoire, avoir en même temps, et sans le savoir, résumé en l'agrandissant la pensée de Vico : « L'histoire, a « écrit M. Schelling (1), est une épopée conçue dans l'esprit de « Dieu : ses deux parties sont le mouvement par lequel l'humanité « sort de son centre pour se développer jusqu'à sa plus haute ex« pression, et l'autre mouvement qui effectue le retour. La pre« mière partie est comme l'Iliade de l'histoire, la seconde en est « l'Odyssée. Le premier mouvement est centrifuge, le second est « centripète. » La théorie de Vico est surpassée et rectifiée; car si nous ne croyons pas avec lui que l'humanité tourne dans le cercle de la forme catholique, nous croyons avec Schelling que nous retournerons à Dieu, et c'est notre plus chère espérance. Seulement nous demanderons quelle sera la route. L'idéalisme de Vico, succédant à l'école politique de Machiavel, eut lui-même pour contemporain et pour successeur le génie politique de Montesquieu, qui ne peut pas plus nous satisfaire aujourd'hui comme règle à suivre que la théorie du Napolitain. Avec Vico, on étouffe dans le passé; avec Montesquieu on condamne l'humanité à une imitation perpétuelle, car de ce que certains faits politiques

(1) *Philosophie und Religion.*

se sont produits, il induit qu'ils se renouvelleront toujours. Que conclure de tout cela, si ce n'est que l'histoire veut être conçue et écrite aujourd'hui dans un système de métaphysique social assez puissant pour contenir toutes les idées, toutes les propriétés et tous les faits de l'humanité, et pour frayer la route avec ce majestueux et irrésistible cortége aux vérités futures?

LERMINIER.

ADMINISTRATION FINANCIÈRE

DES

ÉTATS-UNIS.

Lorsqu'il y a deux ans, un fonctionnaire public, rédacteur d'un recueil justement estimé, prétendit que les taxes du gouvernement des États-Unis étaient fort supérieures à celles de la monarchie constitutionnelle de France, il ne fut pas difficile d'apercevoir qu'il s'agissait simplement de décréditer, par des rapprochemens peu adroits, toutes ces idées de gouvernement populaire et à bon marché, qui avaient servi de passeport à la royauté du 9 août. La découverte de M. Saulnier, déposée d'abord dans la *Revue Britannique*, reproduite presque en même temps par plusieurs journaux, fut ensuite publiée à part avec une extrême profusion. Il était bien naturel que le général Lafayette relevât les étranges assertions de ce publiciste. Bien persuadé qu'elles n'avaient aucune exactitude, il les soumit à l'analyse instructive de deux hommes fort compétens pour en juger : le général Bernard, que la nature de ses éminens services avait mis à portée de connaître les États-Unis, et le célèbre Fenimore Cooper, qui réunit,

avec une si rare fécondité de talens, les dons grâcieux du poète aux plus solides qualités de l'esprit.

Les réfutations de ces honorables correspondans furent attaquées de manière à laisser voir de plus en plus l'intention primitive de leurs adversaires. On alla jusqu'à transporter les argumens de M. Saulnier à la tribune législative, où M. Casimir Périer, président du conseil, se prévalut de l'avis de M. Rives, alors ministre des États-Unis en France (séance du 10 mars 1832). Le général Lafayette, qui avait évité de compromettre la légation américaine, se contenta d'exprimer son doute. Il reçut quelque temps après une lettre de M. Rives, qui se plaignait d'avoir été mal compris par M. Casimir Périer, et d'avoir été cité mal à propos par M. Saulnier, double réclamation qu'il le priait de faire connaître à la première occasion. Elle se présente aujourd'hui (1).

Le général Lafayette eut aussi l'idée d'ouvrir dans sa correspondance une nouvelle discussion avec deux amis dont il serait difficile de récuser le témoignage : M. Gallatin, l'un des membres les plus distingués du congrès jusqu'à la présidence de Jefferson et de Madisson, non moins habile ministre des finances à cette époque, plus tard ministre des États-Unis en France, et M. Edward Livingston, célèbre par ses travaux de jurisprudence, secrétaire d'état sous la présidence du général Jackson, c'est-à-dire ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, aujourd'hui ministre plénipotentiaire à Paris.

Une lettre de M. Gallatin et des documens officiels, envoyés par le secrétaire d'état avant son départ de Washington, nous ont été

(1) « Surpris comme je le fus, écrivait M. Rives au général Lafayette, de l'usage « parlementaire que M. Périer a fait de mon nom, j'ai été extrêmement choqué « de me voir cité par M. Saulnier que je n'ai jamais vu et à qui personne n'a pu « donner comme de moi, aucune opinion qui justifiât sa citation. Les considéra- « tions politiques que ma situation présente m'impose, rendent mon silence « moins fâcheux que mon intervention dans cette polémique. Bien entendu que je « me réserve le droit de démentir de telles erreurs dans le monde, lorsque l'occa- « sion s'en présentera, et d'espérer que mes amis voudront bien en faire autant. Je « ne me rappelle pas si je vous ai dit que j'avais reçu de M. Périer une excuse « très positive et très aimable pour avoir employé mon nom dans la chambre. » Versailles, 23 mai 1832.

communiqués. Ces documens sont des réponses aux questions que M. Livingston avait cru devoir adresser à tous les états, à toutes les villes et diverses circonscriptions de la république américaine, pour éclaircir la discussion soulevée par M. Saulnier. Voici les demandes du secrétaire d'état :

« 1° Quel est le montant de toutes les taxes annuelles destinées à couvrir dans chaque partie du territoire les dépenses des états, villes, comtés, ainsi que du gouvernement national? 2° Quel est le nombre des ecclésiastiques de toutes les dénominations et leur salaire? 3° Le nombre des journées de travail exigé pour la réparation des routes, des ponts, et la valeur de ces journées? 4° L'évaluation du prix du travail, y compris celui de la nourriture, par mois et par jour, par semaine et pendant la moisson? 5° Combien de pauvres sont-ils assistés dans des dépôts ou placés dans des familles? à combien s'élève le nombre des pauvres à la charge des villes et comtés? 6° Quelle est la taxe annuelle pour les écoles, le nombre des écoles, colléges, académies, et des élèves dans ces différentes institutions? »

Six états seulement, Maine, Rhode-Island, Connecticut, Ohio, Indiana, Missouri, ont répondu; mais les recherches de M. Livingston sont continuées par son successeur. Les tableaux encore inédits que nous avons sous les yeux, sont à la fois trop minutieux et trop étendus pour que nous puissions les reproduire ici. Nous nous bornerons à en extraire les résultats généraux qui doivent d'ailleurs servir à faire connaître approximativement les dépenses totales du gouvernement des États-Unis. En effet, les six états dont la situation est connue, dépensent au moins autant que le reste de l'Union, pour le clergé, les écoles et les pauvres. On y remarque des routes, des canaux, des ponts, en aussi grand nombre, en aussi bel état que dans les plus riches contrées du monde. La position géographique et les intérêts de ces états sont on ne peut plus variés. Il faut aussi remarquer que dans ceux dont la fondation est récente les dépenses s'élèvent en raison de l'étendue superficielle du territoire; car un gouvernement exige dès sa naissance une organisation complète, qui peut ne pas coûter davantage pour un nombre beaucoup plus considérable d'habitans. C'est ainsi que les états nouveaux

contribuent ordinairement plus que les anciens, à proportion de leurs ressources, pour les routes, les tribunaux et une multitude d'établissemens dont les progrès ne sont pas en rapport exact avec ceux de la population (1). Il est donc permis d'évaluer, comme l'a fait M. Livingston, sur la base des taxes connues d'une grande partie de l'Union et de leur rapport avec le nombre des habitans, les charges du pays tout entier. L'emploi d'une semblable proportion aurait plutôt pour effet d'accroître, dans le cas présent, le chiffre des contributions nationales, que de le réduire.

Il résulte des tableaux que nous ne publions pas à cause de leur étendue, et des tableaux suivans qui en font connaître la partie essentielle, 1° qu'en 1830, les taxes locales du Maine, Rhode-Island, Connecticut, Ohio, Indiana, Missouri, s'élevaient, pour une population de 2,215,718 habitans, à 18,636,751 fr.; 2° qu'en appliquant les bases de cette évaluation aux autres états, la totalité des charges locales des États-Unis devait être estimée à 91,095,196 fr., au lieu de 261,998,605 fr., chiffre avancé par M. Saulnier, ce qui prouve qu'il a commis une erreur d'environ 170,903,409 fr. sur cette branche des contributions américaines; 3° que les dépenses du gouvernement fédéral ne s'élevaient pas à 144,335,884 fr., mais à 130,431,475 fr., y compris l'excédant des recettes, employé pour la dernière fois cette année à l'extinction définitive de la dette, seconde erreur de 13,904,409 fr. sur les dépenses générales, qui pourtant ne comportent aucune espèce d'incertitude et de contestations.

Dans le premier et le second tableau, nous avons évalué, ainsi que le désire M. Saulnier, à 5 fr. 42 c., le dollar dont la valeur variable, selon l'état du change, descend quelquefois à 5 fr. 25 cent.

(1) M. Adam Seybert, membre de la chambre des représentans des États-Unis, a publié en 1817 un tableau d'après lequel de 1789 à 1815 (pendant 25 années), les dépenses et les recettes du gouvernement fédéral, y compris le remboursement et le produit des emprunts nationaux, se sont élevées, année moyenne, à 76,779,720 fr., chiffre supérieur à ce qu'on payait en 1830, sans compter la dette. Or la population était en 1790 de 3,929,000 habitans, de 8,437,000 en 1815, de 12,866,020 en 1830. (Annales statistiques de Seybert, traduites par M. Arnold Scheffer en 1820.)

Dans le troisième tableau, le budget fédéral de 1830 figure tel que M. le général Bernard l'a extrait du *National Calendar* de 1831, et tel que M. Saulnier l'a adopté en y ajoutant 13,904,884 fr. qui ne doivent pas en faire partie.

ANNÉES 1830-1831.

Tableau général de toutes les taxes locales des états, comtés et villes de l'Union, pour le clergé, les routes, la milice, les pauvres, les écoles, etc., précédé d'une évaluation du prix moyen du travail.

(D'après les réponses de six états aux questions officielles qui leur ont été adressées, et les documens recueillis par le secrétaire d'état.)

PREMIER TABLEAU.

		dollars	cents	En francs et centimes. f.	c.
Valeur moyenne du travail aux Etats-Unis.	Évaluation du prix du travail, par mois, durant toute l'année...	11	2	59	73
	Par jour ordinaire.....	»	57	3	09
	Pendant la moisson...	»	85	4	61
	Prix de la nourriture par semaine, d'un ouvrier.	1	52	8	23
		dollars	cents	f.	c.
Taxes d'états.	Taxes pour les dépenses des états, sans compter la milice...	2,393,670	39	12,973,693	51
Taxes de comtés.	Taxes de comtés en déduisant la portion appliquée aux pauvres.	2,341,804	5	12,692,577	95
Contingent des villes.	Évaluation des diverses taxes des villes. .	1,585,021	46	8,590,816	31
Taxe volontaire pour le clergé.	Nombre des ecclésiastiques : 10,405. Évaluation de leur salaire.	2,652,260	5	14,375,249	47

		dollars.		francs.	
	Evaluation de ce qui revient à chacun : 254 d. 88 c. c'est-à-dire : 1881 f. 44 c.				
Routes.	Nombre de journées employées sur les routes... 6,479,026. Evaluation du prix total de ces journées.	4,032,036	94	21,853,640	21
Milice.	Nombre des miliciens : 1,341,547. Nombre de jours perdus pour les revues: 3,370,679 Valeur du temps et de l'entretien des armes.	1,625,808	36	8,814,881	31
Pauvres.	Nombre des pauvres : (il n'est pas encore connu); dépense pour leur entretien.	1,105,446	62	5,991,338	8
Écoles publiques.	Nombre des écoles : (imparfaitement connu) ; nombre des élèves : 1,063,147. Taxes levées pour leur entretien, sans compter les fonds fournis par l'état.	1,071,214	4	5,805,980	10
	TOTAL DES TAXES. . .	16,807,231	91	91,095,196	94

Tableau comparé des dépenses totales des États-Unis, selon les documens officiels et selon M. Saulnier.

DEUXIÈME TABLEAU.

		Selon les documens officiels.		Selon M. Saulnier.	
Charges fédérales.	Budget fédéral. . .	74,450,714 f.	56 c.	74,450,714 f.	56 c.
	Remboursement de la dette.	55,980,761	44	55,980,761	44
	TOTAL. . . .	130,431,475		130,431,475	

M. Saulnier ajoute à cette somme pour les postes. .			9,341,356
Pour frais de perception. . .			4,563,053
TOTAL. . . .			144,335,884
	Selon les documens officiels.		Selon M. Saulnier.
Budget des états. . . . . (Y compris les frais de perception.)	12,973,693	31	45,892,605
Charges des villes, comtés et districts. (Y compris les frais de perception, les écoles et les pauvres.) — Pauvres.	5,994,358	8	
Écoles.	5,805,980	10	
Pour les villes. . .	8,590,816	31	
Comtés et districts.	12,692,577	95	
TOTAL. . . .	33,080,732	44	44,000,000
Routes.	21,853,640	21	72,000,000
Milice.	8,814,881	31	50,000,000
Clergé.	14,375,249	47	25,000,000
Jurés.			11,000,000
Routes à barrières.			14,406,000
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	221,526,671	94	406,334,489

Nous n'avons pas compté dans ce dernier tableau les sommes suivantes : 1° — 9,341,356 fr. pour les postes ; 2° — 4,563,053 fr. pour frais de perception ; 3° — 11,000,000 fr. pour indemnités aux jurés ; 4° — 14,000,000 fr. pour les péages des routes à barrières.

Voici nos raisons : Les postes aux États-Unis ne sont pas un impôt. Les recettes de ce genre de service en couvrent exactement les dépenses, à l'exception des frais d'administration centrale, portés au budget de l'Union. M. Saulnier n'a pas reconnu comme un impôt dans les recettes des postes françaises, ce qui est absorbé par le transport des dépêches, et en cela il a eu parfaitement raison. Il devait rayer par conséquent la même dépense pour les États-Unis. Le service des postes françaises est porté au budget pour 36,380,000 fr. M. Saulnier en a déduit les frais de service, pour ne compter comme impôt que le bénéfice net de l'état, évalué en 1830 à 16,779,824 fr. Il n'a pas ajouté à cette somme le droit

de 25 centimes que l'on paie aux maîtres de poste, par chaque cheval attelé à une voiture suspendue. Cependant ce droit est une taxe.

Quant aux 4,563,053 fr. de frais de perception, nous nous sommes assurés auprès de M. Livingston que cette somme est imaginaire. Le chiffre officiel du revenu fédéral comprend ce que la perception a coûté.

Les indemnités payées aux jurés sont en grande partie à la charge des états, et figurent ainsi dans la somme déjà évaluée de leurs dépenses. Dans quelques états, elles entrent dans les frais de procédure, supportés par les parties. Personne ne sait à quelle somme cette espèce de taxe, d'ailleurs fort restreinte, peut s'élever.

Nous avons encore effacé les 14,000,000 fr. que coûtent, selon M. Saulnier, les péages des routes à barrières, car il faudrait compter également aux États-Unis et en France les péages des canaux, routes de fer, ponts, etc. Si l'on rangeait parmi les taxes nationales les rétributions que chaque entreprise de travaux publics doit exiger de ceux qui font un usage volontaire de ses services, cela changerait entièrement les évaluations de tous les budgets du monde, et la question qui nous occupe serait fort compliquée.

En divisant les 406,334,489 fr. du budget de M. Saulnier par le nombre de la population des États-Unis en 1830 (12,866,020 habitans), on obtient une cote moyenne de 31 fr. 58 cent. par habitant.

Cependant l'impôt américain s'élève, selon lui, à 36 fr. 94 cent. par tête. Cela vient de ce qu'il a cru pouvoir retrancher tous les esclaves de la population contribuable (1).

(1) Toutes les fois qu'en parlant de la république américaine, on rencontre ce malheureux mot d'esclaves noirs, il est juste d'observer qu'un si grand fléau a été imposé aux Etats-Unis par la Grande-Bretagne. Lorsque les colonies demandaient à ne pas recevoir d'Africains, la mère-patrie répondait qu'elle ne pouvait renoncer à un commerce si lucratif, et que les colonies étaient faites pour la seconder. Il ne faut pas oublier que la première loi qui ait paru parmi les nations pour l'abolition de la traite fut adoptée en 1776 par la législature de Virginie et par douze autres états en 1783. La plus grande partie de l'Union a déjà opéré l'affranchissement

M. Émile Péreire, dans une très intéressante brochure publiée en 1832, lui objectait avec beaucoup de raison que « si l'on excluait les esclaves d'une telle répartition, on pouvait tout aussi bien annuler la part d'impôt des femmes et des enfans, sous prétexte qu'ils ne s'en acquittent pas directement, et que les neuf dixièmes du revenu fédéral se composant du produit de la douane, c'est-à-dire d'un impôt de consommation, il était évident que non-seulement l'esclave américain participait comme travailleur à la formation de l'impôt, mais qu'il acquittait une taxe relativement plus forte que celle de l'homme libre, puisque son travail servait à payer sa contribution et celle de son maître. »

On lit dans le 16e numéro de la *Revue Britannique de* 1831, l'assertion suivante de M. Saulnier :

« M. Gallatin, autrefois ministre des États-Unis en France, et « antérieurement ministre des finances de l'Union, disait un jour,

graduel des noirs. Il existe à Liberia, sur la côte d'Afrique, une petite république noire fondée par des citoyens de tous les États-Unis. Elle prospère et peut devenir un foyer de civilisation pour le continent africain. Mais ce qui doit contribuer plus sûrement à l'émancipation qu'on peut déjà prévoir, c'est que l'entretien des esclaves devient très onéreux à ceux qui les emploient, à mesure que la concurrence victorieuse du travail libre s'établit à côté du travail forcé. Le malaise d'une semblable situation pour les planteurs a beaucoup d'influence en Virginie et surtout dans le Maryland, où l'on commence à suivre l'exemple du nord. N'est-ce pas le concours de plusieurs causes du même genre qui a fait passer la plus grande partie de l'Europe de l'esclavage domestique au servage féodal, et plus tard à différens degrés de liberté civile? Le christianisme avait bien proclamé d'admirables maximes d'égalité et de fraternité; mais seize siècles après son établissement, les pays les plus attachés à l'église romaine faisaient encore des esclaves sous prétexte de faire des catholiques.

Nous terminerons cette note en remarquant, avec M. Adam Seybert, que la population esclave double aux États-Unis en 25 ans 9|10es, et la population libre en 22 ans 23|100es. Or, dans nos colonies, selon M. Gautier, la race noire décroit annuellement dans la proportion de 2 1|2 0|0, et de 5 0|0 dans les colonies anglaises. Ces résultats paraissent indiquer chez les planteurs américains une supériorité morale de procédés vis-à-vis de leurs esclaves.

(Voy. la statistique d'Adam Seybert et le rapport de M. Gautier, pair de France, président de la chambre du commerce de Bordeaux, sur le tarif des sucres, en 1833.)

« en ma présence, que le peuple des États-Unis était peut-être le « plus imposé après les Anglais. Cette opinion me surprit beau- « coup. J'ai pu depuis en reconnaître l'exactitude. C'est par suite « de ces énormes taxes qu'un habit qui, en Europe vaut 100 fr., « coûte 200 fr. à New-York. Les marchands américains, quand « les étrangers se récrient sur leurs prix exorbitans, observent « qu'ils sont accablés d'impôts de toute espèce. »

M. Saulnier n'est pas heureux dans le choix de ses autorités. Nous avons révélé en quels termes M. Rives repoussait l'usage que la *Revue Britannique* voulait faire de sa prétendue adhésion à de faux jugemens sur les États-Unis. Laissons parler maintenant M. Gallatin en réponse à l'anecdote qui le concerne :

« Le prix du travail manuel et de tous les emplois en grande partie mécaniques, est beaucoup plus élevé ici qu'en Europe. Cette cherté des salaires tient à ce que le travail est plus demandé qu'offert, et à la surabondance des terres en comparaison du nombre actuel des habitans. D'un autre côté, nos institutions démocratiques empêchent que les salaires des emplois élevés ne soient payés au-delà de ce qu'ils valent, et, dans certains cas, les maintiennent un peu au-dessous de ce qui conviendrait. Ainsi, nous n'avons aucuns des abus dont on se plaint généralement en Europe, point de pensions civiles, point de sinécures, point de salaires extravagans donnés à des officiers de hauts grades. Mais les employés d'un rang inférieur dans tous nos établissemens publics coûtent davantage en proportion de leur nombre. En même temps, je puis vous affirmer, du moins pour ce qui regarde nos employés civils, qu'avec un nombre beaucoup moins grand de personnes, soit chefs, soit commis, nous faisons autant de travail qu'en France (1). » (*Lettre de M. Gallatin au général Lafayette.*)

(1) Dans une comparaison de ce que coûte l'administration financière des deux pays, M. Saulnier était arrivé à un résultat contraire, en faisant abstraction de la cour des comptes, qui représente, avec l'administration centrale de nos finances, l'équivalent de la trésorerie de Washington. Ainsi mille employés sur dix-neuf cent dix-huit ne figuraient pas dans les calculs de la *Revue Britannique*. M. Péreire a fait voir que la trésorerie de Washington, au lieu des 154 fonctionnaires qu'elle rétribue, devrait en avoir 800, si le nombre de ses employés était proportionnellement égal à celui de notre administration financière.

M. Gallatin estime que la totalité de la dépense des états et des charges locales ou municipales s'élève à 17,000,000 dollars, ou 92,140,000 francs.

C'est 1,044,804 fr. au-delà du chiffre qui résulte des recherches du secrétaire d'état. (*Voyez le premier tableau.*)

Si l'on ajoute à ces 92,140,000 fr. la somme du budget fédéral, y compris même le remboursement de la dette, on voit que M. Gallatin, consulté séparément et privé des renseignemens que M. Livingston pouvait obtenir dans l'exercice de ses hautes fonctions, confirme cependant toutes les données de cet écrit.

Il ne voudrait pas, il est vrai, que l'on comptât dans le budget américain ce qui est volontairement payé aux ministres des différens cultes, car, dit-il, avec beaucoup de vérité, ce n'est que par suite de l'habitude où l'on est en France de voir le clergé entretenu par le gouvernement, que l'on a pu considérer une semblable dépense aux Etats-Unis comme une taxe imposée aux habitans.

A son avis, le remboursement de la dette américaine est une charge temporaire qu'il faudrait aussi retrancher dans l'estimation du budget normal des Etats-Unis. MM. Livingston et Fenimore Cooper partagent cette opinion; mais nous avons préféré ne pas nous y conformer dans nos calculs, afin de ne laisser à M. Saulnier aucune occasion de vaines controverses.

Il est tout simple que les correspondans du général Lafayette aient hésité à compter comme partie intégrante des dépenses habituelles de leur pays les 40 à 60,000,000 fr. que les Etats-Unis auront annuellement consacrés depuis l'avènement de Jefferson à la présidence jusqu'à l'année 1835 (pendant trente-cinq ans), à l'entière extinction d'une dette de plus de 860,000,000 fr., imposée par la guerre de l'indépendance et celle de 1812 à 1815. Ces énormes remboursemens, toujours opérés avec les excédans des recettes sur les dépenses, paraissent en effet une preuve de prospérité et de sagesse inouies, plutôt qu'une véritable aggravation des charges nationales. Les Etats-Unis sont, jusqu'à ce jour, le seul pays du monde qui soit ainsi parvenu, par la persévérance de sa bonne administration, et malgré dix années de guerres, à se libérer de ses dettes comme d'une taxe provisoire.

Comment comparer un si heureux emploi de ses excédans de

recettes avec les expédiens de nos administrations financières depuis que nous sommes entraînés à des emprunts toujours croissans? L'Angleterre, en cessant, à partir de 1829, d'amortir sa dette, a du moins réduit ses dépenses sans diminuer son crédit. Quant à nous, nous multiplions les charges qui nous font emprunter par les procédés mêmes destinés à les réduire, et nos dépenses de toutes les sortes s'accroissent en même temps que le capital de notre dette. En considérant d'une part l'amortissement des Etats-Unis, le seul réel et définitif, l'immobilité de la dette de l'Angleterre avec la compensation de ses réductions de taxes, qui s'élèvent, depuis six années seulement, à plus de 176,000,000 fr., et, d'un autre côté, l'accroissement simultané et réciproque de nos emprunts par nos dépenses, de nos dépenses par nos emprunts, il reste malheureusement démontré que notre système financier est le plus fâcheux qu'on ait pu choisir, et que ce serait une folie de ranger parmi nos charges temporaires les 319,000,000 fr. qui figurent dans notre budget pour le service de la dette et des pensions.

A la vérité, certains économistes, dont l'esprit complaisant se plaît à découvrir un côté heureux dans nos plus évidentes misères, prétendent que ce sera un malheur pour les Etats-Unis de n'avoir pas de créanciers, attendu que les dettes publiques intéressent un plus grand nombre de familles à l'ordre social. Plaisante manière d'attacher les gens à l'ordre social, par le désordre des finances et du gouvernement! Cette invention ressemble un peu au corset que les membres d'une secte contemporaine font lacer, dit-on, derrière leurs épaules. Savez-vous pourquoi? Pour rappeler à chacun qu'il a besoin de son frère, et que son frère a besoin de lui. L'intention symbolique du corset vaut assurément l'utilité sociale de la dette.

D'autres esprits plus sérieux sont trop disposés à ne voir dans l'usage illimité des emprunts qu'une occasion de faire baisser l'intérêt de l'argent, en accroissant par la création des nouveaux titres conférés aux créanciers de l'état la masse des valeurs en circulation, et à conclure de cette baisse de l'intérêt que le crédit des particuliers s'accroît avec le crédit public. On pourrait leur répondre: 1° Que le crédit public, quand il est renforcé par des monopoles,

diminue celui des particuliers; 2° que la baisse du prix des capitaux n'est heureuse pour un pays que lorsqu'elle résulte de leur égale ou facile répartition; 3° que des banques libres dans leur action, quoique soumises à de sages garanties vis-à-vis de leurs cliens, diminueraient aussi l'intérêt de l'argent, sans avoir les inconvéniens d'un crédit public mal dirigé. Ainsi, à la fin de cette année, les Etats-Unis n'auront plus de dettes, ce qui n'empêchera pas la seule ville de New-York de posséder plus de vingt banques, dont les escomptes annuels se sont élevés depuis huit ans à 365,000,000 fr., et les escomptes de Philadelphie de dépasser 800,000,000 fr., tandis que la banque de Paris n'a escompté que pour 222,000,000 fr. en 1831, 150,000,000 en 1832. De tels exemples prouvent assez que le crédit vraiment social, le crédit industriel, est fort indépendant de l'usage du crédit public.

La manière la plus rationnelle de comparer le poids des impôts en divers pays est de les évaluer en journées de travail. Sous ce point de vue, la thèse de M. Saulnier est encore moins soutenable. En effet, le prix moyen de la journée de travail en France est, selon lui, de 1 fr. 50 c., tandis qu'aux Etats-Unis il est de 4 fr. 50 c. Il faudra par conséquent que l'auteur de ces évaluations convienne lui-même, en se conformant à ses propres calculs, que l'impôt français étant, comme il le dit, de 31 fr. par tête, est payé en vingt jours deux tiers de travail, et que l'impôt américain n'exige que huit jours un cinquième de travail pour le chiffre très exagéré de 36 fr. 94 c. par habitant.

Mais en prenant pour base les évaluations plus sûres de MM. Livingston et Charles Dupin, la journée de travail ne vaut que 3 fr. 9 c. (*voyez le premier tableau*) aux Etats-Unis, et 1 fr. 25 c. en France.

En 1830, le contribuable américain n'a donc été imposé pour une cote moyenne de 17 fr. 29 c., produit de tous les genres de taxes qui peuvent l'atteindre, que de cinq ou six journées de travail. En 1834, d'après le rapport communiqué le 17 décembre 1833, à la chambre des représentans, par M. Taney, nouveau secrétaire d'état, les dépenses fédérales ne s'élèveront, y compris les derniers paiemens pour la dette, qu'à 127,580,807 fr. En ajoutant à cette somme celle des taxes locales, on obtient, pour 14,000,000

d'habitans, un impôt moyen de 15 fr. 60 c. (à peu près cinq jours de travail). A partir de 1835, lorsqu'on aura opéré le remboursement complet de la dette, l'impôt sera probablement réduit à quatre jours de travail.

Comparons maintenant cet impôt du citoyen des États-Unis à celui du contribuable français que M. Saulnier a évalué pour 1830, année financière qui diffère très peu de celle où nous entrons.

Budget de 1830.	978,000,000 fr.
Dépenses pour la garde nationale. . .	100,000,000
Casuel du clergé.	15,700,000
TOTAL.	1,093,700,000 fr.

Cote moyenne du contribuable français
selon M. Saulnier. . . . . 31 fr. 4 c. (24 jours de travail).

Remarquons en passant que M. Casimir Périer évaluait notre impôt moyen à 33 fr. (séance du 10 mars 1832). Cette différence fait voir que les prodiges de la centralisation, si dévotement exaltée par la *Revue Britannique*, n'empêchent pas nos habiles fonctionnaires eux-mêmes d'apprécier diversement nos dépenses générales. Quant aux dépenses locales qui ont été la principale ressource de M. Saulnier pour enfler le budget américain, il faut bien reconnaître qu'en tout pays il est difficile de les constater avec une exactitude mathématique. Si l'on voulait appliquer à la France les minutieuses recherches auxquelles M. Saulnier s'est livré pour les États-Unis seulement, et à notre avis, sans beaucoup y réfléchir, on reconnaîtrait d'assez notables lacunes dans les papiers de notre bureaucratie, et à coup sûr les questions de M. Livingston, ministre d'une nation éminemment vouée à l'anarchie, ne trouveraient pas chez nous de faciles réponses.

Sans reproduire ici les excellentes critiques de M. Péreire, qui a signalé des erreurs considérables dans les résultats de M. Saulnier, tels que nous venons de les exposer, nous demanderons pourquoi, dans un tableau composé de toutes les taxes françaises et américaines, la *Revue Britannique* a omis les corvées et prestations de

nos chemins vicinaux, le produit des octrois dans nos villes et d'autres charges qu'on ne peut évaluer à moins de 100 millions?

Cette addition, probablement au-dessous de la vérité, porterait notre cote moyenne à plus de 34 fr., c'est-à-dire à environ 28 journées de travail (la 13e partie de l'année).

Or, nous avons vu que la cote moyenne des États-Unis ne dépassait pas 5 journées de travail (la 73e partie de l'année). Sous ce rapport, l'impôt américain est à l'impôt français comme 13 à 73.

Il est ridicule de vouloir juger des institutions d'un pays par la cote moyenne de ses impôts. En parcourant, avec le sentiment de défiance qu'on doit apporter en pareille matière, un tableau où M. Adrien Balbi compare les divers revenus et les diverses populations du globe entier, la Chine se présente comme le pays le moins imposé, et le gouvernement anglais comme le plus dispendieux. Assurément, le téméraire entrepreneur de statistique, dont l'insatiable curiosité a essayé de convertir en monnaie française l'impôt des Chinois, ne songeait pas à prendre leur gouvernement pour objet de ses préférences et à reléguer la Grande-Bretagne au dernier rang des nations, soit monarchiques, soit républicaines, barbares ou civilisées.

L'assiette et l'emploi des impôts, leurs diverses influences sur la masse des populations, et sous ce rapport leur évaluation en journées de travail, tels sont les caractères essentiels qui peuvent diriger d'utiles recherches à l'occasion d'un système quelconque de finances.

« La richesse publique et la facilité de contribuer aux charges « de l'état, dit M. Gallatin, ne manquent pas de s'accroître au plus « haut point sous les gouvernemens qui, s'abstenant de tout pou- « voir arbitraire, administrent en vertu de lois égales pour tous, « sans favoriser ni opprimer aucune classe particulière de per- « sonnes, ni aucune espèce de travail, et assurent une sécurité « complète aux individus, à l'industrie, à la propriété. Or, ces « avantages se lient au système des taxes qui peuvent être plus ou « moins oppressives, partiales, et frapper les sources de l'indus- « trie nationale; ils dépendent aussi de la manière dont se font « les dépenses publiques, soit qu'on les applique à des objets pro-

« ductifs, soit qu'on en abuse pour augmenter le nombre des « membres oisifs et improductifs de la société (1). »

Ce peu de mots résume le débat fort secondaire provoqué par la *Revue Britannique*, et c'est par là seulement que nous pourrions juger du mérite des gouvernemens dans une comparaison de leurs revenus.

Qu'y a-t-il de vraiment remarquable dans le système financier des États-Unis? L'extinction de leur dette et l'absence de tout impôt sur les produits de l'agriculture. Ajoutez que la production elle-même en tous les genres n'y est qu'indirectement imposée et toujours également pour toutes les industries, puisque leur loi de douane, source abondante des neuf dixièmes du revenu fédéral, a cessé, grace au bon sens du congrès américain, de protéger les fabriques aux dépens de la masse des consommateurs. N'étant plus qu'un impôt de consommation, c'est-à-dire un moyen de revenu public, cette loi, telle qu'on vient de la réviser, permet à chaque instant de réduire les recettes au niveau des besoins de l'état. La constitution avait bien interdit au congrès la faculté de réglementer à l'intérieur le commerce et l'industrie, mais de fâcheuses interprétations commençaient à prévaloir. Les états favorisés, en revenant au sens rationnel du pacte fédéral, ont enfin renoncé aux priviléges qui les menaçaient soit d'un déchirement, soit des misères ou fausses prospérités, dont les pays soumis, comme la France et l'Angleterre, à des tarifs protecteurs ou prohibitifs, sont de jour en jour accablés. L'heureuse issue de la dernière querelle du sud avec le nord a rétabli entre la liberté politique et la liberté industrielle un accord nécessaire qui assure à ce grand pays un long avenir de pacifiques prospérités. Or, cette crise elle-même a témoigné hautement en faveur des institutions américaines. Quand la cruelle espérance de leurs ennemis épiait une occasion de guerre civile, comment se fait-il en effet que tant de dissensions poussées à l'extrême se soient apaisées sans violence? C'est que de part et d'autre, on savait que le principe toujours vivant d'une représentation nationale offrait des ressources inépuisables de concilia-

(1) Lettre de M. Gallatin au général Lafayette.

tion. Que l'on compare ce qui s'est passé dans la Caroline du sud avec les sombres évènemens de Bristol et de Lyon.

Vainement on objecterait que les réformes électorales ou législatives les plus vastes auraient été sans rapport immédiat avec ces sanglans démêlés. La situation menaçante de nos grandes villes manufacturières tient assurément à nos lois de douane, à l'assiette de nos impôts sur les produits du sol, et quoiqu'on ne puisse toucher légèrement à de si graves objets, ni attendre de nouvelles mesures financières un remède subit et universel, cependant la délibération de ces mesures n'aura d'efficacité que le jour où elle appartiendra à une représentation large et fidèle. Jusque-là, les perfectionnemens de nos homéopathes politiques administrant la liberté commerciale et industrielle, par millionièmes de scrupule, seront fort incertains.

Dans un recommandable ouvrage récemment publié par un économiste qu'on n'accusera pas de passions anti-sociales (1), nous venons d'examiner un grand nombre de tableaux la plupart officiels, d'après lesquels l'auteur, écrivain consciencieux et animé par les plus généreux motifs, a tiré les conclusions suivantes :

« 1° Que nos lois de douane ne chargent l'importation de matières propres à la fabrication, la plupart analogues à nos produits agricoles, que de 133 fr. par 1,000 fr., tandis qu'elles chargent de 200 fr. par 1,000 fr., l'importation des objets fabriqués dont elles permettent l'entrée; que la sortie de nos produits agricoles est chargée de six fois plus de droits proportionnellement que celle de nos produits manufacturiers, bien que le sol paie déjà la plus grande partie des impôts directs et que ses produits paient à eux seuls les octrois et les contributions indirectes; 2° que les tissus, objets de nos fabrications qui occupent le plus de machines, forment à eux seuls plus de moitié de nos exportations et ne forment guère que le trentième de nos importations, tandis que nos produits agricoles, que nous ne pouvons obtenir que par le travail réel de nos ouvriers, forment en 1831 plus de moitié de nos importations, et ne forment pas le quinzième de nos exportations;

(1) *Recherches des causes et de la misère des peuples civilisés*, par M. de Morogues, membre du conseil-général du département du Loiret.

3° que le système entier de nos lois de douane sacrifie notre agriculture aux progrès de nos fabriques, qui pourtant ne pourraient trouver de meilleurs encouragemens et débouchés que dans l'aisance des deux tiers du pays voués à la culture des terres; 4° que ces privilèges de l'industrie fabricante n'atteignent pas leur but, puisqu'ils enrichissent seulement quelques hauts spéculateurs au grand préjudice de la population ouvrière, ainsi qu'on peut le voir par des tableaux où sont enregistrés les nombres croissans de ses crimes, délits, suicides, enfans naturels ou abandonnés, décès dans les hôpitaux, etc....; 5° que ces effets sont constatés en tous les pays où la haute industrie et la grande culture obtiennent des privilèges aux dépens de la petite industrie et de la culture moyenne, qu'ainsi le paupérisme a envahi en Angleterre plus du quart de la population, en Hollande le sixième, en Belgique le huitième, en France, avant 1830, le seizième, tandis qu'aux États-Unis où les exportations agricoles forment les dix-neuf vingtièmes de l'exportation générale, et dans sept états du nord où pourtant le commerce et les fabriques se trouvent, relativement au nombre des habitans, dans une proportion plus forte qu'en d'autres parties de l'Union, on ne comptait, en 1826, qu'un pauvre sur 76 habitans. »

M. de Morogues propose des remèdes que nous n'adoptons pas. Il attribue à la providence du pouvoir, tel qu'il se retranche en son étroite volonté, une vertu que nous souhaitons sans l'espérer. Comment nos lois de douane seraient-elles autre chose qu'une transaction égoïste entre de petits intérêts de monopole, quand les plus hauts fonctionnaires professent sans détour l'excellence de l'intérêt personnel appliqué à l'art de gouverner? La plus incorrigible infirmité d'un pouvoir qui s'est attiré de puissantes résistances, vient de ce qu'il ne voit en toutes choses que l'utilité de sa conservation. Son autorité n'est plus une mission; c'est une place. Il va cherchant de nouvelles créatures qui fassent compensation au nombre de ses censeurs ou de ses ennemis, comme si l'on pouvait avoir des créatures sans nuire aux masses en qui réside la force durable. L'intérêt personnel, considéré comme ressort du gouvernement, n'est pas seulement une flétrissure, mais une contradiction. Élevez le tarif des fers ou des houilles, adjugez cet emprunt, inventez je ne

sais quelle sinécure, pour capter soit une classe, soit un personnage dont vous croyez avoir besoin, toute faveur se réduira perpétuellement à faire mille fois plus d'ingrats et de jaloux qu'on ne peut obtenir de misérables amis. Le nombre des soupirans est immense, il est vrai, et ceux-là paraissent encore plus amis que tous les autres; mais à côté se trouve la nation raisonneuse et souffrante. Ainsi l'exige la nature de l'intérêt personnel qui devrait changer de nom, si, en retour de ses agaceries, il obtenait de véritables dévouemens au lieu de passagères complaisances et convoitises (1).

Pourquoi les États-Unis ont-ils une loi de douane ramenée à son but raisonnable, le revenu public, une dette qui s'éteint, des impôts légers à la production, qui n'accablent ni ne ménagent aucune classe de citoyens? Parce que l'utilité du gouvernement n'y est pas distincte de l'utilité nationale; parce que, dans toutes ses parties, ce gouvernement n'est et ne peut être que le pays représenté.

Ces avantages tiennent-ils au climat? — Non, car ce pays comprend nos climats d'Europe les plus variés. — A l'étendue de ses bonnes terres non cultivées? — L'Amérique méridionale et d'autres peuples en ont la même quantité sans aucun profit. — Aux mœurs primitives de ses habitans? — Elles étaient monarchiques et ne le sont plus. — A ses vertus? — Ceux qui ont imaginé ce trésor général de vertus républicaines, les contestent toutes dans le détail. — A son instruction populaire? — Elle est remarquable en effet, et surtout heureusement appropriée à ses besoins; mais avec un peu de bonne volonté, nous ne tarderions pas à obtenir ce même résultat. — A son suffrage universel? — La France a eu l'honneur de l'exercer, et plusieurs fois ses pouvoirs révolutionnaires en ont récusé l'expression contradictoire par des coups d'état, avant d'éprouver eux-mêmes une semblable atteinte. — A sa jeunesse? — Il ne fait pas de folie.

(1) Le faux système de l'intérêt personnel, pris comme unique mobile des actions humaines, était flétri du haut des chaires de la restauration comme la dernière conséquence de ce qu'on appelait le sensualisme du siècle passé. Or, la plupart des disciples d'Helvétius se sont illustrés par de généreux dévouemens à la régénération de la société. Lequel vaut le mieux de démentir d'étroits principes par ses actes, ou bien de belles paroles par de vulgaires entraînemens?

Il faut bien en convenir, l'Amérique du Nord doit le cours de ses prospérités à la probité intelligente et vraiment paternelle des premiers chefs qui ont eu la gloire de ramener si solidement au progrès de ses institutions, tout ce que la philosophie du siècle passé et la pratique successive des affaires leur ont fourni d'utiles enseignemens. Sa révolution s'est ensuite maintenue par un concours de salutaires habitudes et de circonstances heureuses, qui ne tiennent pas au caractère de ses habitans, mais à la moralité sévère du début de leur gouvernement. Comme nous, ils ont eu à défendre leur révolution, et si la nôtre a su se faire reconnaître de l'Europe repoussée de nos frontières, il ne lui eût pas été plus difficile de se retrancher ensuite dans la puissance de son bon droit, que de s'égarer en de folles conquêtes.

Des discussions inouies agitent le monde. L'économie politique est sortie de ses anciens calculs mêlés d'idylles et d'élégies pour embrasser tout ce qui touche aux conditions présentes des sociétés. Au milieu de cette effervescence des esprits, deux méthodes contraires sont assez franchement controversées.

Les uns paraissent considérer les ressources naturelles du sol comme épuisées, les forces de l'industrie comme arrivées à leur dernier terme, et résolus qu'ils sont d'apporter un soulagement à ceux qui souffrent, n'ont aperçu d'autre moyen qu'un déplacement du pouvoir et de la richesse. Ils conçoivent bien une association définitive dont le nivellement régulier des fortunes serait le but imaginaire; mais pour la réaliser, ils auraient besoin d'une force violente qu'ils cherchent dans une victoire du plus grand nombre, au lieu de l'attendre de la conciliation des intérêts établis. Ainsi leur association ne pourrait résulter que d'une lutte préalable d'état à état, de classe à classe; en un mot, d'une guerre du pauvre contre le riche, c'est-à-dire contre le pauvre, car tirant sa subsistance journalière de son travail, c'est sur lui que retomberait définitivement toute dépréciation de la valeur vénale de ses œuvres, toute atteinte au crédit courant, et le premier désordre en amènerait d'interminables. Les diverses variétés de ce désespoir réduit en système peuvent être soutenues avec un honorable fanatisme; mais la société est faite de telle façon, que leur importance est renfermée dans une controverse sans application pos-

sible, ou seulement à l'usage de ceux qui veulent tenir compte de tous les avis.

D'autres, confians dans la nature perfectible de l'humanité, la prudente souplesse de ses résolutions et ses destinées à venir, croient que l'intelligence a droit, comme l'économie et le travail, à des parts inégales, sans lesquelles toute production s'arrêterait dans une barbare inertie; ils considèrent qu'une immense partie du sol n'est pas cultivée ou l'est fort mal, que l'art des assolemens est dans l'enfance, que le crédit ne s'est jamais dirigé vers la principale industrie, l'agriculture, et que l'instruction la plus nécessaire n'est encore arrivée qu'à la petite minorité du pays. Ils ne voient pas notre indigence dans les forces naturelles, mais dans les systèmes qui ne savent pas les utiliser, ou dans les restrictions et prohibitions qui paralysent la meilleure partie de nos forces productives. Enfin, il leur semble que des coalitions d'intérêts se trouvent sous beaucoup de rapports l'opposé d'une association générale, et ils concluent que les souffrances du pays ne peuvent être soulagées que par un accroissement de prospérité pour tout le monde, attendu qu'il n'existe pas, à vrai dire, plusieurs classes opposées d'intérêt, mais un seul peuple composé de très peu de riches, d'une grande masse de fortunes strictement nécessaires, et de beaucoup trop de pauvres.

La société sera-t-elle une île sauvage destinée au dernier combattant, un couvent spartiate, une grande exploitation théocratique et industrielle, un rêve des Mille et une Nuits dans les joyeux jardins du Phalanstère, ou bien faut-il se contenter d'y voir simplement un magnifique atelier dont les ressources encore peu connues semblent réservées, soit à des maîtres plus habiles, soit à des ouvriers plus avancés dans leur éducation?

L'atelier américain est assurément celui qui paraît offrir le plus de facilités à la conciliation des intérêts les plus divers. Cependant n'oublions pas que les Etats-Unis ont eu leur temps d'oppression, leurs grands seigneurs terriens, leur papier-monnaie, leur maximum, leur dette, leurs douanes protectrices, et qu'affligés encore de leur plaie la plus fâcheuse, l'esclavage des noirs, l'étendue de leurs bonnes terres non cultivées ne les a pas empêchés d'éprouver

toutes sortes de tribulations dont ils se sont tirés avec une honorable persévérance.

Un moment aussi, au plus fort de leurs embarras et malgré l'abondance de leurs richesses naturelles, ils ont agité des questions de propriété. Alors, comme de nos jours, on s'est demandé quand le droit d'exister pouvait limiter le droit de posséder? Cette question, résolue par des mesures fermes sans cruauté, ne fut que l'incident passager d'une guerre ruineuse. En dehors d'une situation extrême ou d'un jugement historique, elle est vaine en effet. La France est loin d'être réduite aux terribles nécessités qu'on se figure. L'avantage d'une grande surabondance de terres fertiles est incontestable, mais quand on en a encore beaucoup d'incultes et de mal cultivées, il peut être compensé par celui d'une plus grande accumulation de capitaux, et surtout par la bonne direction qu'on leur donnerait (1).

Quel que soit d'ailleurs le terme de la discussion que nous venons d'indiquer, nous avons pleine confiance en ses résultats. Ne semble-t-il pas qu'elle se calme à mesure qu'elle s'étend, et que la force se met au service de la science dans ces recherches d'humanité où elles ne peuvent marcher séparément? Une partie de la société s'en est émue avec autant de sincérité que d'autres en mettent peu à utiliser ses frayeurs; mais les esprits faits pour marcher en avant y ont gagné du courage avec de nouvelles lumières, et cette peur que tous partageaient s'affaiblit quand on s'aperçoit combien peu elle est fondée, puisqu'elle est si générale. Les fureurs les plus déréglées, les utopies les plus bizarres ont eu leur côté utile. Elles ont contribué à élargir nos études, en nous forçant à considérer froidement les fantômes qui nous troublaient. Quand le fantôme s'est évanoui, nos jugemens sont moins timides, et ce qu'on

(1) Mais que faire quand un impôt ruineux grève à la fois le sol et ses produits? Nos deux millions d'hectares de vignes, qui occupent entre la douzième et la treizième partie de la population, supportent plus de la moitié de la contribution totale du reste du territoire, l'impôt foncier sur les vignobles faisant double emploi avec celui sur les boissons. Aussi le vin de Surène est-il plus cher à Paris que le vin de Bordeaux à New-York.

perd de temps en imprudence est ensuite largement compensé par un surcroît de fermeté tranquille.

Voyez comme une division instinctive du travail s'établit à leur insu entre les écoles, les sectes et les partis dévoués à l'œuvre commune. Si les uns s'égarent, en prêchant, sous la forme d'une théocratie hiérarchique ou d'une démocratie dictatoriale, la subversion des intérêts les plus respectables, les autres vont opposer à cette véhémence de fabuleuses conciliations, un système voluptuaire qui promet de rassasier toutes les cupidités et d'ouvrir un plein essor aux passions connues ou inconnues de l'humanité. Les sociétés exclusives sont admirables pour donner à l'idée dont souvent elles se recommandent, une ardeur paradoxale qui enflamme les imaginations et popularise quelquefois ce qu'il y a de plus solitaire en ce monde, les pensées du génie. Cette méthode paraît-elle trop sensuelle? Elle est combattue par une autre méthode religieuse ou stoïque. Les coalitions révèlent la vue encore confuse d'une association véritable. Chaque secte brisée se divise en de nouvelles nuances, qui préparent les voies de la vérité par leur mouvement, si ce n'est par leurs découvertes.

Ceux-ci abandonnent leur premier pontife pour convenir que le roi des Français est après tout un père suprême fort tolérable, et que le pouvoir, de quelque manière qu'il soit incarné, est un type qu'il faut respecter. On dirait que les prétentions ministérielles vont théoriquement se renforcer de tout ce que ces recrues du saint-simonisme gouvernemental leur apportent d'humeur théocratique. Cette étrange alliance n'est qu'un moyen d'introduire jusque dans les feuilles officielles, telle vue sur les hypothèques ou sur les banques, que le saint-simonisme républicain ne désavouerait pas.

M. de Morogues fait un livre pour démontrer que M. Charles Dupin s'est trompé en célébrant les avantages d'une accumulation quelconque de la richesse publique, et que ce qu'il faut surtout considérer, c'est la répartition plus égale de cette richesse, menacée, selon lui, par des doctrines forcenées de nivellement. M. de Sismondi gémissait aussi, il y a douze ans, sur le sort des populations souffrantes ; mais il fallait peut-être des sectes pour transporter les intentions philantropiques de son livre dans la vie sociale. M. de Morogues subit l'influence des recherches dont il se plaint.

Aucune pensée, aucune émotion ne nous semble perdue. Encore une fois, nous avons confiance en l'avenir et dans cette grande discussion contemporaine où l'indépendance de chacun est pour le moment un des meilleurs moyens de s'entendre.

Nous terminons en priant qu'on nous pardonne de si longues digressions. Si nous avons consenti à comparer, sous un point de vue financier et économique, deux pays faits pour marcher fraternellement dans de glorieuses voies, les questions d'argent ne pouvaient nous faire oublier celles qui se rattachent au progrès moral des nations, à ce besoin insatiable de vérité et de justice, qui est l'indélébile caractère de la noble nature humaine. Un gouvernement à bon marché nous plaît surtout comme la preuve et le moyen d'un ordre social équitable. Qu'importe après tout le nom donné à cet ordre social, si les conditions du droit commun le plus pur sont un jour clairement stipulées et défendues par les progrès de notre éducation commune contre toute espèce d'injuste et turbulente agression?

En vérité, ce n'était pas la peine d'entasser des chiffres trompeurs pour nous affliger des prétendus mécomptes de la république américaine. Chaque peuple a ses inconvéniens ainsi que sa pente naturelle. Un isolement complet ou une aveugle imitation lui est également impossible, car la civilisation est un enseignement mutuel qui ne sera retardé ni par de petits mensonges ni par de serviles parodies.

F. DE CORCELLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1834.

Nos ministres ne sont pas restés inactifs pendant cette quinzaine, et la chambre les a admirablement secondés dans leurs travaux. Grace à elle, ils ont maintenant une loi municipale faite pour anéantir toutes les franchises communales de la ville de Paris, une loi des crieurs qui remet la censure préventive entre les mains du préfet de police, et une loi des associations, qu'on peut regarder comme votée, et qui achève de jeter le pays tout entier sous l'arbitraire de la police. Il ne leur reste plus qu'à présenter une loi contre le jury, qu'ils s'appliquent déjà à écarter peu à peu des causes politiques, et une loi de justice et d'amour contre la presse. Après cela, la chambre actuelle pourra se retirer et se dissoudre; elle aura noblement rempli son mandat.

Soit par hasard ou par connexion, l'affaire des ouvriers de Lyon a suivi presque immédiatement la tentative d'expédition en Savoie du général Ramorino et des réfugiés polonais. Les journaux ministériels, qui affirmaient d'abord que la coalition de Lyon n'avait rien de politique, ont subitement changé de langage, dès que le danger a paru s'éloigner. A les entendre maintenant, la république était là en personne, et ils ne se lassent pas d'interpeller le pouvoir, et de lui demander, comme l'a fait avec tant

d'adresse M. Augustin Giraud, s'il est en mesure d'opposer une forte digue aux débordemens révolutionnaires. C'est le mot obligé; depuis vingt ans, il a servi de préface à toutes les lois d'exception.

L'affaire de Lyon est arrivée fort à propos pour le ministère, qui cherche depuis quelque temps à faire un coup d'état pour se consolider. Aussi les journaux ministériels ont-ils été vertement tancés de leur maladresse. Rassurer le pays en lui disant que les associations pour l'augmentation du prix du travail n'ont rien de politique, que c'est une coalition tout industrielle, c'était couper l'herbe sous les pieds du ministère, qui n'avait jamais eu une plus belle occasion d'exploiter le système de la peur; c'était déconcerter toutes les hautes combinaisons de la pensée suprême qui avait jugé le moment favorable pour écraser les résistances de Paris, en montrant à la capitale ce qu'on saurait faire contre les velléités de démonstrations populaires. Les forts détachés de Lyon, et particulièrement le fort Montessui, n'étaient-ils pas armés, approvisionnés pour trois mois, le parc d'artillerie de Valence braqué dans les rues, trente mille hommes campés sur les deux rives du Rhône, les divisions des deux départemens voisins prêtes à marcher? Aussi le journal ministériel de Lyon fut-il chargé de relever les journaux de Paris restés en arrière; il annonça « que le pouvoir, en mesure, se disposait à donner une leçon vigoureuse aux ouvriers, » et ajouta : « Nous ne voyons pas ce que l'ordre public y perdrait. » Selon ce détestable égoïsme et ce froid calcul de ses intérêts qui domine le pouvoir actuel, le sang versé n'entre pour rien en ligne de compte, et il n'y a qu'à gagner pour lui dans la guerre civile et le massacre de toute une population.

Ces affreuses combinaisons contrastent tellement avec les mœurs de notre époque, qu'on se refuserait à les prêter au ministère, si des faits nombreux et des indiscrétions de tout genre ne les révélaient chaque jour aux plus incrédules. Au conseil, dans les salons ministériels, on ne cachait pas son impatience, on se plaignait de la lenteur et de l'irrésolution des ouvriers, on recommandait dans les dépêches de les pousser à bout, il fallait en finir, et si quelque bonne ame s'avisait de représenter à nos hommes d'état que la ruine de Lyon et de son industrie serait une calamité pour la France entière, l'un des habiles de la troupe, celui qui a réponse à tout, lui disait : « Voyez Manchester. Il y a peu de mois que je l'ai visité. Depuis les derniers massacres, la prospérité de la ville a augmenté de moitié. » On conviendra qu'il serait impossible de remettre les intérêts du commerce en de meilleures mains.

Le ministère voyait sans peine les fabricans émigrer avec leurs femmes et leurs enfans, les ouvriers se croiser les bras et attendre patiemment la

famine qui devait les dévorer, la banqueroute frapper à toutes les portes de cette industrieuse cité; il s'inquiétait peu de la voir déserte; loin de là, son attitude éloignait toute idée de conciliation, ses agens excitaient sans cesse les fabricans à amener la catastrophe qu'il désirait, car Lyon saccagée et dévastée cessait de devenir une inquiétude pour le pouvoir, et de là devaient sortir toutes les lois d'oppression et d'exception qu'il lui faut. C'était d'ailleurs une diversion puissante au budget, qui a passé en effet sans embarras, avec sa longue queue de crédits supplémentaires. Ce ne sont pas ces queues-là que M. Viennet et ses amis du centre sont d'avis de couper. D'ailleurs, comme l'a fort bien dit M. Thiers, que sont vingt millions de crédits supplémentaires après un budget de onze cents millions?

Sans M. Thiers que deviendrait ce ministère, maintenant que M. Guizot se tait, et que M. de Broglie ne parle plus? Qui se chargerait de payer la chambre de mauvaises raisons, de fausser les idées, de tourmenter les chiffres, de les rendre inintelligibles, de couper insolemment les discussions les plus importantes, par la présentation de projets de loi de l'intérêt le plus mince? Il faut rendre cette justice aux autres membres du ministère, que pas un d'eux n'irait jusque-là. Ce n'est pas M. Guizot, homme grave et instruit, qui dirait dans une question commerciale qu'en Angleterre le ministère a un fonds particulier pour l'encouragement du commerce, et que c'est avec ce fonds qu'on a creusé *en Irlande le canal calédonien*; voilà cependant ce que le ministre du commerce a dit et imprimé la semaine dernière. M. de Broglie, qui, dans ses discours à la chambre des pairs, a si bien et si souvent défini le gouvernement représentatif, ne se chargerait certainement pas de venir déclarer à la chambre que sur vingt millions de crédits supplémentaires, onze millions ont été dépensés par ordre exprès du roi, et que les neuf autres sont trop peu de chose pour qu'on ait à s'en occuper sérieusement. « Vingt millions, disait M. Thiers, ce n'est pas un pour cent sur la totalité du budget; et qui de vous, messieurs, est en état de calculer une affaire à un pour cent près? » Au reste, il faut féliciter M. Thiers, puisque cette manière d'argumenter produit son effet sur la chambre, qui a cessé de le chicaner sur son budget, et ne l'oblige pas à dire, comme il disait l'année dernière: « Ah! ils me font des réductions. Eh bien! je leur f..... des crédits supplémentaires. »

M. Thiers s'est encore montré bien supérieur dans la discussion de la loi sur l'état-major général de l'armée de terre. Ce jour-là, M. Dupin et la chambre se sentaient pris en même temps d'une velléité d'indépendance. Un amendement de M. Demarçay, qui interdit au roi la faculté

de nommer des maréchaux en temps de paix, venait d'être adopté à une forte majorité. Un autre amendement de M. Félix Bodin, membre du tiers-parti, qui limite le nombre des maréchaux à douze, avait également passé sans opposition. Ces deux amendemens sont autant de coups de poignard frappés au cœur de M. Sébastiani, qui voit encore lui échapper ce bâton sur lequel il comptait pour soutenir sa débile vieillesse, et qui sera obligé d'attendre une vacance, à un âge où l'on n'a guère le temps d'attendre, ou de remporter une nouvelle victoire à Almanacid. La chambre semblait prendre goût à faucher ainsi les têtes dorées de l'armée, et la foule des lieutenans-généraux et des maréchaux-de-camp s'éclaircissait déjà, comme dans un jour de bataille, sous les coups meurtriers des boules du scrutin. C'est alors que M. Thiers, jugeant, en homme d'esprit, qu'il ne s'agissait que de gagner du temps et de laisser passer ce moment de fièvre, monta tranquillement à la tribune, après avoir pris conseil de M. Guizot, et se mit à lire, d'une voix encore plus menue et plus éteinte que de coutume, quelques projets de loi concernant des intérêts locaux tout-à-fait étrangers à la discussion. On sait avec quelle vivacité M. Dupin fit observer au ministre que la présentation de ces projets de loi était inconvenante dans un pareil moment. On sait encore avec quelle ardeur M. Thiers défendit la prérogative royale attaquée, disait-il, par M. Dupin. Opposer une simple observation au singulier procédé du ministre du commerce, c'était, selon lui, attaquer la prérogative royale, dont il donne une bien haute idée, en la faisant servir à des roueries aussi misérables. Jamais aux époques les plus fâcheuses de la restauration, on n'avait élevé de prétentions pareilles, et les plus anciens députés ne se souviennent pas d'avoir vu une discussion interrompue de cette manière. Aussi la chambre, toute difficile à émouvoir qu'elle soit, fit-elle éclater un mouvement général d'indignation, si fort et si hautement manifesté, que M. Thiers sentit sa faute, et ne lut pas même le texte de son premier projet de loi. L'effet de cette habile manœuvre du ministre et des lourdes déclamations de M. Barthe qui vint soutenir son collègue dans sa défaite, fut de faire adopter l'amendement qui réduit le nombre des officiers-généraux, et de priver M. Thiers d'un dîner qu'il devait faire le lendemain chez M. Dupin. La question du dîner fut discutée en conseil des ministres. On délibéra long-temps, et il fut décidé à la majorité que M. Thiers n'irait pas chez le président de la chambre. Cette affaire parut si importante aux Tuileries, qu'on en oublia, pendant tout un jour, les évènemens de Lyon.

Une autre affaire, non moins importante, a donné beaucoup d'embarras à nos hommes d'état. M. Gisquet, voyant avec quelle tyrannie M. Thiers

traitait la chambre, imagina d'exercer le même despotisme envers les Parisiens; et ressuscitant une vieille ordonnance du règne de Louis XVI et de la Convention, comme dans les journées de juin il avait exhumé des ordonnances de Louis XIV, le préfet de police fit intimer aux théâtres de Paris l'ordre de terminer leurs représentations à onze heures. A onze heures le rideau devait tomber et le public s'écouler, sous peine d'amende, de prison pour les directeurs, et ce qui va sans dire, de violences de la part des agens de M. Gisquet. M. Gisquet trouvait tout naturel de sonner le couvre-feu pour les Parisiens, à l'heure où ils se retiraient autrefois, lorsque les théâtres commençaient à quatre heures du soir, ou comme en 1791, quand la ville de Paris était journellement le théâtre de combats sanglans. M. Gisquet donnait pour motif l'excès de fatigue que la longueur des spectacles cause à ses agens, et la nécessité de leur assurer des nuits tranquilles. Les motifs et les conclusions de M. Gisquet lui ont attiré de vives et amères censures. Les hommes de loisir et de liesse qui applaudissent à tous les empiètemens du pouvoir, à toutes les violences et à toutes les vexations de la police, se sentant cette fois atteints, ont jeté de grands cris d'alarme. Toucher à leurs plaisirs, vouloir restreindre leurs jouissances, diminuer leurs belles et joyeuses veillées, c'était un crime, une tyrannie qu'on ne pouvait tolérer, et qu'il fallait dénoncer à la nation. Ceux qui avaient défendu l'état de siège criaient à l'arbitraire, ceux qui se frottaient les mains en apprenant les exploits des assommeurs, juraient, les larmes aux yeux, que la cité était en péril. Le *Journal des Débats*, qui, depuis un grand mois, ne cesse de déclamer contre la liberté de la presse, défendit avec une violence inouie la liberté de rester la nuit hors de chez soi. Le maréchal de Richelieu et les grands seigneurs de la vieille cour ne traitaient pas avec plus de hauteur le lieutenant de police. C'est avec le plus profond dédain que le *Journal des Débats* déclara à M. Gisquet que son ordonnance était inexécutable, et en effet, M. Gisquet fut obligé de se justifier le lendemain. On le manda devant les puissances, et on lui prescrivit de se tenir désormais entre d'honnêtes limites, et surtout de ne pas s'attaquer aux plaisirs du juste-milieu. On lui laisse d'ailleurs d'amples compensations. On lui abandonne les crieurs, les associations, les fêtes du faubourg Saint-Germain, les *chahuts* de la courtille; on le laisse faire à son gré des arrestations, des émeutes, des visites domiciliaires. C'est une assez belle part, il pourra s'en contenter.

Les remontrances du *Journal des Débats* et de ses puissans amis ne sont pas les seuls désagrémens que l'ordonnance de M. Gisquet lui a fait essuyer. Le *Courrier Français* le prenant à corps, avec sa verve et sa franchise ordinaires, avait dit comme l'a répété depuis à la tribune M. Glais-

Bizoin, que les auteurs de cette ordonnance ont acquis un droit incontestable à la qualification d'imbécilles. Cette phrase paraît avoir beaucoup déplu à M. Gisquet, qui se rendit auprès de M. Châtelain, rédacteur en chef du *Courrier*, et lui demanda satisfaction. Des témoins furent choisis. Le général Darriule et M. Ganneron se présentèrent pour M. Gisquet, M. Châtelain choisit pour les siens un des propriétaires du *Courrier* et le rédacteur en chef du *National*. On conféra, comme il est d'usage, entre témoins. On examina si l'article qui avait blessé M. Gisquet renfermait réellement une offense, et si le droit d'examen de la presse allait jusqu'à accoler la qualification que nous avons citée, au nom d'un fonctionnaire public. Or, il résulta de cette conférence que les témoins déclarèrent que la presse avait réellement ce droit, que l'offense n'existait pas, qu'il n'y avait pas lieu à en exiger satisfaction les armes à la main, et M. Gisquet se trouva avoir assemblé à grand'peine quatre personnes notables, pour se voir condamné à accepter l'épithète qui avait excité sa mauvaise humeur.

M. Gisquet ne la méritait pas cependant, car il ne s'est pas rendu coupable d'un coup de tête ni d'une folie comme on le lui a reproché, et quelques-uns de ceux qui l'ont attaqué très vivement savent aussi bien que nous le mot véritable de cette affaire. Il s'agissait de prouver à la ville de Paris, qui paie la garde municipale et les sergens de ville, que cette troupe n'est pas suffisante, et qu'il faut l'augmenter de plusieurs escadrons, ainsi que d'un certain nombre d'escouades. On voulait mettre les Parisiens dans l'alternative de se coucher de bonne heure, ou de faire gracieusement les frais d'une police encore plus formidable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le conseil municipal peut s'attendre à cette demande qui lui sera faite avant peu, et qu'il n'aura certainement pas le mauvais esprit de repousser.

Le ministère avait besoin d'émeutes à Paris pour faire suite aux évènemens de Lyon. Nous avons donc eu des émeutes. La brutalité avec laquelle on exécutait, depuis quelques jours, la loi sur les crieurs publics, avait causé quelques rassemblemens, de nouveaux embrigademens ont été faits à la préfecture de police, et depuis une semaine un immense déploiement de troupes, soutenues par une multitude d'agens déguisés, et tous armés d'énormes gourdins, nourrit le trouble qu'on cherche à prolonger par tous les moyens possibles. La population curieuse et paisible de Paris a été injuriée, foulée aux pieds, bâtonnée sans ménagement, tandis que les associations républicaines, bien avisées et bien disciplinées, se tenaient en dehors de tout ce mouvement, et nous avons eu le curieux spectacle que nous donnait la police, assommant ses admirateurs et ses

partisans. Pendant ce temps, une autre comédie se jouait à la chambre des députés. M. Augustin Giraud, assez mauvais comédien d'ailleurs, interpellait M. Barthe, et le sommait, avec une apparence de grande inquiétude, de déclarer à la chambre si le pouvoir était en mesure de s'opposer aux efforts des factions. A quoi M. Barthe se hâta de répondre que le gouvernement présenterait le lendemain une loi sur les associations. Que d'élévation, de franchise et de noblesse dans nos ministres et dans les courageux députés qui les interpellent avec tant d'indépendance !

Le projet de loi contre les associations a été présenté en effet le lendemain; on n'aurait eu garde de l'oublier. Il consiste en trois petits articles. Par le premier, la disposition du code pénal qui interdit les assemblées de plus de vingt personnes, sans autorisation du gouvernement, s'étendra aux associations partagées en sections d'un moindre nombre. La peine sera, pour les contrevenans, de deux mois à un an d'emprisonnement, de 50 fr. à 1000 fr. d'amende; peine qui sera doublée en cas de récidive, et le condamné placé pendant deux ans sous la surveillance de la haute police. Par un autre article, la chambre des pairs jugera les membres des associations accusés de complots contre la sûreté de l'état, et les tribunaux correctionnels, les infractions à la loi nouvelle. On laisse aux jurés le jugement des délits politiques commis par les associations; et comme les accusateurs auront toujours le soin de qualifier de complots ou d'infractions les délits des accusés, les jurés n'auront à juger personne. C'est là tout ce qu'on voulait.

Nous n'ajouterons qu'un mot. M. Barthe, l'auteur de cette loi, ancien carbonaro comme on sait, est aussi l'auteur d'une instruction à l'usage des membres des sociétés secrètes, pour préparer leurs réponses devant les tribunaux de la restauration. Nous publierons le travail de M. Barthe, afin que les coupables que crée la loi qu'il vient de présenter, reçoivent au moins de ses mains les moyens de se défendre.

La proposition de M. Bavoux en faveur du divorce a été encore une fois adoptée cette année à la chambre des députés. Une seule boule a protesté contre cette proposition. On présume qu'elle a été déposée par un député qui porte un nom bien connu, et qui, séparé depuis 22 ans de sa femme, jouit tout seul d'un revenu de vingt mille francs qu'il lui faudrait, non pas seulement partager, mais rendre, si un procès de divorce lui était intenté avec succès.

Les pétitions en faveur de la famille Napoléon ont été moins bien accueillies par la chambre. Le maréchal Soult semblait éprouver une grande frayeur rien qu'en songeant à la présence des membres de la famille Bonaparte sur le territoire français. On concevrait la frayeur du maréchal si

l'empereur devait revenir en personne. M. Sapey, ami de Lucien Bonaparte, demandait en quelque sorte une exception en sa faveur. Un fait curieux, c'est le peu d'intérêt que le général Bertrand a montré pour toute la famille impériale. Le général Bertrand s'est rendu, en cette circonstance, l'interprète fidèle de la pensée de Napoléon, qui, dans son exil, eut vivement à se plaindre de sa famille. M[me] Lætitia et la princesse Borghèse, seules parmi tous ses parens, demandèrent à le visiter à Sainte-Hélène, et cette dernière lui envoya généreusement son fameux collier de diamans, qui apparut plus tard, on ne sait comment, à Paris, dans un bal, sur les épaules de la femme d'un des exilés de Sainte-Hélène. Pour Eugène Beauharnais et les siens, on sait qu'ils refusèrent d'accepter une lettre de change que Napoléon avait tirée sur eux de sa prison. Jérôme refusa aussi d'entendre parler de son illustre frère, et ferma à un de ses envoyés la porte du château où il vit seul avec son secrétaire, se faisant annoncer par un huissier qui le précède, en criant : *Le roi!* dans les salles vides qu'il parcourt. Dans la famille du prince de Canino, on ne désigne l'empereur que par ces mots : *ce coquin de Bonaparte*, et l'un des fils du prince romain fut chassé de la maison paternelle à cause de son admiration pour Napoléon. On se souvient de la mort de ce malheureux jeune homme qui se brûla la cervelle, désespéré de l'abandon où ses parens le laissaient. Tout contribue enfin à justifier le peu de sympathie du vieil ami de Napoléon pour les parens de son protecteur, et à démontrer l'inutilité des rigueurs exercées contre cette famille qui est beaucoup moins bonapartiste qu'on ne le pense généralement.

L'émeute gagne aussi les Pays-Bas. L'enlèvement d'un fonctionnaire belge par la garnison de Luxembourg a causé beaucoup de rumeur à Bruxelles, et la réponse calme et pacifique du roi Léopold au message du sénat a tellement irrité les esprits, qu'il a été brûlé, dit-on, en effigie sur une place publique. Dans sa réplique au sénat, Léopold semble beaucoup compter sur l'appui de la France et de l'Angleterre, et cette réponse rappelle un peu le niais de la comédie qui s'écrie quand on le menace : « Si vous vous attaquez à moi, vous aurez affaire à lui ! » Ce n'est pas par leur fermeté vis-à-vis de l'étranger que brillent les monarchies élues de juillet et de septembre.

On parle aussi d'un mouvement révolutionnaire en Espagne, et de la démission de M. Martinez de la Rosa, ainsi que de celle de son collègue M. Gareli. On doit s'attendre d'un jour à l'autre à la dislocation de ce ministère, où les hommes d'affaires n'abondent pas. Un de ses derniers actes a été d'envoyer comme ambassadeurs à Paris, à Londres et à Rome, le duc de Frias, M. Florida-Blanca et M. Castro. Le duc de Frias et

M. Castro sont poètes, ainsi que le premier ministre, et si ce système continue, le gouvernement espagnol ressemblera à une pléiade littéraire. Le duc de Frias est en outre connu par une singulière affaire qu'il eut à Londres pendant son ambassade. Il profita des franchises du corps diplomatique pour faire entrer en Angleterre, sans payer de droits, et pour son usage personnel, une quantité de vins si grande, qu'on l'évalua à dix mille livres sterling. Ces vins furent vendus pour le compte de l'ambassadeur, et le fisc lui intenta un procès qui causa beaucoup d'embarras au corps diplomatique. Depuis ce temps, une circulaire tenue secrète soumet la cave des ambassadeurs, en Angleterre, à l'inspection du fisc, qui constate, d'après les registres d'entrée, la quantité de vin qu'on croit nécessaire à leur usage. Nous espérons que le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris n'aura pas de pareils démêlés avec l'administration des droits réunis.

L'affaire du mariage de M. le duc d'Orléans avec une princesse de la maison royale de Prusse éprouve de grandes difficultés, si elle n'a complètement échoué. C'était cependant une heureuse combinaison. Le prince royal eût été le beau-frère de l'empereur Nicolas et du prince d'Orange, et il eût été possible d'arranger à l'amiable l'affaire de la Belgique, c'est-à-dire de la rendre à la maison d'Orange, si, comme nous en menace le ministère du roi Léopold, la Belgique adhérait au système de douanes prussiennes, et séparait entièrement ses intérêts de ceux de la France. Les Bourbons de la branche aînée s'alliaient dans leurs familles, et ces alliances étaient moins dangereuses pour le pays, car elles ne changeaient rien aux rapports extérieurs, et n'obligeaient pas à des concessions. On peut prévoir déjà ce que nous eût coûté en articles secrets un mariage tel que celui qu'on projetait.

D'autres mariages moins difficiles à conclure ont eu lieu cette semaine. M. de Bondy, préfet de la Corrèze, et fils du dernier préfet de la Seine, a épousé Mlle Seillière, la nièce d'un de nos plus riches banquiers. M. Casimir Périer a épousé Mlle Paturle, fille du député de ce nom. Ces deux époux sont destinés à compléter une fortune de près d'un million de rentes. Enfin M. de N...., le plus jeune des fils du pair de France de ce nom, a enlevé une jeune Anglaise, riche et jolie, le jour même où son fiancé arrivait d'Angleterre pour l'épouser. On parle aussi du mariage de la fille du général Foy avec M. Piscatory, député d'Indre-et-Loire. Le mariage est en faveur, comme on voit. C'est d'ailleurs un moyen de plaire au château, où l'on voudrait former une cour de jeunes femmes pour entourer la princesse royale future. Il ne restera plus qu'à la trouver.

On se souvient d'un livre écrit en faveur de l'ordre de choses actuel, d'un panégyrique des deux premières années de ce régime, composé d'a-

près des inspirations émises d'en haut, et sur des documens confiés à un jeune avocat qui se chargea avec beaucoup de zèle de la responsabilité de ce singulier ouvrage. C'était une preuve de dévouement s'il en fut jamais. Elle avait été donnée, il faut le dire, avec beaucoup de cœur et de franchise par le jeune écrivain qui connaissait bien mal les choses et encore plus mal les hommes qu'il vantait. Ce zèle méritait une récompense; elle vient d'être accordée. L'auteur du livre dont il est question, peu familier avec les affaires, avait si mal arrangé l'exécution matérielle de celle-ci, que les bénéfices furent absorbés par les frais, et que poursuivi lui-même pour un excédant de dépenses, il fut écroué à Sainte-Pélagie. On s'adressa vainement pour lui à l'ordre de choses qu'il avait si bien servi, et à ses dépens encore. Les ministres qui l'avaient loué et encouragé, firent également la sourde oreille. Enfin, après plusieurs mois de captivité cruelle, le haut personnage le plus intéressé à la publication du livre, celui pour qui il avait été fait, s'est décidé à venir au secours du pauvre écrivain. Il y a peu de jours qu'un de ses familiers est venu, de sa part, remettre au ministre de l'intérieur deux mille francs pour le prisonnier. Il en fallait huit mille pour le mettre en liberté! Avis aux écrivains ministériels.

M. Alphonse Royer, l'un des deux auteurs du beau roman des *Mauvais-Garçons*, a publié seul un nouveau roman, intitulé *Venezia la Bella* (1), dédié à son ancien collaborateur, M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes* et du *Pianto*. Dans ce nouveau livre, M. Royer peint en artiste des derniers jours de la république de Venise; il annonce, par un dernier cri de douleur, la chute totale de cette merveilleuse cité. Un long séjour à Venise, un goût éclairé des arts, une tournure d'esprit toute particulière qui le porte à s'occuper plus des monumens que des races, des ruines que des monumens debout, donnent à ce livre un caractère de vérité et une forme originale. *Venezia la Bella* est un roman; M. Royer a assujéti ce beau tableau de Venise aux formes d'un drame, et ce drame est quelquefois plein d'intérêt; mais ce qui vaut mieux que le drame de M. Royer, ce sont les belles et curieuses descriptions des églises, des places, des canaux, de la mer et des lagunes, ce sont les belles appréciations historiques qui les accompagnent. Les hommes qui aiment et cultivent les arts, regretteront, en lisant le livre de M. Royer, que son talent incontestable n'ait pas pris une forme plus sérieuse, et que les immenses recherches auxquelles il a dû se livrer, les incursions

(1) Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

sans nombre qu'il a dû faire dans Venise, n'aient pas produit un vaste et complet ouvrage, qui nous manque encore sur cette cité. Il eût été digne d'un écrivain qui n'a épargné nulle fatigue pour exécuter son œuvre, d'élever ce monument littéraire sur les décombres de Venise, et de la dérober ainsi à sa ruine qui s'avance chaque jour. Ces regrets s'augmentent encore en lisant le premier chapitre du roman de M. Royer, belle et noble introduction, conçue d'une façon si ingénieuse, où l'auteur, placé au sommet de la grande tour du Campanile, sur la place Saint-Marc, jette un long regard sur tout le territoire vénitien qu'on découvre du haut de cette tour, depuis le canal de Mestre qui sépare Venise de la terre ferme, depuis l'île de Santa-Chiara jusqu'à la pointe de la Douane. C'est un admirable panorama qu'il nous montre. Que de soleil, que de flots, que de marbres, de granits, de colonnes, de statues, de clochers, de voûtes et d'ogives! D'abord, arrivé au tiers de la hauteur de la tour, à travers les meurtrières qui l'éclairent inégalement, on voit à cent pieds au-dessous de soi la foule, les hommes, le peuple de Venise et les soldats autrichiens, les vaincus et les vainqueurs, tous pêle-mêle, bien chétifs et bien petits. C'est à peine si, au milieu des matelots aux jambes velues, des pêcheurs, des gondoliers, des porte-faix, des mendians et des bourgeois, vous apercevez les uniformes blancs des troupes allemandes; à peine si l'on distingue de loin en loin les fusils et les canons qui font leur force et assurent leur domination. Vous montez encore, les hommes ont disparu; vous ne voyez plus qu'une ville, ses tours, ses maisons; la matière humaine n'est plus qu'une masse d'une seule teinte. — « Ce n'est plus la terre, quoique ce ne soit pas encore le ciel, dit l'auteur. C'est Venise. Le regard ne sait où poser dans cet amas d'eau et de marbre qui étincelle de toutes parts. Montez encore; ce n'est plus seulement une ville qui est à vos pieds, c'est un empire, l'immense dédale des lagunes et les villes qui les peuplent, la mer, le ciel, la terre ferme, et du côté du nord, les Alpes avec leur rideau de neige. Venise, dit le poète, vous apparaît alors dans toute sa splendeur. Il n'y a plus pour vous de cocarde ni de pavillon; les cloches du Campanile ne sonnent pas d'un autre son pour l'empereur François II, qu'elles ne sonnaient pour les doges de la république. Si un vaisseau entrant dans le port du Lido salue le fort de son artillerie, vous pouvez croire qu'il appartient à Morosini, et qu'il revient du Péloponèse où le drapeau de Saint-Marc flotte encore en conquérant. Pour vous, l'humiliant traité de Passarowitz n'a pas abrogé celui de Carlowitz, et vous oubliez jusqu'aux moms de Léoben et de Campo-Formio. »

Cette indication des pensées de l'auteur de *Venezia la Bella* suffira pour

faire connaître le caractère de ce livre, écrit souvent avec énergie et toujours avec bonheur. M. Royer, qui conçoit les choses en grand, annonce dans une préface que ce livre n'est que la première partie d'un grand travail, et que deux autres parties succéderont à celle-ci. Dans ce roman, l'auteur a placé son personnage à l'âge des illusions, au milieu des brillantes merveilles de Venise. Il le suivra dans l'âge mûr, sous un autre ciel, et peindra alors le Tyrol, qu'il a aussi parcouru en artiste; puis il le montrera dans la vieillesse, au milieu des tristes et misérables populations moldaves et valaques, ce théâtre de guerres éternelles que M. Royer, voyageur infatigable, a étudié au prix de mille souffrances.

Après avoir rendu justice au talent de M. Royer, nous ne dissimulerons pas la faiblesse de sa fable. Ce tissu, un peu lâche, sera sans doute plus serré et plus vigoureux dans les autres parties.

Les *Souvenirs de la marquise de Créquy* viennent de paraître (1). Ils s'étendront de 1710 à 1800, car Mme de Créquy, ainsi que nous l'apprend son éditeur, est morte à peu près centenaire. Elle habitait, dit-il, un hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, qu'elle avait acheté à vie du marquis de Feuquières, dont elle a jouit soixante-dix ans. Elle était depuis quarante ans d'une santé déplorable, et c'est à cette circonstance qu'elle attribuait le bon marché de son acquisition, dont elle eut la malice de s'applaudir jusqu'à sa mort.

La notice que donne l'éditeur sur Mme de Créquy est curieuse. Il assure que Jean-Jacques Rousseau disait d'elle: C'est le catholicisme en cornette et la haute noblesse en deshabillé. Ce mot peint parfaitement l'esprit de ces mémoires. Il est impossible de trouver une femme plus spirituelle que cette Mme de Créquy, telle que l'a faite son éditeur anonyme; elle est inépuisable en bons contes et en anecdotes, elle sait le secret de toutes les familles, elle connait le néant de toutes les généalogies. Ainsi que Saint-Simon pour lequel elle montre peu de considération, elle n'admet d'autre noblesse que la sienne, d'autre illustration que celle de ses aïeux. Toutes ces histoires sont recouvertes d'un certain vernis d'authenticité, soutenues par une aisance de vieille cour, par un langage si franc et si gothique, tout cela sent si bien le lieu et l'époque, le commencement du dernier siècle et les anciens salons des hôtels du faubourg Saint-Germain, que l'esprit le plus incrédule se laisse prendre à chaque mot, et que le lecteur le mieux prévenu croit réellement entendre la voix aiguë et tremblante de la vieille et illustre douai-

(1) Un vol. in-8. Fournier, rue de Seine 14.

rière dont on lui offre les souvenirs. Ce livre curieux et amusant obtient un grand succès.

Nous ne répondrons pas non plus de l'authenticité des *Historiettes de Tallemant des Réaux*, publiées par MM. de Monmerqué, de Châteaugiron et Taschereau, trois infatigables bibliophiles. Selon les éditeurs, ils furent écrits vers la fin de 1657. Au reste, ils ne nous donnent nul détail sur ce Tallemant des Réaux, et ne nous disent pas comment s'est retrouvé son manuscrit. Toutes ces historiettes sont fort libres, hardiment contées, et fort intéressantes. Quelques-unes de ces anecdotes nous montrent sous un jour nouveau quelques personnages historiques, entr'autres Sully et Malherbe. Rien de plus curieux que les détails de la vie de Malherbe recueillis par Tallemant; rien n'égalait son avarice, son orgueil et son indépendance; les mots plaisans et les saillies lui venaient en foule. Il avait un frère aîné avec lequel il avait toujours été en procès; et comme on lui disait un jour que des procès entre des personnes si proches causaient beaucoup de scandale, il répondit : « Et avec qui voulez-vous que j'en aie? avec les Turcs et les Moscovites avec qui je n'ai rien à partager. » Nous attendrons la seconde partie de ce curieux recueil qu'on nous promet, pour en parler avec plus de détail.

— Nos lecteurs apprendront avec intérêt que M. Dessalines d'Orbigny, naturaliste voyageur du Muséum, dont les journaux ont annoncé récemment le retour d'Amérique, a bien voulu nous promettre la communication de quelques épisodes de son long voyage. Un coup d'œil jeté sur les pays tour à tour visités par ce savant voyageur suffira pour faire apprécier tout ce que cette communication promet de faits neufs en tous genres. Parti de France en 1826, M. d'Orbigny, après une courte relâche à Ténériffe, arriva au Brésil, à Rio-Janeiro dont il visita les environs. Dans les premiers mois de l'année suivante, il se trouvait à Montévidéo, et parcourant toute la province de ce nom jusques sur les bords de l'Uruguay, il arriva à Buenos-Ayres en traversant la Plata. Le haut du Parana, si peu étudié depuis l'anéantissement des missions des jésuites, devait nécessairement appeler son attention : il remonta en conséquence ce fleuve et fut s'établir sur les confins du Paraguay, à Corrientes dont il étudia les productions pendant quinze mois. De retour à Buenos-Ayres, en 1828, M. d'Orbigny partit pour la colonie que la République Argentine a fondée au fort Carmen, sur le Rio-Negro, dans la Patagonie. Six mois d'excursions dans cette région qu'aucun naturaliste n'avait visitée

(1) Un vol. in-8, chez Levavasseur, place Vendôme, 16.

avant lui, le mirent en rapport avec les tribus indiennes des Pampas, et même avec celles du détroit de Magellan, qui parfois s'avancent, dans leurs courses aventureuses, jusque dans les environs du Rio-Negro. Revenu encore une fois à Buenos-Ayres, notre voyageur eût désiré se rendre par terre au Chili, en traversant les Pampas et les Andes; mais la guerre civile qui régnait alors dans le pays, lui fermant cette voie, il fut obligé de confier de nouveau sa fortune à la mer, et au commencement de 1830 il débarqua à Valparaiso. M. d'Orbigny ne s'arrêta qu'un instant au Chili; s'embarquant de nouveau, il visita les ports des Intermedios, Cobija, Arica; et de ce dernier s'enfonçant dans l'intérieur, il se dirigea sur La Paz dans le Haut-Pérou, et peu de temps après à Cochabamba et Santa-Cruz de la Sierra jusques au centre de l'Amérique Méridionale. Ici commence une suite de travaux qui seront particulièrement utiles à la géographie, à l'histoire naturelle et à l'histoire de l'état actuel de cette partie de l'Amérique, sur laquelle les missionnaires espagnols seuls nous ont à peine donné quelques détails aujourd'hui en grande partie surannés. Pendant deux ans, M. d'Orbigny parcourut cet immense territoire; il traversa à l'est le pays des Chiquitos jusques sur les bords de la lagune Xarayes où le Paraguay prend sa source; au nord, le pays des Guarayos et des Moxos où existent un grand nombre de villages indiens gouvernés par des missionnaires d'après les mêmes usages que les anciennes missions du Paraguay, et il descendit le Rio-Mamoré jusqu'à sa jonction avec le Rio-Madeira, l'un des plus majestueux affluens de l'Amazone. Revenant sur ses pas, l'infatigable voyageur s'arrêta dans quelques lieux du Haut-Pérou, principalement sur les bords du lac Titicaca, le plus élevé de ceux qui existent sur le globe, à Potosi, Chuquisana, etc., et vers le milieu de l'année dernière il se trouvait à Arica prêt à revenir en France où le rappelait l'administration du Muséum. Un navire se présenta qui, après l'avoir conduit à Lima, le ramena à Valparaiso, d'où il a dit adieu à l'Amérique.

Plus heureux que les Duvaucel et les Jacquemont, comme lui intrépides et infatigables, mais condamnés par le sort à ne plus revoir leur patrie, M. d'Orbigny a pu saluer la France après plus de sept ans d'absence. De riches collections de toute espèce en ce moment déposées au Muséum, des vocabulaires de plus de vingt-cinq langues indiennes, des manuscrits de missionnaires sur le même sujet et sur l'histoire du pays, enfin d'innombrables observations et dessins dans un ordre parfait, tels sont les matériaux de la relation que va publier M. d'Orbigny, et dans laquelle il a bien voulu puiser à l'avance quelques détails pour en enrichir nos pages.

Mort de Schleiermacher. — L'Allemagne, qui, depuis plusieurs années, voit disparaître ses illustrations les plus hautes et les mieux consacrées par le temps, vient, il y a quinze jours à peine, de faire une perte nouvelle. L'éloquent et savant Schleiermacher est allé rejoindre Niebuhr, Hegel et Goethe. Certes, quand nous l'entendions au mois d'octobre dernier prêcher à Berlin, dans l'église de la Trinité, et quand plus tard, au mois de novembre, nous l'entendîmes, dans la chaire universitaire, expliquer, comme théologien et comme philosophe, les épîtres de saint Paul, nous étions loin de craindre que le vénérable vieillard qui exerçait avec une si paisible énergie le double ministère de la parole évangélique et du professorat, serait si tôt ravi à l'affectueuse admiration qui l'entourait et à ses grands travaux. Berlin a vivement senti cette perte, et a témoigné sa douleur par un immense concours aux funérailles de l'homme célèbre que regrette aujourd'hui l'Allemagne. Un de nos amis nous mande que depuis l'enterrement de la reine, il n'y avait pas eu d'exemple d'une manifestation publique aussi profonde et aussi unanime. Partisans et adversaires, riches et pauvres, la cour et l'armée, enfin la population entière et toute la jeunesse se sont réunis dans la même pensée et les mêmes témoignages. Plusieurs discours ont été prononcés; on a remarqué celui de M. Steffens. De pareils honneurs glorifient à la fois celui qui les reçoit et la grande cité qui sait les rendre. Schleiermacher est mort en travaillant à la traduction du *Timée*, et à un traité de dialectique; sa traduction de Platon et ses sermons sont classiques; c'est un des hommes qui a exercé le plus d'influence sur la pensée religieuse de l'Allemagne; peut-être un jour essaierons-nous d'apprécier cette influence.

E. L.

HISTOIRE DES SUISSES A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION; CONTINUATION DE JEAN MULLER, PAR M. HOTTINGER; TRADUIT PAR M. VULLIEMIN.

Peu d'ouvrages historiques, dans les temps modernes, ont obtenu un succès plus éclatant que l'*Histoire des Suisses*, par Jean Muller. Il y avait peut-être quelque exagération à le comparer, comme l'a fait Villers, à Tacite et à Thucydide; mais il est du moins incontestable qu'il occupe le premier rang parmi les historiens de son pays. L'Allemagne, plus riche généralement en poètes qu'en prosateurs, lui doit un monument littéraire impérissable, et écrit avec beaucoup de simplicité et de clarté; qualités qui, comme on sait, ne sont pas très communes parmi les écrivains allemands. Malheureusement, les fonctions politiques que Muller remplit à la fin de sa vie le forcèrent de suspendre ses travaux scientifiques; et, lorsque la mort le frappa en 1809, il laissait son ouvrage inachevé. Quelques années après la mort de Muller, un jeune Soleurois, Gloutz, entreprit

de poursuivre cette œuvre incomplète; mais il fut surpris par la mort dans la force de l'âge et à peine au début de son travail. Cette histoire, une seconde fois inachevée, a été reprise par un Zurichois, M. Hottinger, qui se sentait digne par son talent de la tâche difficile de continuer Jean Muller. Son ouvrage retrace l'histoire de la Suisse au XVIe siècle, dans une des époques les plus intéressantes de ses annales. Les éloges que les critiques allemands ont décernés à ce livre en faisaient vivement désirer la traduction, que nous croyons destinée en France à un égal succès.

Dans la première partie de son histoire, M. Hottinger fait le récit des campagnes auxquelles les Suisses prirent part en Italie et en Allemagne. Depuis la guerre de Bourgogne, les Suisses étaient regardés comme invincibles: tous les souverains recherchaient leur alliance, et croyaient la victoire assurée lorsqu'ils avaient à leur solde quelques milliers de soldats suisses. Mais, au commencement du XVIe siècle, une tactique nouvelle s'était introduite dans l'art de la guerre. Les Suisses, enflés de leur succès, et, en général, peu portés aux innovations, conservèrent leur ancien système militaire: c'est ce qui explique les sanglantes défaites qu'ils essuyèrent dans leurs trois campagnes en Italie. L'histoire de la Suisse, à cette époque, présente un intérêt très général, et se confond avec l'histoire de la grande guerre que soutint François Ier avec les souverains ligués contre lui.

Les campagnes d'Italie furent suivies d'une guerre civile excitée par le mouvement religieux du XVIe siècle. La Suisse avait été violemment agitée par le protestantisme. Le papisme zwinglien avait triomphé à Zurich, à Berne et à Bâle. Les trois cantons primitifs prirent l'alarme, et formèrent avec Zoug et Lucerne une ligue pour la défense du catholicisme. L'irritation des deux partis devait produire la guerre civile. Les Zurichois y étaient excités par les prédications de Zwingli, qui ne cessait de répéter qu'il ne pouvait y avoir aucune sûreté pour les amis de l'Évangile, tant que les soutiens de la tyrannie n'auraient pas été abattus. Enfin, la guerre éclata à la suite du refus que fit le sénat zurichois de laisser arriver dans les petits cantons les approvisionnemens qui leur étaient nécessaires. Le résultat fut une défaite sanglante essuyée par les protestans, et dans laquelle Zwingli fut tué. Tous ces événemens sont racontés avec beaucoup de talent par M. Hottinger. Le récit de la bataille de Cappel et de la mort de Zwingli peut être placé à côté des plus belles pages de Jean Muller. On ne saurait aussi trop louer l'impartialité que M. Hottinger, quoique protestant, montre en jugeant les partis religieux: il n'hésite pas à déclarer que le triomphe définitif du christianisme lui paraît devoir être assuré, non par le protestantisme, mais par une réforme dans l'église romaine.

Le traducteur, M. Vulliemin, est déjà connu par quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique. Cette publication se lie à un plan plus étendu: M. Vulliemin a formé le projet de traduire Jean Muller, Gloutz et Hottinger, et de continuer l'histoire de la Suisse jusqu'à nos jours. Cette traduction fait bien augurer de la suite de son travail; elle est complétée par des additions qui annoncent une grande connaissance de l'histoire suisse. Peut-être pourrait-on lui reprocher quelques inversions un peu forcées, et quelques locutions qui semblent faire violence à la langue française; mais c'est un défaut presque inévitable, et qui se trouve dans toutes les traductions fidèles d'ouvrages allemands.

AMÉDÉE PRÉVOST.

F. BULOZ.